SCIENCES HUMAINES
N°370
JUILLET - AOÛT
2024
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

FABIENNE BRUGÈRE
« Désaimer, c'est apprendre à se sentir exister »

AVOIR LA NIAQUE

Psychologie de la persévérance

PHILOSOPHIE
Lucrèce, le tourbillon de la vie

ÉVÉNEMENT
Pourquoi ont-ils voté RN ?
Ethnographie d'une lame de fond

LIVRES
Sexe, rebelles, course à pied...
Les meilleures lectures pour l'été

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 SCA - D : 8,30 €
ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,9 Dt
L 18925 - 370 - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

MARSEILLE
26—29 SEPT. 2024
WWW.ALLEZ-SAVOIR.FR

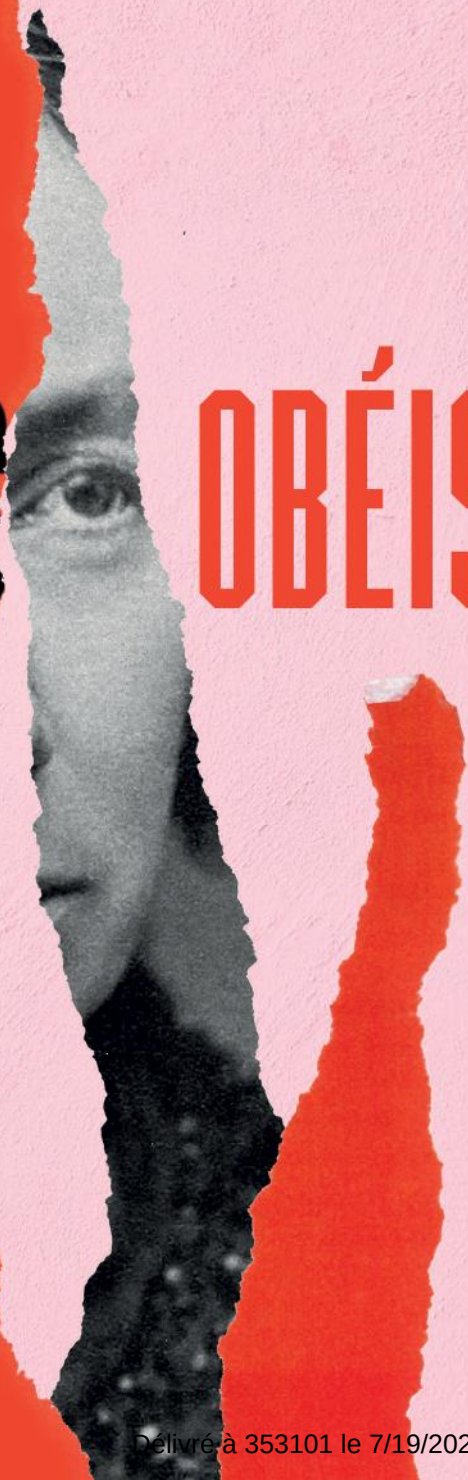
+ DE 50
ÉVÉNEMENTS
EN ENTRÉE LIBRE
ET GRATUITE

ALLEZ SAVOIR
#5

FESTIVAL
DES SCIENCES
SOCIALES

UNE INITIATIVE
DE L'EHESS
EN PARTENARIAT AVEC
LA VILLE DE MARSEILLE

DES OBÉISSANCES



L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

VILLE DE MARSEILLE

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

UN DEVOIR DE LIBERTÉ

Quand Internet permet une information en temps réel, la presse écrite conserve des délais d'impression. Pour un mensuel comme *Sciences Humaines*, il s'écoule plus de deux semaines entre le bouclage et la parution en kiosques. C'est un problème si on ambitionne de couvrir les soubresauts de l'actualité. En l'occurrence, j'écris ces lignes avant le premier tour des élections législatives anticipées ; j'ignore donc comment la France sera gouvernée au moment où vous les lirez. Mais c'est aussi une chance. Ce sas temporel offre le luxe du temps. Il incite à proscrire les idées qui pourraient sombrer dans la caducité entre la rédaction et la publication. D'opposer à l'hystérisation du débat public le calme d'une démarche qui s'efforce de sonder la profondeur des choses. De s'imposer à soi-même, contre les sujets dictés par l'air du temps, un devoir de liberté.

Si *Sciences Humaines* ne chronique pas directement l'actualité chaude, il cherche cependant à penser notre époque. Dans un système médiatique qui privilégie le « live » et le clash, non sans répercussions sur la démocratie, notre rédaction puise son originalité dans le dialogue entre journalistes et chercheurs. Lire et réfléchir, en croisant les sciences sociales, l'histoire, la psychologie, l'éducation, etc. Ces lumières d'orientations variées ne fournissent pas seulement des éclairages. Elles fondent une ligne éditoriale. Elles dessinent une philosophie émancipatrice qui pourrait se résumer en une phrase : l'humanité est multidimensionnelle. Oui, nous sommes des êtres biologiques, avec nos corps, nos gènes, nos apparences, mais aussi des êtres narratifs, constitués d'histoires et de rêves ; des êtres psychologiques dont les émois glissent tantôt dans la sphère sociale ; des *Homo œconomicus* aux calculs rationnels ; des êtres politiques dont les valeurs s'affrontent pour infléchir le cours du monde. Nous sommes tout cela à la fois.

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Ce mois-ci, nous bousculons le sommaire pour rendre compte d'une nouvelle génération de recherches sur cette France qui vote pour le Rassemblement national. Mais nous maintenons aussi nos rubriques, et tous ces sujets que vous ne lirez pas ailleurs. Il y sera question, outre de politique, de désamour et réinvention de soi, d'Indo-Européens et de « visio » avec mamie, de Lucrèce et de Jeux olympiques pour dopés, de vieilles fringues et de néoromantisme. Nous y percevrons des raisons de s'inquiéter, mais aussi d'espérer de l'inépuisable matière humaine. Nous avons enfin maintenu notre dossier sur un sujet tout neuf en psychologie, la « niaque ». Cette disposition, alchimie de persévérance et de passion, est un antidote aux déterminismes. Puissance d'agir, elle prend mille formes qui résonnent avec notre époque : le désir d'apprendre, la combativité sportive, la ténacité individuelle et collective, la force morale, la révolte contre le malheur, l'esprit de résistance. ●

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

FABIENNE BRUGÈRE
Philosophe spécialisée en esthétique, philosophie morale et politique et théorie féministe. Elle enseigne actuellement à l'université Paris-8. Elle vient de publier *Désaimer. Manuel d'un retour à la vie* (Flammarion, 2024).

© FRANCK FERVILLE/FLAMMARION

SYLVIE CHOKRON
Neuropsychologue et directrice de recherches au CNRS, elle a fondé et dirige l'Institut de neuropsychologie, neurovision et neurocognition (I3N) à la fondation ophtalmologique Rothschild (Paris).

© COLLECTION PERSONNELLE

THOMAS LEPELTIER
Essayiste de formation scientifique, il a récemment publié *Faut-il sauver l'ours blanc ? Essai sur la transformation de la nature* (PUF, 2023).

© DR

ÉRIK NEVEU
Sociologue et politiste, professeur émérite à Sciences Po Rennes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les mouvements sociaux, la sociologie du genre et les médias. Il a notamment publié *Sociologie des mouvements sociaux* (7e éd., La Découverte, coll. « Repères », 2019).

© FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD/OPALE

ROBERT VALLERAND
Professeur de psychologie à l'université du Québec à Montréal, Il a publié une douzaine d'ouvrages et plus de 450 articles scientifiques, dont *Les Fondements de la psychologie sociale* (3e éd., Chenelière éducation, 2021) ou *Passion for Work. Theory, reseach, and applications* (dir., Oxford University Press, 2019).

© COLLECTION PERSONNELLE

© COLLECTION PERSONNELLE

VINCENT CAPDEPUY
Enseignant, géohistorien et cartographe. Collaborateur régulier de *Sciences Humaines*, il est l'auteur de *50 histoires de la mondialisation. De Néandertal à Wikipédia* (Alma, 2018) et *Chroniques du bord du monde. Histoire d'un désert entre Syrie, Irak et Arabie* (Payot, 2021).

© DR

GUILLEMETTE FAURE
Journaliste indépendante chroniqueuse à *M, le magazine du Monde* et autrice notamment de *Pourquoi les enfants de profs réussissent mieux* (avec Louise Tourret, Les Arènes, 2019) et *Je veux le meilleur pour mon enfant !* (Marabout, 2020).

© COLLECTION PERSONNELLE

ANNE MUXEL
Sociologue et politologue, directrice déléguée du Centre de recherches politiques de Sciences Po (Cevipof) et autrice du rapport « Les jeunes et la guerre. Représentations et dispositions à l'engagement », Irsem, 2024.

© COLLECTION PERSONNELLE

MARC OLANO
Journaliste et auteur, il a coordonné pour les éditions Sciences Humaines, l'ouvrage collectif *Corps et esprit. Les influences réciproques* (2023).

© VALÉRIE EYRARD

MARION ROUSSET
Journaliste indépendante, spécialisée dans les enquêtes intellectuelles et les sujets relatifs à l'éducation, elle collabore régulièrement à *Sciences Humaines*.

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

SOMMAIRE

© FRANCK FERVILLE/ FLAMMARION

© VINCENT JAROUSSEAU

© BUENA VISTA IMAGES/ GETTY IMAGES

36 ENTRETIEN
FABIENNE BRUGÈRE
L'ÉPREUVE DU DÉSAMOUR

43 DOSSIER
AVOIR LA NIAQUE

26 ÉVÉNEMENT
POURQUOI ONT-ILS VOTÉ RN ? ETHNOGRAPHIE D'UNE LAME DE FOND

8 ACTUALITÉS
8 Actus

21 Sport
Demain, des Jeux olympiques réservés aux dopés ?
THOMAS LEPELTIER

24 CULTURE POP

26 ÉVÉNEMENT
- Pourquoi ont-ils voté RN ? Ethnographie d'une lame de fond
JEAN-MARIE POTTIER

36 ENTRETIEN
- **Fabienne Brugère**
« Désaimer, c'est apprendre à se sentir exister »

43 DOSSIER AVOIR LA NIAQUE
- **44** D'où vient la niaque ?
HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ
- **51** Les héros se relèvent toujours
FABIEN TRÉCOURT
- **52** Quatre nuances de niaque
MARC OLANO ET HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ
- **54** « La souffrance n'est pas nécessaire pour atteindre l'excellence »
ENTRETIEN AVEC ROBERT VALLERAND
- **58** Peut-on enseigner le goût de l'effort ?
GUILLEMETTE FAURE
- **63** « On peut renforcer la ténacité du cerveau en le stimulant »
3 QUESTIONS À... SYLVIE CHOKRON
- **64** Reprendre ses études... et s'y tenir
MARION ROUSSET
- **68** Les émotions : amies ou ennemies du sportif ?
MARC OLANO
- **70** Militantisme, l'art de ne « rien lâcher »
ÉRIK NEVEU

75 RÉFÉRENCE
- Lucrèce, le tourbillon de la vie
LÉO FABIUS

82 LE JOUR OÙ...
- André Malraux crée les Maisons de la culture

84 LIVRES DE L'ÉTÉ

98 LE MOT QUI FÂCHE
- Uniforme

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ? Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

Avons-nous négligé Auguste Comte ?

Nous avons reçu ce message de la part d'Emmanuel Lazinier :

Il y a dix ans déjà, je publiais sur le blog *Rendre Comte* un billet intitulé « La découverte de l'altruisme : ridiculisée hier, occultée aujourd'hui ! », où je dénonçais déjà que dans la littérature sur l'altruisme qui commençait à fleurir, on voulait bien accorder à Auguste Comte seulement l'invention du terme « altruisme », tout en occultant que ce terme désignait pour son créateur, non pas une vague vertu, mais un instinct inné et qu'il considérait que cette découverte, qu'il attribuait généreusement à l'école phrénologique, était une révolution copernicienne ! Je constate à la lecture de votre dossier « Sommes-nous naturellement altruistes ? » (mai 2024) que dix ans plus tard on en est encore au même point !

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que cette découverte de l'altruisme biologique constitue l'épine dorsale de l'œuvre finale d'Auguste Comte… L'occulter ne peut que justifier le mépris dont cette œuvre est tristement victime.

Cordialement

Comme une référence à Auguste Comte figurait dans notre dossier à la page 46, nous nous sommes d'abord demandé où était la faute. Puis nous avons compris que, pour Emmanuel Lazinier, Auguste Comte méritait beaucoup plus que n'être crédité que de « l'invention du terme altruisme ». Dans son Système de politique positive (1851-1854), ce dernier définit en effet l'altruisme comme l'instinct moteur essentiel de la sociabilité humaine (et animale), et en fait la condition d'une vie heureuse. Certes, c'est plus que la simple invention d'un mot, et on peut même concevoir que l'esprit naturaliste du philosophe préfigurait l'approche scientifique de l'altruisme qui s'est développée de nos jours et fait l'objet de notre dossier. On met souvent au crédit d'Auguste Comte la définition de la sociologie moderne. Peut-être faudrait-il y ajouter l'« altruismologie ».

● NICOLAS JOURNET

Un détroit pour un autre

Notre compte-rendu du livre de Thomas Gomart (*L'Accélération de l'histoire*, Tallandier, 2024), texte intitulé « L'Europe au bord du gouffre ? », inséré dans notre mensuel n° 368 (mai 2024) comportait une erreur. Il évoquait la menace armée que font peser les milices yéménites houthies sur le commerce international, et situait leurs actions dans la région du détroit d'Ormuz. Or, il s'agit en réalité du détroit de Bab-el-Mandeb, lequel donne accès à la mer Rouge et au canal de Suez, et dont la rive orientale est située au Yémen. Le détroit d'Ormuz, situé plus à l'est, donne accès au Golfe persique, et ses eaux baignent d'un côté les Émirats arabes unis et le sultanat d'Oman, et de l'autre l'Iran. Même si son importance est également stratégique, les Houthis n'y mènent pas d'activité armée. Merci à Monsieur Hardy de nous avoir signalé cette confusion. Nous corrigeons en ligne.

● NICOLAS JOURNET

Erratum
Article en accès libre

L'article « L'Europe est-elle devenue une forteresse ? » de notre mensuel n° 369 (juin 2024) a été victime d'une erreur technique, la coupe accidentelle d'une colonne, entre les pages 27 et 28, ce qui rendait sa lecture pour le moins tronquée. Nous invitons nos lecteurs à retrouver l'intégralité de ce texte en accès libre sur la page d'accueil de notre site **https://scienceshumaines.com**.
Mille excuses pour ce « mastic » regrettable. ●

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

N° 368 : parution 25/04/2024

N° 369 : parution 30/05/2024

LE MENSUEL

N° 370 : parution 04/07/2024

GDSH 73 : parution 14/12/2024

GDSH74 : parution 07/03/2024

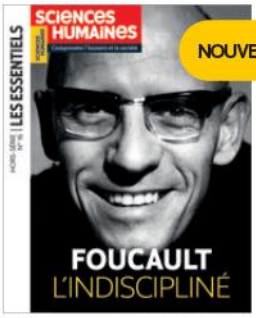
LES GRANDS DOSSIERS

GDSH75 : parution 07/06/2024

LES ESSENTIELS

ESS13 : parution octobre 2022

ESS15 : parution Octobre 2023



ESS16 : parution 17/04/2024

HORS-SÉRIE

HS29 : parution 11/01/2024

RETROUVEZ
TOUTES NOS PUBLICATIONS
SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI :
HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/

GAGNEZ
DU TEMPS,
SCANNEZ
CE QRCODE

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

© TETIANA YATSYSHYNA/ISTOCK/GETTY IMAGES

● BIOLOGIE

Le cycle menstruel, réglé comme une horloge ?

Y a-t-il un lien entre le cycle menstruel et celui de la Lune ? C'est ce que pourrait laisser croire leur régularité et durée proches. Mais la science n'a jamais confirmé l'hypothèse. Un cycle menstruel dure en moyenne 28 jours, avec des variations d'un cycle à l'autre, et est composé de trois phases liées à l'ovulation autour du 14e jour. Comment expliquer cette mécanique bien rodée ? Une étude publiée dans *Science Advances* s'est penchée sur l'existence potentielle d'une horloge interne qui rythmerait le cycle menstruel.

Pour ce faire, les chercheurs ont comparé de nombreuses données épidémiologiques de femmes. Ils ont d'abord constaté que la durée moyenne des cycles de chaque participante était globalement stable, ce qui suggère l'existence d'un mécanisme de compensation entre les cycles sur le temps long. Il y aurait donc une horloge biologique régulatrice, qui pourrait se synchroniser avec un événement environnemental, comme le fait notre horloge circadienne avec la lumière. La deuxième phase de l'étude révèle une synchronisation occasionnelle mais significative entre la périodicité des menstruations et le cycle lunaire, sans qu'on puisse encore l'expliquer. Des travaux qui pourraient permettre de traiter des troubles d'ovulation *via* des approches chronobiologiques. ● **PAULINE PETIT**

SOURCE

• René Ecochard *et al.*, « Evidence that the woman's ovarian cycle is driven by an internal circamonthly timing », *Sciences Advances*, vol. X, n° 15, 10 avril 2024 (en ligne).

● INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Nos orientations politiques se lisent sur nos visages

À partir d'un simple portrait, une intelligence artificielle peut deviner l'orientation politique d'un individu. Cette conclusion un peu inquiétante est le résultat d'une étude menée par des chercheurs de l'université de Stanford. Les visages de 591 participants, photographiés de manière la plus neutre possible, ont été présentés à des évaluateurs humains et à un algorithme de reconnaissance faciale, qui ont su prédire leur orientation politique, en écartant les biais (âge, sexe et appartenance ethnique). Les chercheurs ont cartographié les zones du visage utilisées par le modèle de prédiction. Après inspection visuelle, il en ressort que les progressistes ont en moyenne le bas du visage plus fin, les lèvres et le nez légèrement abaissés et un menton moins proéminent que les conservateurs.

Même si les ressorts psychosociaux de cette découverte sont incertains, des études antérieures ont montré que l'apparence du visage façonne en partie les traits psychologiques d'un individu. Ainsi, les personnes dotées de mâchoires plus larges que la moyenne sont souvent perçues comme dominantes socialement, un trait associé au conservatisme politique. Un biais qui peut agir à la manière d'une prophétie autoréalisatrice…

D'autres travaux font le lien entre des facteurs d'altération du visage et des traits psychologiques. Les libéraux, par exemple, ont tendance à sourire plus intensément et plus sincèrement, ce qui, avec le temps, laisse des traces dans les rides. En moyenne plus autodisciplinés, les conservateurs sont en meilleure santé et ont un régime plus sain, ce qui modifie la répartition des graisses du visage et l'aspect de la peau… La précision de l'algorithme, qui croît avec l'intégration des informations personnelles des participants, a obtenu des résultats prometteurs au-delà du panel. Même s'il reste imparfait, il pourrait d'ores et déjà constituer une menace pour la vie privée des citoyens, alertent les auteurs, qui appellent à mieux encadrer l'enregistrement et le traitement des images faciales. ● **FLORINE GALÉRON**

SOURCE

• Michal Kosinski, Poruz Khambatta, Yilun Wang, « Facial recognition technology and human raters can predict political orientation from images of expressionless faces even when controlling for demographics and self-presentation », *The American Psychologist*, 21 mars 2024 (en ligne).

© LEOPATRIZI / GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/10/2024 5:53:09 PM

© CDD20/ UNSPLASH

● PSYCHOLOGIE

Pourquoi on a le sens de l'orientation (ou pas)

Savoir se repérer dans l'espace est une compétence fondamentale, mais loin d'être évidente pour tout le monde. Afin de tenter de mieux comprendre pourquoi certaines personnes ont un meilleur sens de l'orientation que d'autres, des chercheurs se sont penchés sur les capacités de navigation que nous mobilisons pour nous repérer dans l'espace. Les 78 participants de l'étude ont joué pendant plusieurs heures au jeu vidéo *Sea Hero Quest* sur des téléphones et des tablettes. Leur mission : traverser différents environnements aquatiques en réalisant des tâches variées, telles que rallier des points de rencontre ou encore se déplacer le long d'une rivière pour trouver un objet, avant de le rapporter au point de départ. L'expérience suggère que la navigation spatiale fait appel à plusieurs processus cognitifs bien distincts. Si nos compétences visuospatiales, c'est-à-dire notre faculté à nous représenter mentalement des objets, ne semblent pas influer sur notre sens de l'orientation, les scientifiques notent une différence de performances en fonction des stratégies empruntées. Les individus qui privilégient les repères visuels (la forme d'une île, d'une montagne ou d'un palmier virtuel, par exemple) se repèrent mieux que ceux qui utilisent une méthode de comptage du nombre de pas ou de virages. De plus, ceux qui se considèrent comme de bons navigateurs n'enregistrent pas nécessairement de meilleurs résultats que les autres. En effet, les individus ont tendance à s'évaluer en fonction de leur capacité à utiliser un GPS, une tâche un peu moins complexe que celles mobilisées dans le cadre du test. ● **SYBILLE BULOUP**

SOURCE

• Garg Tanya *et al.*, « The relationship between object-based spatial ability and virtual navigation performance », *PLoS ONE*, n° 19, 2024/5.

● PSYCHOLOGIE

Quand l'« écocolère » pousse à agir

Au-delà de la désormais célèbre écoanxiété, une équipe de chercheurs belges a mis en avant tout un panel d'émotions provoquées par le changement climatique : l'écotristesse, l'écocolère, l'écoculpabilité… Pour tenter de comprendre l'impact de ces « écoémotions » sur notre quotidien, les scientifiques ont interrogé 102 volontaires sur une période de 60 jours par le biais de questionnaires journaliers. Les sondages comprenaient huit catégories de questions : trois portant sur leurs émotions liées au changement climatique (anxiété, colère et tristesse) ; deux sur leurs comportements écologiques et trois sur leurs émotions en général.

L'étude révèle que l'expérience d'une écoémotion est directement liée à l'activation de l'émotion correspondante. Par exemple, il est impossible de ressentir de la « *colère écologique* » sans être énervé. De toutes les écoémotions, l'écocolère est la seule qui nous pousserait véritablement à agir. En effet, les individus qui disent éprouver de la colère écologique un jour donné, estiment avoir « *adopté un comportement respectueux de l'environnement* » le lendemain. Ce résultat confirme les conclusions d'études antérieures. En psychologie, la colère est une « émotion activante », qui favorise les comportements susceptibles de réduire une menace, par exemple, contrairement à des émotions comme la tristesse qui peuvent mener au désengagement. Alors que l'écoanxiété domine les conversations sur le changement climatique, l'écocolère émerge donc comme le levier du changement. ● **S.B.**

SOURCE

• Alba Contreras *et al.*, « When eco-anger (but not eco-anxiety nor eco-sadness) makes you change! A temporal network approach to the emotional experience of climate change », *Journal of Anxiety Disorders*, n° 102, mars 2024.

©FG TRADE/ GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

● ÉDUCATION

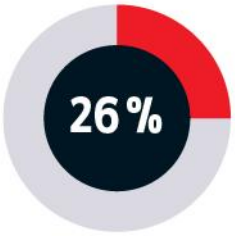
« Plus tard, je serai footballeur ! »

À l'approche des Jeux olympiques, les métiers du sport ont plus que jamais le vent en poupe. En effet, pas moins de 44 % des 16-25 ans manifesteraient un intérêt professionnel pour ce secteur, selon une enquête récente, menée auprès de 1533 jeunes par le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des modes de vie (Crédoc). Au total, les métiers du sport sont cités comme le deuxième domaine le plus attractif auprès de cette catégorie d'âge, juste après celui du Web et à égalité avec les carrières de la fonction publique et de la santé. Selon les chercheurs, cet engouement s'expliquerait par une image particulièrement positive de ces métiers qui, au-delà de l'attrait pour les compétitions télévisées, semblent correspondre aux aspirations professionnelles contemporaines : 9 jeunes sur 10 y voient ainsi une opportunité de vivre de sa passion ou de mettre en avant les valeurs véhiculées par le sport, telles que le respect mutuel. Un peu moins d'un sur trois (31 %) salue la possibilité de travailler en extérieur, loin du cadre contraint d'un bureau. Malgré ces atouts, rares sont les jeunes qui décident effectivement d'en faire leur métier, le sport ne représentant actuellement que 2,2 % du total des effectifs salariés. À l'origine de ce décalage ? Un ensemble de représentations stéréotypées, où les carrières d'excellence liées au sport de haut niveau, telles que celle de footballeur professionnel ou de préparateur physique d'athlètes olympiques, sont perçues à tort comme le seul débouché possible. Cette vision occulterait les nombreuses activités relevant de l'animation sportive, de l'enseignement, de la vente d'équipements sportifs ou encore les métiers de support (gardien de stade, cuisinier ou chauffeur de bus d'une équipe), bien plus pourvoyeuses d'emplois ! ● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE

- Jörg Müller, « Attirés par le sport, les jeunes hésitent à en faire un métier », *Consommation et modes de vie*, n° 334, mars 2024.

© BEN WEBER/ UNSPLASH



● EN CHIFFRES

26 %... des étudiants travaillent

On les accuse souvent d'avoir perdu le sens de l'effort et de se complaire dans l'oisiveté, ils sont pourtant plus d'un quart à occuper un emploi en parallèle de leur formation. Tel est le constat d'une récente étude de l'Insee. La majorité de ces emplois fait partie intégrante des études suivies et prend la forme de stages, d'alternance, de contrat d'apprentissage, ou encore d'externat ou internat d'une profession médicale ; ils sont néanmoins 5,3 % des étudiants (soit 146 000 jeunes) à déclarer un emploi à temps partiel sans lien avec leur formation. Destinés à financer leurs études ou à gagner en autonomie vis-à-vis de leurs parents, ces « jobs étudiants » relèvent la plupart du temps de métiers peu qualifiés : dans quatre cas sur dix, il s'agit d'emplois de serveurs, de caissiers ou de vendeurs, pour lesquels les jeunes sont en moyenne plus diplômés et en contrat plus précaire que les employés de ces secteurs. Certaines catégories d'étudiants sont surreprésentées : c'est le cas des femmes qui sont 6,1 % à cumuler études et emploi (contre 4,2 % des hommes) ou des jeunes de niveaux bac+3/bac+4 (7,5 % contre 4,8 % en moyenne pour les autres niveaux de diplôme). Ceux qui n'habitent plus chez leurs parents (6,1 % contre 4,4 % des autres) ou qui résident près d'un grand pôle universitaire sont également surreprésentés. ● **B.K.**

SOURCE

- Solène Hilary, Laurent Lefèvre et Laurence Pen, « Les "jobs" étudiants début 2020 : quatre fois sur dix, des emplois de serveurs, caissiers ou vendeurs », *Insee focus*, n° 322, 20 mars 2024.

Délivré à 353101 le 7/19/2024, 5:53:00 PM

© YANNICK TANIER/ HANS LUCAS

BIOGRAPHIE
Anne Muxel est sociologue et politologue, directrice déléguée du Centre de recherches politiques de Sciences Po (Cevipof).

3 QUESTIONS À...
ANNE MUXEL

« 42 % des jeunes français se disent prêts à mourir au combat »

Dans une enquête menée par la sociologue, près d'un jeune sur deux anticipe une guerre sur le territoire français. Plus patriotes que leurs aînés, ils sont en majorité favorables au retour du service militaire obligatoire.

Votre enquête fait état d'une disparition de l'antimilitarisme qui pourtant a longtemps prévalu chez les jeunes. Comment expliquer cette évolution ?

La transition ne s'est pas faite du jour au lendemain. En 1997, la fin du service militaire, alors massivement critiqué, marque une première étape. Peu à peu, les jeunes n'étant plus confrontés à ce que cette institution pouvait incarner d'obéissance et d'implication dans le fait guerrier, cette mauvaise réputation de l'armée a peu à peu disparu. Parallèlement, la montée du terrorisme jihadiste, dès 2001 avec les attaques du World Trade Center, puis à travers les attentats de 2015, a donné lieu à une forte présence des militaires pour sécuriser l'espace public, ce qui a revalorisé leur image. À cela s'ajoutent les campagnes de recrutement, très efficaces, mises en place ces dernières années par l'armée de terre. Elles ont su mettre en avant des valeurs d'engagement et d'intégrité morale auxquelles les jeunes sont particulièrement sensibles.

Six jeunes sur dix se disent prêts à se battre pour leur pays et presque un sur deux à y laisser sa vie. Est-on face à une génération « va-t-en-guerre » ?

Absolument pas ! Ils sont certes plus patriotes que ceux qui les ont précédés, mais n'expriment aucun attrait pour la guerre, dont ils mesurent parfaitement la dimension tragique sans aucune forme d'idéalisation. Leurs représentations reposent sur un ensemble diversifié de matériaux incluant les savoirs scolaires, les récits familiaux, mais aussi les fictions – films, séries et jeux vidéo de guerre dont beaucoup de jeunes hommes sont friands. Depuis le début de la guerre en Ukraine, ils sont aussi confrontés plus directement à la réalité des combats *via* la presse et les réseaux sociaux. Là où les générations précédentes pensaient la guerre révolue, eux ont accepté l'éventualité de se battre pour protéger leurs compatriotes, leurs pays et leurs valeurs, même s'il reste difficile d'évaluer l'écart probable entre des déclarations d'intention et de futurs passages à l'acte. Ils ont d'ailleurs une vision très sombre de l'avenir : 47 % anticipent une guerre sur le territoire français et 52 % estiment possible un conflit nucléaire.

Vous montrez en tout cas la force fédératrice de ce patriotisme, qui rassemble une grande diversité de jeunes...

La jeunesse n'a rien d'une entité homogène et cela se traduit dans leur rapport à la guerre. Mon enquête confirme notamment la persistance d'un clivage de genre, les femmes se disant toujours moins intéressées par les questions militaires que les hommes. Les jeunes se distinguent également selon leur affiliation politique, le patriotisme restant toujours plus affirmé au sein de la jeunesse de droite que de gauche. La nouveauté est que ces clivages ont tendance à s'atténuer : aujourd'hui, 33 % des jeunes femmes (contre 51 % des hommes, et 42 % des jeunes en général) se disent prêtes à mourir au combat et 43 % des jeunes de gauche (contre 51 % des jeunes de droite) sont favorables à une augmentation des budgets militaires. De surcroît, une majorité de jeunes souhaite le retour du service militaire obligatoire, signe selon moi que l'armée n'a rien perdu de sa capacité à donner corps au brassage social et à rassembler les jeunes autour d'un même désir d'expérience collective et d'utilité sociale.

PROPOS RECUEILLIS PAR **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE
• Anne Muxel, « Les jeunes et la guerre. Représentations et dispositions à l'engagement », Étude 116, IRSEM, avril 2024.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● ÉDUCATION

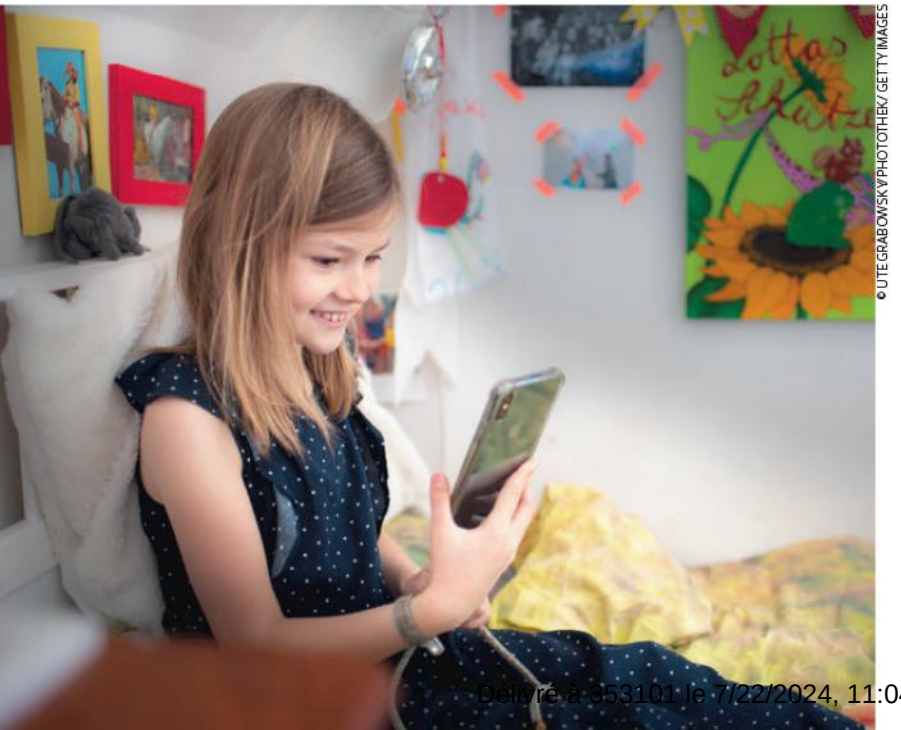
On fait une visio avec mamie ?

Envoyer une vidéo du spectacle de la crèche aux grands-parents, appeler son petit-fils ou sa petite-fille en visio pour lui lire une histoire : depuis la démocratisation des smartphones au cours des années 2010, les outils numériques occupent désormais une place essentielle dans les relations grands-parents/petits-enfants. Et ce, dès le plus jeune âge. Mais que sait-on précisément de ces nouveaux usages ? Pourquoi et comment les grands-parents les investissent-ils ? Et quel rôle jouent-ils dans l'établissement de la relation grand-parentale ? Pour éclairer ces questions, deux chercheurs québécois en psychologie ont mené une étude auprès de 363 grands-parents d'un enfant de moins de 5 ans. Leurs conclusions soulignent l'importance que les aînés accordent aujourd'hui à ces pratiques numériques, saluées comme un moyen de garder lien avec leur descendance, surtout lorsqu'ils habitent loin.

La plupart de ces grands-parents plébiscitent les appels vidéo qui permettent de partager le quotidien de l'enfant – présenter son doudou, ou montrer son genou écorché au square – et de l'aider à se familiariser avec leur voix et leur visage lorsque les visites sont peu fréquentes. Si ces interactions virtuelles ne sauraient remplacer les échanges en face-à-face, elles constituent un moyen d'accompagner les apprentissages de l'enfant, langagiers notamment, et d'instaurer des liens durables. Des liens qui pourront évoluer, qui sait, sous d'autres formes, comme les réseaux sociaux, lorsque celui-ci deviendra adolescent. « *Mamie, regarde mon dernier rap sur TikTok !* ». ● **B.K.**

SOURCE

- Paul Hayotte et Liesette Brunson, « Les nouvelles technologies au service de la relation grand-parentale durant les premières années de vie du petit-enfant », *Enfances Familles Générations*, n° 44, novembre 2023 (en ligne).



© UTE GRABOWSKY/PHOTOTHEK/GETTY IMAGES

© JONATHAN KIRN/THE IMAGE BANK/GETTY IMAGES

● COLLÈGE

Dans le secret des toilettes

Sales, malodorantes, insuffisamment équipées, théâtre de violences entre élèves : de nombreuses voix se sont élevées ces dernières années pour dénoncer les dysfonctionnements des toilettes scolaires. Au point d'en faire un enjeu de santé publique. La réalité vécue par les élèves serait pourtant plus nuancée, si on en croit l'enquête ethnographique menée par deux chercheurs français en sciences de la santé et du sport auprès de 560 élèves d'un collège de l'agglomération lilloise. Si leurs investigations confirment beaucoup de critiques formulées contre ce lieu où le manque d'hygiène et les détériorations sont fréquents, près de la moitié des élèves (47 %) associent aussi les toilettes à des expériences positives. Plus intimes, mais aussi souvent plus transgressifs au regard des règles du collège, ces témoignages n'ont pu être recueillis qu'une fois établi le lien de confiance. Les toilettes sont alors décrites par les adolescents comme des lieux de réunion, de confidences, de jeux, de contournement de petits interdits tels que la consultation du téléphone, mais aussi comme un rempart contre le froid de la cour de récréation ou un refuge pour les jeunes mal dans leur peau. Autant d'usages qui révèlent la capacité des ados à s'approprier, faute de mieux, des espaces pourtant peu accueillants. Ils alertent aussi sur le manque d'espaces privés dont souffrent les élèves. En cause : une approche éducative privilégiant la surveillance directe et une forme « *d'hypercontrôle spatial des adultes* ». ● **B.K.**

SOURCE

- Joing Isabelle et Llena Clément, « Les toilettes scolaires : une approche spatiale pour comprendre la qualité des expériences vécues par les élèves », *Revue française de pédagogie*, n° 219, 2023/2.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

© BSIP/UNIVERSAL IMAGES/GETTY IMAGES

● EMPLOI

La semaine de quatre jours, une fausse bonne idée

En France, la moitié des actifs sont prêts à passer à la semaine de quatre jours. La formule, déjà expérimentée par 10 000 salariés dans le pays, consiste à travailler 35 heures par semaine en quatre jours au lieu de cinq, sans perte de salaire. Les entreprises y voient un moyen de recruter plus facilement des candidats soucieux de gagner en qualité de vie. Pour autant, selon une note récente du Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc), la majorité des salariés émettent des réserves quant à la fatigue engendrée par les journées de travail allongées. À tel point que dans la restauration, des employés ont demandé à repasser à l'ancienne organisation. Un tiers des parents de jeunes enfants interrogés anticipent des difficultés pour organiser la garde. L'allongement des journées rend nécessaires des aménagements dans la répartition des tâches parentales, qui pourraient retomber sur les femmes… Les mères auraient, en effet, davantage tendance à consacrer la journée libérée dans la semaine à leurs enfants, alors que les pères optent plus facilement pour les loisirs ou des activités bénévoles. Les conséquences pourraient être encore plus importantes pour les familles monoparentales, à la recherche de journées écourtées qui leur permettent d'aller chercher leurs enfants à l'école. Les personnes en situation de handicap ou de maladie chronique pointent également des risques de complications de leur suivi médical « *avec moins de disponibilités pour les temps de soins ou les démarches administratives associées* ». Sur le plan financier, l'impact sur les frais de garde diverge selon que les enfants sont scolarisés ou non. ● **F.G.**

SOURCE

- Solen Berhuet *et al.*, « Semaine en 4 jours, horaires flexibles : des formules qui séduisent, mais dont les avantages pour l'ensemble des salariés restent à démontrer », Crédoc, 2024 (en ligne).

● PSYCHIATRIE

Les psychotropes, c'est pas automatique

Soigner avec des psychotropes sur des durées de temps limitées et accompagner leur abandon progressif : c'est une demande fréquente des patients en psychiatrie, dont près de 60 % « *arrêtent leurs traitements dans les six mois suivant une hospitalisation* ». Alors que ces médicaments peuvent avoir de lourds effets métaboliques, cardiaques ou encore cognitifs, parfois dangereux pour la santé du malade, beaucoup de médecins sont réticents à en faire des thérapeutiques transitoires. L'idée selon laquelle la schizophrénie ou encore le trouble bipolaire seraient des maladies chroniques, nécessitant systématiquement un traitement médicamenteux à vie, est bien ancrée. Des recherches récentes montrent pourtant que de nombreuses « rechutes », si redoutées après l'arrêt d'un traitement, seraient imputables à une réduction trop brutale des doses, et non pas toujours à l'impossibilité pour le patient de se passer de psychotrope.

L'Association française de psychiatrie biologique et de neuropsychopharmacologie (AFPBN) a consacré récemment une journée d'études à l'arrêt des psychotropes. Alors que la première molécule antipsychotique a été découverte il y a près de soixante-dix ans, très peu d'études ont porté jusqu'à maintenant sur les conditions d'une déprescription sûre. En Angleterre, le chercheur Mark Horowitz est l'auteur du *Maudsley Deprescribing Guidelines* (2024), un ouvrage qui propose des lignes directrices pour un sevrage progressif de certains médicaments. En France, Fabrice Berna, professeur de psychiatrie à l'université de Strasbourg, plaide en faveur d'une « *décroissance médicamenteuse* », inspirée par Mark Horowitz. Une déprescription qui ne concerne cependant que certains profils de patients et qui doit se faire sur le temps long, en suivant une courbe de diminution progressive de plusieurs mois, supervisée par le médecin.

● **LOUISE MORFOUACE**

SOURCE

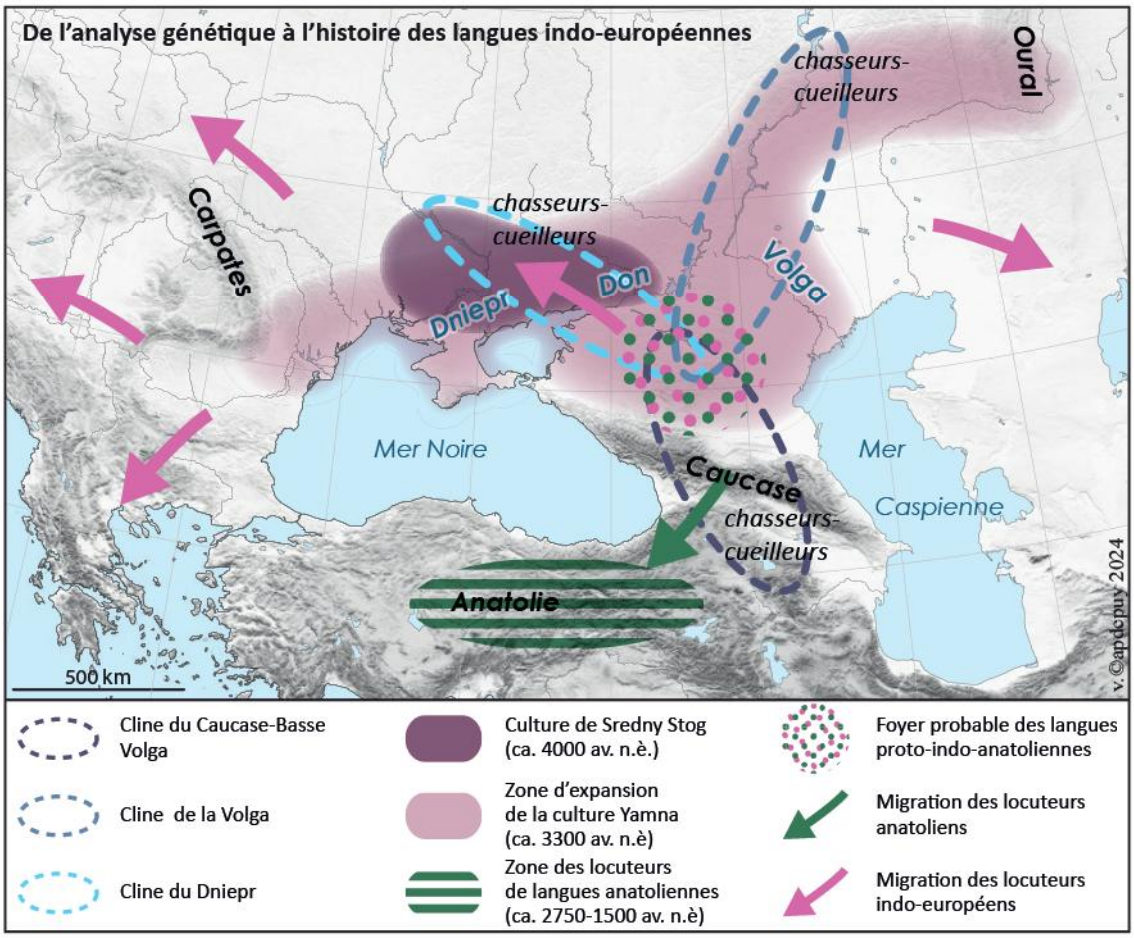
- Berna Fabrice *et al.*, « Réduire ou arrêter les antipsychotiques dans la schizophrénie, une pure folie ? », *L'Information psychiatrique*, n° 99, 2023/4.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● GÉNÉTIQUE

Sur les traces des langues indo-européennes

Grâce à l'analyse ADN, on connaît désormais l'origine génétique des Yamnas. À l'âge du bronze, ce peuple d'Europe centrale a joué un rôle majeur dans la diffusion des langues indo-européennes.



Un récent article issu de la coopération de plusieurs dizaines de chercheurs permet de mieux comprendre l'origine génétique des Yamnas, une population pastorale et nomade de l'âge du bronze, qui, vers - 3000 avant notre ère, occupait les steppes entre les Carpates et l'Oural. Identifié notamment par leurs sépultures (des kourganes), ce groupe était déjà considéré comme ayant joué un rôle central, par ses migrations, dans la diffusion des langues indo-européennes.

L'analyse de l'ADN ancien de 428 individus a permis de mieux comprendre la formation des Yamnas, au 4e millénaire, au carrefour entre trois grands ensembles génétiques (des clines). L'espace situé entre mer Noire et mer Caspienne, traversé par les basses vallées du Dniepr, du Don et de la Volga, a constitué un creuset où se sont rencontrées des populations d'origines diverses, notamment des chasseurs-cueilleurs de régions plus marginales. L'étude est importante sur deux points. D'une part, elle précise l'origine des Yamnas : issus de la culture de Sredny Stog (du nom d'un village ukrainien où elle fut localisée en premier), ils ont intégré des éléments génétiques variés via les clines du Dniepr et du Caucase-Basse Volga. D'autre part, cette étude fait le lien entre ces populations du Caucase-Basse Volga et les locuteurs des langues anatoliennes, dont la migration remonte à - 4400 avant notre ère. Le creuset entre Don, Volga et Caucase apparaît ainsi comme le foyer d'origine des langues proto-indo-anatoliennes avant leur division entre d'un côté les langues indo-européennes et de l'autre les langues anatoliennes. ● VINCENT CAPDEPUY

SOURCE

• Iosif Lazaridis, *et al.*, « The Genetic Origin of the Indo-Europeans », *biorxiv.org*, 18 avril 2024.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● PALÉOGÉNÉTIQUE

Qu'est-il arrivé au chromosome Y ?

Les généticiens ont identifié, en 2015, une perte de diversité du chromosome Y, apanage masculin, survenue entre - 5000 et - 3000 avant notre ère. Serait-elle la conséquence de l'arrivée de guerriers qui auraient massacré les hommes et se seraient emparés des femmes ? La prédominance d'un groupe de gènes (haplogroupe) appelé R1b, est souvent associée à la progression des mystérieux Yamnas, ces nomades des steppes pontiques d'Europe de l'Est, autour de la mer Noire, dont la génétique révèle qu'ils se seraient installés en Europe occidentale à la fin du Néolithique. Mais si la tentation est grande de raconter la préhistoire à la manière d'un scénario de *Game of Thrones*, rempli de conquêtes et de massacres, les chercheurs savent que la réalité est souvent beaucoup plus terre à terre…

Ainsi, une équipe française a fait l'hypothèse que le passage d'une économie de chasse-cueillette à une société fondée sur l'agropastoralisme au Néolithique aurait également transformé les systèmes de parenté. Contrairement aux chasseurs-cueilleurs, apparentés soit à la lignée de leur mère (matrilinéaires) soit à celle de leur père (patrilinéaires), les agropasteurs néolithiques auraient adopté un système patrilinéaire certes – le terrain et le troupeau restent dans la famille du patriarche ! –, mais segmentaire. Dans ce modèle plus souple, les fils restent majoritairement dans le groupe paternel, les cadets et les cousins allant chercher une femme ailleurs lorsque la place vient à manquer, tout en restant apparentés. Les auteurs de l'étude ont élaboré deux modèles théoriques (guerrier et familial), fondés sur 1000 génomes collectés dans de nombreuses populations patrilinéaires segmentaires, appuyés sur des observations de populations réelles. Conclusion : une modification des règles sociales d'apparentement est beaucoup plus probable qu'une invasion de conquérants sans pitié ! ● **ROMAIN PIGEAUD**

SOURCE

- Léa Guyon *et al.*, « Patrilineal segmentary systems provide a peaceful explanation for the post-Neolithic Y-chromosome bottleneck », *Nature Communications*, n° 15, 2024.

● Le mot du mois

HYPERPHANTASIE

Fermez les yeux et concentrez-vous. Essayez d'imaginer une fleur, de visualiser ses pétales, sa tige, sa couleur. Si elle vous semble si réelle que vous pourriez la toucher, il est fort probable que vous viviez une hyperphantasie. 3 % des individus ont une imagination tellement vive qu'ils ont dans la tête un vrai cinéma. Mais d'où vient cette capacité hors norme ? Les recherches actuelles avancent des explications variées mobilisant des mécanismes cognitifs, neuronaux et génétiques. Certains travaux montrent que ces expériences d'imagerie mentale pourraient être identiques chez tous les individus, mais perçues différemment selon les personnes. Les personnes atteintes d'aphantasie, c'est-à-dire d'absence d'images mentales, pourraient vivre des expériences d'imagerie inconscientes. D'autres études menées par imagerie cérébrale font le lien entre l'hyperphantasie et une forte connexion entre les régions préfrontales du cerveau (impliquées dans de nombreuses fonctions cognitives comme la motricité ou l'apprentissage) et le cortex visuel. De même, l'hyperphantasie est caractérisée par une plus grande activité dans certaines régions corticales que chez des personnes atteintes d'aphantasie. L'hypothèse d'une base génétique n'est pas exclue. En effet, l'aphantasie est souvent partagée par plusieurs membres d'une même famille, et associée à des troubles tels que l'autisme ou la prosopagnosie – l'incapacité à reconnaître des visages, y compris son propre reflet – et dont les origines génétiques ne sont plus à prouver. À suivre… ● **S.B.**

SOURCE

- Adam Zeman, « Aphantasia and hyperphantasia: exploring imagery vividness extremes », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 28, 2024/5.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

© HANNY NAIBAHO/ UNSPLASH

Rue de Nanjing, Shanghai, Chine.

● GÉOLOGIE

Quand les villes s'enfoncent

Les montagnes, les glaciers, le béton… tout cela pèse son poids et provoque peu à peu l'affaissement de la croûte terrestre. En géologie, on appelle « subsidence » ce phénomène. À l'échelle mondiale, les spécialistes estiment le taux de subsidence des grandes villes à environ trente centimètres par siècle. Mais certaines s'enfoncent plus rapidement que d'autres… C'est ce que montre une étude récente publiée dans la revue *Science*, qui porte sur 82 villes chinoises. Grâce l'interférométrie radar, une technologie qui permet de mesurer la distance parcourue par les ondes envoyées depuis un satellite jusqu'à la Terre, les chercheurs ont montré que 45 % des zones urbaines analysées s'enfoncent dans le sol au-dessus du seuil moyen, dont 16 % jusqu'à un centimètre ou plus par an – c'est le cas de Pékin, Tianjin ou Shanghai, qui s'est tassée de trois mètres au cours du dernier siècle. Ce n'est bien sûr pas sans danger : près de 270 millions d'habitants sont concernés par les risques de fragilisation des infrastructures. Combiné à la montée des océans, un des nombreux effets du changement climatique, les conséquences pourraient être désastreuses pour les villes côtières. Comment expliquer cette accélération de la subsidence en Chine ? Parmi les causes pointées par les scientifiques : le poids des bâtiments, le creusement de tunnels, mais surtout l'exploitation des nappes phréatiques. Dans les années 1970, rappellent les auteurs de l'étude, l'arrêt des pompages des eaux souterraines à Osaka et Tokyo avait permis de réduire considérablement l'affaissement. Une piste à suivre… ● **P.P.**

SOURCE

• Zurui Ao *et al.*, « A national-scale assessment of land subsidence in China's major cities », *Science*, 18 avril 2024.

● ENVIRONNEMENT

Oui, protéger la biodiversité fonctionne !

© NATURAL PNG / ADOBE

La lutte contre le recul de la biodiversité en raison des activités humaines est un des défis majeurs actuels. Malgré les 121 milliards de dollars investis chaque année dans des actions de protection de la biodiversité, les objectifs établis à Aichi (Japon) pour la décennie 2010 n'ont pas été remplis, ce qui pourrait inciter au pessimisme quant à l'efficacité des politiques de conservation de la biodiversité. Une récente recherche fondée sur une méta-analyse, recensant quelque 186 études portant sur 665 projets de conservation, vient plutôt démontrer le contraire : dans les deux tiers des cas, les actions de conservation ont permis d'améliorer la biodiversité, ou au minimum d'en réduire la diminution. Plus spécifiquement, viser la protection d'espèces ou d'écosystèmes précis, avec par exemple le contrôle des espèces invasives ou la restauration des lieux d'habitat des animaux, a un effet massif et de long terme. Les auteurs de l'étude relèvent cependant que dans 20 % des cas, l'intervention a causé plus de dégâts sur la biodiversité que si rien n'avait été fait, notamment dans le cadre de certaines expériences d'éradication d'espèces invasives.

Ainsi aux États-Unis, l'épandage d'herbicides pour éliminer des plantes invasives a eu un effet négatif sur des espèces locales tandis qu'en Inde, l'arrachage d'algues invasives a déplacé les problèmes dans d'autres zones. Par ailleurs, des zones d'ombre subsistent : la lutte contre la pollution et l'adaptation au réchauffement climatique ont fait l'objet de trop peu d'études pour être évaluées. Si les plans de préservation récents semblent plus efficaces en raison des moyens supérieurs investis et de l'apprentissage des échecs du passé, ces projets devraient être menés à une plus grande échelle pour avoir un effet sur la réduction globale de la biodiversité.

● **OLIVIER BORIES**

SOURCE

• Penny F. Langhammer *et al.*, « The positive impact of conservation action », *Science*, n° 384, avril 2024.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● HISTOIRE

Les coquillages, richesse gauloise

Au sud du Morbihan, sur l'île d'Hoëdic, le site gaulois de Port-Blanc révèle une activité méconnue du littoral atlantique : la production de pigments pourpres tirée de coquillages. Parmi les dizaines d'espèces d'invertébrés marins découvertes sur ces lieux, deux se distinguent : le murex et le pourpre. Connues pour leurs propriétés tinctoriales, ces espèces présentent des cassures systématiques, sur des individus juvéniles comme adultes, et ce dès le 3e siècle avant notre ère, soit avant la conquête romaine. Un indice de leur exploitation à des fins de coloration, et pas seulement dans un but alimentaire. L'espèce de murex retrouvée à Port-Blanc est proche d'une autre utilisée pour ses propriétés tinctoriales en Méditerranée, où ce type d'activité existe dès l'âge du bronze. Selon les chercheurs, la présence d'*Ocenebra erinaceus* pourrait être la preuve que les habitants de la Méditerranée ont appris aux Gaulois à attraper ce coquillage. Réalisable uniquement lors de forts coefficients de marée, sa pêche n'a en effet rien d'évident !

Un autre élément vient appuyer cette thèse : c'est celle de l'abandon progressif du murex pour le pourpre *Nucella lapillus*. Pourtant beaucoup plus accessible à Port-Blanc, il n'est en effet exploité que beaucoup plus tardivement, le signe sans doute d'un apport extérieur – peut-être *via* un commerçant –, au détriment d'une découverte locale. Ce scénario est d'autant plus crédible qu'on connaît l'existence d'échanges commerciaux importants entre le monde gaulois et la Méditerranée depuis la fin de l'âge de fer, comme en attestent les nombreuses amphores de vin découvertes sur le littoral atlantique. Ces pigments gaulois auraient ainsi pu être exportés vers le monde romain sous une forme à ce jour inconnue. ● **O.B.**

SOURCE

- Catherine Dupont, *et al.*, « A technical adaptation ? Shell dye extraction on the eve of the roman conquest in Gaul (Port-Blanc, Hoedic island, France) », *PALEO*, 2023 (en ligne).

© LAZO-WASEM E. A., 2014 / YALE PEABODY MUSEUM / - CC0 1.0 DEED

© BRIDGEMAN IMAGES

Carte de l'Égypte par Al Idrisi, géographe et cartographe arabe du 12e siècle (copie de 1348).

● MOYEN ÂGE

Le Nil, source de mythes

Depuis l'Antiquité, le Nil est un objet de fascination tant pour ses crues abondantes que pour ses sources mystérieuses. Les auteurs de langue arabe en font un motif littéraire récurrent à partir du 9e siècle, et le décrivent comme une des plus précieuses richesses d'Égypte. Ce topos de fleuve quasi miraculeux, source d'abondance pour les terres qu'il arrose, figurait déjà dans les écrits des géographes grecs. À partir du 10e siècle, une légende circule dans la littérature arabe, racontant que ses sources sont situées au paradis terrestre. Pour les chrétiens aussi, le Nil prend sa source au paradis, puis traverse le mythique royaume du « prêtre Jean », une terre de cocagne, avant de couler vers l'Égypte.

La crainte du tarissement du Nil traverse, par ailleurs, les millénaires et les civilisations, commandant aux populations la plus grande piété afin d'éviter que les divinités déclenchent une telle catastrophe. Cette crainte prend une nouvelle forme au 12e siècle sous le sultanat musulman des mamelouks. À cette époque, les Égyptiens savent qu'en amont du fleuve règne le puissant souverain d'Éthiopie, par ailleurs chrétien. Les musulmans se persuadent qu'il aurait le pouvoir de bloquer à loisir les crues du fleuve. Selon des sources diplomatiques du 14e siècle, les ambassadeurs du roi d'Éthiopie ont effectivement brandi la menace d'un blocage du Nil, notamment pour faire cesser les mauvais traitements envers les coptes.

Les circulations de ces mythes mêlant éléments égyptiens, musulmans et sémitiques, et leur réinterprétation selon les époques, illustrent bien l'importance capitale du fleuve pour les sociétés qui se sont succédé sur ses rives. ● **THIBAULT LE HÉGARAT**

SOURCE

- Robin Seignobos (coord.), dossier « Le Nil dans la culture médiévale. Regards croisés d'Orient et d'Occident. Varia : six articles », *Annales islamologiques*, n° 57, décembre 2023.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● ARCHÉOLOGIE

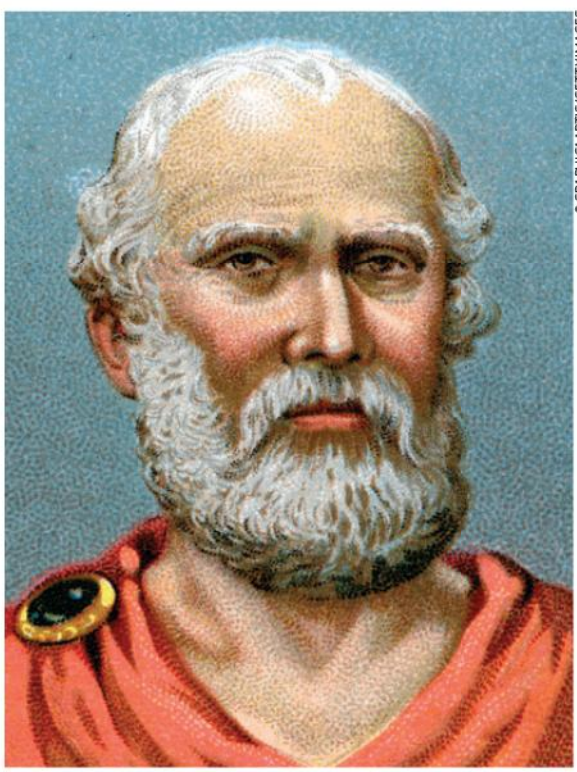
Les derniers jours de Platon

« *Une découverte extraordinaire.* » Des chercheurs italiens associés au projet « GreekSchools » initié par l'université de Pise ont réussi à déchiffrer des papyrus ensevelis lors de l'éruption du Vésuve, il y a près de 2 000 ans. Issus de la bibliothèque de Lucius Calpurnius Piso Caesoninus, le dernier beau-père de Jules César, les rouleaux carbonisés avaient été retrouvés en 1752. Grâce à une technique associant l'imagerie par rayons X et une intelligence artificielle programmée pour détecter les traces d'encre sur le rouleau, on peut aujourd'hui lire un tiers du document. On y découvre un écrit inédit de l'épicurien Philodème de Gadara, consacré à l'histoire de l'Académie, l'école philosophique fondée par Platon. Celui-ci nous renseigne sur les derniers soupirs du disciple de Socrate, vers 347 av. J.-C. À l'agonie, le philosophe aurait réclamé qu'une esclave originaire de Thrace lui joue de la flûte ! Mais il n'aurait pas apprécié la mélodie de cette dernière, laquelle manquait de rythme à son goût… Une anecdote pas si anodine, lorsqu'on sait l'intérêt que l'auteur de *La République* portait à la musique, moins pour ses charmes esthétiques que les vertus méthodiques de son apprentissage.

Le texte apporte également des informations sur la sépulture de Platon. On savait qu'il reposait dans l'Académie, on découvre désormais qu'il fut enterré dans le jardin réservé à son école, près du Muséion, sanctuaire dédié aux Muses. Dernière révélation du papyrus : Platon n'aurait pas été vendu comme esclave lors de son séjour en Sicile à la cour du tyran Denys de Syracuse en 387 av. J.-C., comme les textes disponibles jusqu'à présent le suggéraient, mais à Égine en 404 av. J.-C., lorsque les Spartiates ont conquis l'île grecque, ou en 399 av. J.-C., juste après la mort de Socrate. ● **PAULINE PETIT**

SOURCE

- « Lo sguardo tecnologico legge i papiri carbonizzati », *Consiglio Nazionale delle Ricerche*, avril 2024.



© GRAPHICAARTIS/GETTY IMAGES

● HISTOIRE

Les prêtres trahis par la Révolution

« *La Révolution a abandonné, trahi, renié les prêtres qui s'étaient ralliés à elle* », observe l'historien Philippe Boutry dans un article récent consacré aux prêtres constitutionnels victimes de la Terreur. En 1790, afin de sceller l'alliance entre l'Église et le nouveau régime de la monarchie constitutionnelle, l'Assemblée vote la Constitution civile du clergé. À peine plus de la moitié des clercs français prêtent serment. Ces prêtres constitutionnels font figure d'alliés de la Révolution puisqu'ils en embrassent les valeurs et acceptent de se soumettre aux lois civiles. La concorde, toutefois, est de courte durée. Après deux années de désillusions et de tensions entre l'Assemblée et le clergé, la dictature des Montagnards, en 1793, fait le choix d'une déchristianisation forcée. Les clercs ont alors la possibilité d'abdiquer leur prêtrise et de revenir à la vie civile. Toutefois, en vertu de la « Loi des suspects », beaucoup sont considérés comme des ennemis potentiels de la République et mis en détention préventive. Désavoués et persécutés, beaucoup sont condamnés, notamment à la déportation ou à l'échafaud. L'État n'est pas le seul à avoir frappé ces prêtres. Une centaine d'entre eux ont été assassinés lors de troubles locaux, en particulier lors des insurrections des royalistes vendéens et des Chouans, hostiles aux constitutionnels. On recense aussi des hommes d'Église massacrés : assimilés à la Révolution à une époque où celle-ci devenait impopulaire, ces désormais « mauvais prêtres » faisaient de parfaits boucs émissaires. Le bilan humain est difficile à établir mais probablement inférieur à six cents victimes. Considérés comme des traîtres au Saint-Siège, ces religieux ne seront pas pour autant reconnus comme des martyrs. ● **T.L.H.**

SOURCE

- Philippe Boutry, « Les prêtres constitutionnels victimes de la Terreur », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 28 bis, 10 janvier 2024.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

● JUSTICE

Comment des entreprises ont privatisé la justice

« Transaction pénale » : cet oxymore désigne l'amende que verse une entreprise à l'État pour mettre fin aux poursuites judiciaires, évitant ainsi procès et condamnation. Le sociologue Thomas Angeletti est remonté aux origines de cette pratique née dans le Southern District, le bureau new-yorkais de procureurs fédéraux particulièrement engagés dans la lutte contre la délinquance en col blanc, à partir des années 1960. Dans les décennies suivantes, la défense des entreprises en matière de délinquance d'affaires se structure à son tour, d'autant plus aisément que la plupart des avocats spécialisés dans ce domaine ont auparavant exercé comme procureur. C'est dans ce contexte qu'est imaginé en 1992 le premier « accord de non-poursuite » entre la banque d'investissement Salomon Brothers et l'État fédéral.

Au cours des années 2000, 25 transactions sont signées aux États-Unis. Le rythme s'accélère peu à peu, en particulier après la crise des *subprimes* : 398 transactions sont enregistrées entre 2008 et 2018 outre-Atlantique pour un montant total dépassant les 10 milliards de dollars d'amende. Cette explosion s'explique avant tout par la faillite du cabinet de conseil Arthur Andersen, survenue en 2002 : l'entreprise a été poursuivie et condamnée pénalement, puis démantelée. Après ce qui constitue un véritable choc dans le milieu des affaires, la justice américaine réfléchit à des alternatives aux procès, les associant à de potentielles pertes d'emploi. Ces dernières années, la pratique s'est internationalisée : elle est notamment présente au Royaume-Uni depuis 2014, et en France depuis 2016 (*via* la loi Sapin).

Même si les transactions pénales ne représentent qu'une toute petite part des affaires de délinquance en col blanc, elles participent d'une double privatisation du droit : d'une part, la place grandissante des acteurs privés à toutes les étapes du processus de la transaction. D'autre part, une plus grande opacité : aucun débat n'étant public, les citoyens ne sont pas informés de l'étendue des malversations.

● ADÈLE CAILLETEAU

SOURCE

• Thomas Angeletti, « Quand le capitalisme négocie ses peines. Genèse de la justice négociée pour les entreprises », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 251, 2024/1.

© ANTOINE J./UNSPLASH

● MUSIQUE

Que disent les mots du rap ?

« *Ma qualité de* lyrics *est quantifiable* », chantait le rappeur Médine en 2018. Le chercheur Benoît de Courson l'a pris au pied de la lettre : après avoir constitué un corpus de 37 307 textes de rap francophone, il lui a appliqué une série d'outils statistiques permettant de mesurer l'usage de certains lexiques (verlan ou argot, par exemple), la longueur des mots employés ou la diversité lexicale des rappeurs – celle de Médine est supérieure à celle de Rohff d'environ 10 %.

Surtout, il a appliqué à ce corpus une méthode d'apprentissage automatique permettant de classer les morceaux de rap selon leurs proximités langagières. Sept sous-genres se distinguent, parmi lesquels le « gangsta rap » (avec des mots comme « beuh », « poto », « Audi », « billets »), le « rap conscient » (« peuple », « système », « justice », « racisme ») ou le « rap coquin » (« baby », « soir », « danse »). L'analyse sur le temps long montre que leur part relative dans la production évolue : de 1990 à 2014, les textes sont sombres, agressifs, vulgaires, avant de devenir plus légers et moins politiques dans un mouvement de « variétisation » du rap. Intéressée par cette nouvelle catégorisation, la doctorante en musicologie et littérature Juliette Hubert s'est portée volontaire pour approfondir avec l'auteur le travail entamé. Une manière originale d'aborder la recherche, qui favorise l'interdisciplinarité. ● A.C.

SOURCE

• Benoît de Courson, « LRFAF : une exploration numérique du rap français depuis les années 1990 », travail en cours, février 2024.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

©PHOTOPQR/OUEST FRANCE/MARC OLLIVIER

BIOGRAPHIE
Chargé de recherches au CNRS, Romain Espinosa est économiste, spécialisé dans le bien-être animal. Il est notamment l'auteur de *Comment sauver les animaux ? Une économie de la condition animale* (PUF, 2021).

PORTRAIT
Romain Espinosa, l'équation animale

Romain Espinosa est un drôle d'oiseau... Ce jeune chercheur fait du bien-être animal un enjeu économique.

Rendez-vous dans une brasserie parisienne. Barbe blonde, jean, baskets noires, Romain Espinosa vient tout juste de fêter ses 35 ans. Chargé de recherche au CNRS, le jeune économiste affiche déjà une imposante liste de publications dans des revues « *top field* », les plus réputées du monde. On aurait tort pourtant de se fier à son allure fluette d'élève modèle passé par Sciences Po et Assas. Romain Espinosa est un pionnier. Il contribue à structurer une discipline nouvelle, déroutante : l'économie de la condition animale.

« *C'est un champ émergent* », s'enthousiasme l'auteur de *Comment sauver les animaux ?* (2021). En 2018, inspiré par les travaux du Suédois Olof Johansson-Stenman, le jeune chercheur décide de se consacrer aux créatures à poils, plumes ou écailles : « *Au début, beaucoup de vieux professeurs m'ont dit : "Ce n'est pas un sujet !" Depuis, les choses ont beaucoup évolué.* » Du point de vue de son impact environnemental et sanitaire, la consommation de produits animaux fait figure, indique-t-il, d'« *éléphant dans la pièce* » comme disent les Anglais pour évoquer ces sujets énormes que personne ne semble repérer. En 2016, 88 % des Français affirmaient déjà vouloir améliorer le bien-être animal... L'Hexagone ne compte pourtant que 2 % à 3 % de végétariens (contre 12 % outre-Rhin). Entre les aspirations sociétales et les modes de consommation, l'écart interroge. Pourquoi ce « *paradoxe de la viande* » ? L'économie comportementale peut aider à saisir les biais des consommateurs, entre dissonance cognitive et conformisme social. Romain Espinosa s'y attelle, mais ne s'en contente pas.

UNE VIE DIGNE POUR UNE POULE

Entre deux gorgées d'eau gazeuse, notre étonnant économiste indique qu'il s'efforce aussi de « *monétiser le bien-être animal* » : « *Qu'est-ce qu'une vie digne d'être vécue pour une poule, pour un cochon ?* » La question semble relever plutôt de la philosophie ou de l'éthologie, mais Romain Espinosa l'aborde en économiste. « *Il faut pouvoir mettre des euros sur la vie des animaux* », insiste-t-il, parce que « *ce chiffrage permettra aux décideurs de prendre en compte leur bien-être et leur souffrance* » – polarité propre aux êtres sensibles (ou « *sentients* ») que dans la foulée de Jeremy Bentham les Anglo-Saxons désignent d'un seul mot, « *welfare* ». À cette aune, « *on pourrait imaginer de taxer certains élevages, d'en subventionner d'autres...* »

Fils d'ingénieurs de la banlieue lyonnaise, le citadin est-il mû par une empathie particulière envers les animaux ? Romain Espinosa avoue les aimer beaucoup, « *comme la plupart des Français* », et regrette que les dimensions de son appartement parisien ne lui permettent pas d'accueillir un chat. Un coup d'œil discret permet de constater que notre interlocuteur ne porte pas de cuir sur lui. Végétarien, vegan ? S'il assume vouloir « *améliorer la condition animale* », le chercheur refuse de répondre : « *Si je vous dis oui, j'apparais comme un militant. Si je dis non, je parais incohérent. Dans les deux cas, je perds ma crédibilité !* » Classique dilemme du chercheur engagé. Pourtant, par ses travaux aussi documentés qu'astucieux, l'intéressé prouve que le « souci de justice » entre humains et animaux ne nuit pas à la rigueur intellectuelle. ● ÈVE CHARRIN

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 11:04:04 AM

DEMAIN, DES JEUX OLYMPIQUES RÉSERVÉS AUX DOPÉS ?

Organiser des « JO augmentés », avec dopage encadré, en 2025 ? C'est l'idée sulfureuse d'un homme d'affaires australien. Si le projet suscite une forte réprobation, il a au moins le mérite de faire réfléchir au bien-fondé scientifique des arguments de la lutte antidopage.

THOMAS LEPELTIER

Aron D'Souza, homme d'affaires australien, basé à Londres, a décidé d'organiser des Jeux olympiques ouverts aux athlètes dopés : The Enhanced Games. L'idée a été reçue avec incrédulité dans le monde sportif. N'était-ce pas remettre en cause la santé des athlètes et l'esprit même du sport ? Qu'à cela ne tienne, Aron D'Souza a réussi à fédérer des investisseurs autour de son projet un peu fou – dont Peter Thiel, le cofondateur de PayPal – et espère le réaliser à partir de 2025. On pourrait n'y voir que le caprice de riches hommes d'affaires en quête de *buzz*. Dans le même temps, il a le mérite d'interroger les raisons et les arguments de la lutte antidopage.

Sur le site des Enhanced Games, ses promoteurs rappellent que, selon l'Agence mondiale antidopage elle-même, il se pourrait que 40 % des athlètes recourent chaque année à des substances dopantes. Ce relatif échec de la lutte antidopage fait pourtant suite à un contrôle très strict sur les athlètes de haut niveau. Tous doivent être en mesure de fournir des échantillons de sang et d'urine à tout moment, sans préavis, puis doivent continuellement indiquer où ils se trouvent (ce que les promoteurs des Enhanced Games voient comme une atteinte aux libertés). Mais comme tous les pays n'appliquent pas ce contrôle de manière aussi stricte, certains athlètes passent plus facilement à travers les mailles du filet. Dans ces conditions, certains athlètes ont donc un avantage certain sur leurs concurrents, souligne Aron D'Souza, qui pousse son raisonnement jusqu'au bout : ne serait-il donc pas plus juste de laisser tout le monde se doper ?

Pour soutenir un tel projet, et attirer les athlètes, les promoteurs des Enhanced Games mettent aussi en avant un argument financier. D'abord, ils proposent de limiter le nombre d'épreuves aux cinq grandes disciplines (l'athlétisme, la natation, la gymnastique, les sports de combat et de l'haltérophilie), au lieu de 32 aujourd'hui, de quoi limiter les coûts d'organisation pour les villes organisatrices, et donc pour les contribuables. Puis, en libéralisant le dopage, ils espèrent des performances hors du commun, ce qui permettrait encore d'accroître l'impact médiatique.

Le système pousse les athlètes à se doper en cachette avec les risques inhérents à la clandestinité. À l'inverse, les athlètes qui participeraient aux Enhanced Games bénéficieraient d'un dopage médicalement contrôlé.

Une objection de taille à ce projet un peu fou est toutefois qu'il nuirait à la santé des athlètes. N'oublions pas que la lutte antidopage est née à la suite de la mort du cycliste danois Knud Jensen, soupçonné de courir sous amphétamines, lors des Jeux olympiques de 1960. Aussi les critiques des Enhanced Games mettent-ils en garde contre les risques de ce projet. Mais ses défenseurs balaient ces craintes. Ils font valoir que même si l'objectif affiché du contrôle antidopage est de protéger la santé des athlètes, dans la pratique, ce contrôle sert surtout à garantir une supposée équité des compétitions en menaçant de sanctions ceux qui ont recours à des produits dopants. De fait, le système les pousse à se doper en cachette avec les risques inhérents à la clandestinité. À l'inverse, les athlètes qui participeraient aux Enhanced Games bénéficieraient, quant à eux, non seulement d'un dopage médica-

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

© RALF HIEMISCH/ GETTYIMAGES

lement contrôlé, mais aussi d'un suivi médical poussé avant la compétition, afin de s'assurer de leur bonne santé.

Enfin, assurent les promoteurs des Enhanced Games, les travaux visant à renforcer les performances sportives permettent aussi de développer des traitements médicaux. À l'instar par exemple de l'EPO de synthèse, utilisé pour traiter certaines insuffisances rénales et formes d'anémie. Autrement dit, la culture du dopage, au sens de l'amélioration des fonctions corporelles ou intellectuelles, serait à les en croire bénéfique à la recherche scientifique. D'ailleurs, ils accusent le mouvement antidopage d'être antiscience.

L'idée est toutefois très loin de faire l'unanimité. Même si le dopage n'était pas aussi dangereux qu'on le pense généralement – ce qui reste à vérifier –, il est difficile de garantir qu'il n'entraîne aucun risque. Bien sûr, rétorquent les promoteurs des Enhanced Games, mais les athlètes ne sont pas des enfants. D'ailleurs, il serait déjà un millier à avoir manifesté de l'intérêt pour ces Jeux.

Il est difficile d'imaginer que les meilleurs athlètes acceptent de concourir dans ces Jeux pour dopés, car cette démarche les disqualifierait pour les autres compétitions. Pas sûr donc que les Enhanced Games parviennent à attirer l'attention du public.

PHILOSOPHIE DU DOPAGE

Ce projet ne sort pas de nulle part. Il existe des arguments philosophiques allant dans ce sens, notamment ceux de Pierre Steiner, professeur d'épistémologie à l'université de Compiègne, l'un des pionniers sur ce sujet. En 2016, dans son livre *Le Dopage sans duperie. Essai sur le sport augmenté* (Encre marine), ce penseur avait montré les faiblesses des registres habituels de la condamnation du dopage. Lui aussi remettait en cause l'idée que le dopage est toujours néfaste pour la santé. Quelques cas historiques ne prouvent rien, écrivait-il, surtout quand on sait que beaucoup d'athlètes se dopent sans apparemment subir d'effets délétères. Il n'existerait d'ailleurs aucune étude liant systématiquement le dopage et la mauvaise santé des athlètes y ayant eu recours. L'interdiction du dopage empêcherait même ce genre d'étude. Il soulignait, en outre, le sous-entendu caché derrière l'argument sanitaire ; le sport de haut niveau serait bon pour la santé.

Or il n'est pas certain que pousser des corps à leurs limites soit exempt d'effets négatifs. On peut même se demander si certains produits dits dopants ne pourraient pas avoir des effets bénéfiques en aidant les corps à mieux récupérer d'efforts très intenses. Si on autorise un joueur de tennis à manger des bananes ou des barres énergétiques entre deux sets, pourquoi ne devrait-on pas autoriser un athlète à consommer des produits dits dopants lors de ses entraînements ? Les adversaires du dopage diront toutefois que les produits dopants ont le tort d'augmenter artificiellement les capacités physiques des sportifs. Il est pourtant difficile, soulignait Steiner, de distinguer ce qui est artificiel de ce qui ne l'est pas, entre équipements techniques, produits pharmaceutiques et pratiques d'entraînement. On pourrait d'ailleurs dire que l'entraînement est une façon d'acquérir des capacités que nous n'avons pas naturellement. Qui plus est, beaucoup des produits faisant actuellement l'objet d'une interdiction sont d'origine naturelle, à l'instar de la testostérone ou du sang issu d'autotransfusion *(lire p. 25)*. Cet argument aurait aussi le tort, selon Pierre Steiner, de relever du sophisme naturaliste, assimilant ce qui est naturel à ce qui est bon ou juste, et ce qui est non naturel (ou artificiel) à ce qui est mauvais ou injuste.

Enfin, argue-t-il, le dopage est souvent condamné car il viole le principe d'égalité des chances dans le sport. Pourtant, dans le sport actuel, des inégalités sont déjà acceptées : des différences de taille ou de morpholo-

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

FOCUS
LE DOPAGE GÉNÉTIQUE

Le dopage peut actuellement consister à absorber des substances que le corps produit naturellement. Or, dans un futur relativement proche, il sera peut-être possible de faire en sorte que, par manipulation génétique, le corps produise en plus grande quantité les substances en question. Par exemple, on pourrait introduire dans les cellules-souches d'un sportif un gène générant une plus grande production « naturelle » d'EPO par l'organisme, comme chez certains athlètes non modifiés génétiquement. Ce genre de procédé pourrait également viser la taille des muscles, la composition des fibres musculaires ou le volume des poumons. Ce n'est pas sans risque. Il ne faudrait pas, pour citer un exemple, que l'organisme produise trop d'EPO. Mais si les généticiens parvenaient à éviter les effets délétères, ce genre de dopage pourrait être très prisé des athlètes, dans la mesure où il rend encore plus floue la frontière entre l'artificiel et le naturel. En outre, si on suit le philosophe Julian Savulescu, « *l'amélioration génétique n'est pas contraire à l'esprit du sport ; c'est l'esprit du sport* [1] ». L'objectif n'est-il pas plus vite, plus haut, plus fort ? Il y a donc fort à parier que la question du dopage génétique va de plus en plus se poser. ● T.L.

[1] Cité dans Leslie A. Pray, « Sports, gene doping, and WADA », *Nature Education*, 2008/1.

gie des athlètes (certains basketteurs sont plus grands que d'autres, par exemple) aux moyens financiers mis à leur disposition pour s'entraîner. Certains diront que ces produits dits dopants augmentent les compétences des sportifs sans les mérites d'ordinaire associés au sport : l'entraînement, l'effort, la volonté, la capacité à acquérir une technique, etc. Mais en quoi y a-t-il plus de mérite à être né avec de grandes capacités physiques ou à bénéficier d'un environnement économique propice à l'entraînement que de recourir à des substances qui améliorent les performances ?

Ces réflexions ne conduisent pas Pierre Steiner à considérer qu'il faudrait autoriser tous les dopants. Sa thèse est que la légalisation du dopage doit procéder d'une décision collective et ne pas être imposée de manière systématique, sous prétexte que son usage est nécessairement délétère pour la santé, injuste pour la compétition et contraire à l'esprit du sport. Pour la même raison, il récuse l'idée que la compétition est par principe bonne pour la santé, équitable et porteuse de « bonnes » valeurs. Il reviendrait donc aux fédérations sportives elles-mêmes de décider si elles procèdent à des contrôles antidopage et, si oui, de quels dopants.

Si on suivait ses arguments, il pourrait y avoir en parallèle des compétitions ouvertes aux athlètes dopés et d'autres où ils seraient indésirables. C'est d'ailleurs ce que proposent les promoteurs des Enhanced Games, qui ne cherchent pas à remplacer les actuels Jeux olympiques, mais à promouvoir une compétition parallèle où le dopage serait autorisé.

Que les arguments philosophiques semblent ainsi rejoindre les idées des hommes d'affaires ne signifie pas pour autant que notre société va accepter ces Jeux alternatifs. D'abord, il est difficile d'imaginer que les meilleurs athlètes acceptent de concourir dans ces Jeux pour dopés, car cette démarche les disqualifierait pour les autres compétitions. Il n'est donc pas sûr du tout que les Enhanced Games parviennent à attirer l'attention du public. Financièrement, la viabilité de l'entreprise n'est pas acquise. Ensuite, il est peu probable que ces Jeux soient soutenus par le corps médical en raison de l'opprobre qu'ils suscitent ; de quoi remettre en cause l'argument sanitaire mis en avant par leurs promoteurs. Il y a donc de fortes chances que ces Jeux n'aient jamais lieu. Au moins, l'idée de les organiser a le mérite de lancer publiquement la réflexion sur le dopage. ●

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

© SAMUËL BERTHET

● FABIEN TRÉCOURT
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Lolita, de l'allumeuse à la victime

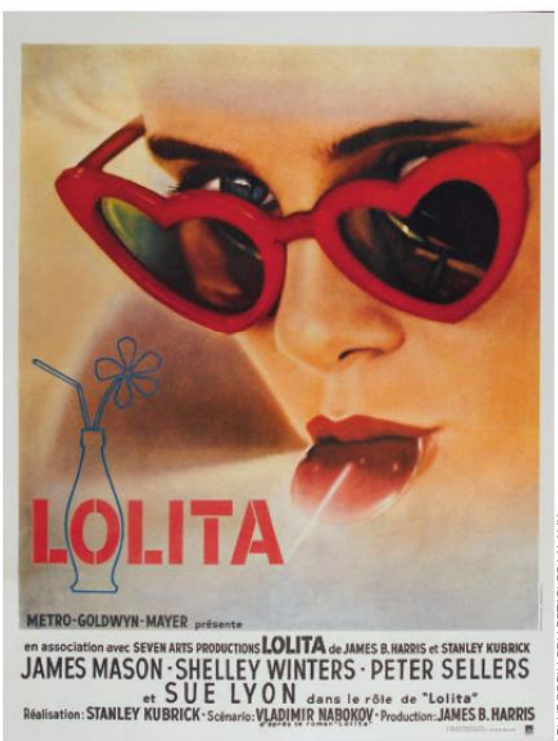
Ses yeux bleus émergent au-dessus de ses lunettes rouges en forme de cœur, tandis qu'une sucette glisse entre ses lèvres. Elle n'a que 14 ans, mais son maquillage entretient la confusion entre innocence enfantine et séduction précoce. L'affiche du film *Lolita* (1962), de Stanley Kubrick, adaptation du roman éponyme de Vladimir Nabokov de 1955, est devenue une allégorie de « l'allumeuse » : femme manipulatrice et ambiguë, séduisant des hommes vulnérables pour en tirer profit ou les corrompre. Cet archétype hante nos imaginaires. Pourtant, dans le livre de Nabokov comme dans les nombreux récits qui mettent en scène de soi-disant allumeuses, ces personnages sont en fait des adolescentes abusées par les prédateurs sexuels, souligne la philosophe Christine Van Geen dans un ouvrage récent. Le terme « allumeuse » apparaît vers 1850 dans l'argot policier, pour désigner les prostituées installées à la lumière des réverbères. Mais l'idée est présente dès l'Antiquité. Dans la Bible, Ève est dépeinte comme une tentatrice, poussant Adam à croquer le fruit défendu et à trahir Dieu. Dans la mythologie gréco-romaine, Apollon est séduit par Cassandre et lui donne le pouvoir de connaître l'avenir. Alors qu'elle se refuse à lui, il la condamne à ce que ses prophéties ne soient jamais crues. Des poètes comme Eschyle estiment qu'elle a dupé Apollon et mérité son sort. Pourtant « *Cassandre n'a rien promis au dieu. C'est une enfant qui joue encore, et qu'un dieu veut violer* », souligne Christine Van Geen. La même injustice est présente dans les mythes de Galatée, de Salomé ou encore de Lorelei.

À chaque fois, l'idée d'allumeuse induit une « *vision "magique" de la séduction féminine* », utilisée pour justifier un droit des hommes à disposer du corps des femmes, relève la philosophe. Au point d'ériger les hommes au rang de victimes, à l'image d'Ulysse ensorcelé par le chant des sirènes dans l'*Odyssée* d'Homère. Largement porté au 20e siècle, par le cinéma hollywoodien notamment, ce stéréotype a accompagné des violences sexuelles désormais bien connues – de l'affaire Polanski au procès du producteur Harvey Weinstein en passant par le photographe David Hamilton.

Des hommes mobilisent encore aujourd'hui l'archétype de la « lolita » pour se justifier, occultant opportunément ce qu'en disait un Nabokov, révolté par ces interprétations de son œuvre, dans une émission d'*Apostrophes* en 1975. « *Lolita n'est pas une jeune fille perverse ; c'est une pauvre enfant qu'on a pervertie ! (...) Sans le regard malade de M. Humbert, il n'y a pas de nymphette. C'est l'imagination d'un triste satyre qui fait une créature magique de cette petite écolière américaine.* » Il n'y a pas d'allumeuse, résume Christine Van Geen, seulement le regard allumé d'un homme. ●

À LIRE

- *Allumeuse. Genèse d'un mythe*
  Christine Van Geen, Seuil, 2024.



© BLUE ROBIN COLLECTABLES/ ALAMY

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE*, EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

Hénin-Beaumont (Pas-de-Calais), 2015. Cathy tient une petite baraque à frites sur le parking du terrain de football. Elle s'est installée là « *grâce à la mairie qui a répondu à* [sa] *demande, à l'inverse du précédent maire qui ne répondait jamais au courrier* » Pour cette raison, elle vote maintenant pour le parti de Marine Le Pen.

©VINCENT JAROUSSEAU

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

POURQUOI ONT-ILS VOTÉ RASSEMBLEMENT NATIONAL ?

ETHNOGRAPHIE D'UNE LAME DE FOND

Le succès du Rassemblement national aux élections européennes a créé un immense choc politique. Que sait-on vraiment des ressorts de ce vote ? Qu'est-ce qui structure l'imaginaire de ses adeptes ? Une nouvelle génération de chercheurs, qui enquêtent au long cours à un échelon local, apporte des réponses tout en finesse.

JEAN-MARIE POTTIER

Il est un peu plus de 20 heures sur TF1, deux jours après les élections européennes du 9 juin. À l'écran, des électeurs de la ville de Troyes expliquent en deux mots, au journal télévisé, la principale motivation de leur vote : « *ras-le-bol* », « *on en a jusque-là* », « *l'insécurité* », « *le pouvoir d'achat* », « *un changement, un grand changement* »... Hommes ou femmes, jeunes ou âgés, tous ont un point commun : ils ont voté pour la liste du Rassemblement national (RN), emmenée par le président du parti Jordan Bardella, qui a recueilli près de 32 % dans la préfecture de l'Aube. Un total proche du score national fracassant (31,37 %) du RN, qui a poussé Emmanuel Macron à annoncer, une heure après la fermeture des derniers bureaux de vote, une périlleuse dissolution de l'Assemblée nationale.

Et la France de se saisir de son stéthoscope politique pour ausculter, comme elle le fait à intervalles réguliers, le vote en faveur de la formation d'extrême droite... Il y a vingt ans, Nonna Mayer, une des meilleures spécialistes du vote frontiste, notait déjà avec une pointe d'ironie, dans *Ces Français qui votent Le Pen* (Flammarion, 2002), qu'il n'y avait pas en France « *d'électorat plus étudié que celui du FN* » : grâce à une « *brassée de sondages* », on pouvait savoir « *combien ont été victimes d'agression au cours des trois derniers mois et à quelle heure ils poussent leur verrou, s'ils ont un chien, s'ils vont à la messe le dimanche et s'ils croient en Dieu* (...) ». Un exercice utile, mais qui ne permettait pas de savoir pourquoi « *certains électeurs votent FN et d'autres pas, ni pourquoi les uns le font une fois en passant, d'autres souvent et certains toujours* ».

« EN APESANTEUR SOCIALE »

Pour cela, une autre approche, plus ethnographique, s'avère en plein essor. Très instructive, elle se fonde sur l'immersion au long cours et la réalisation d'entretiens, parfois répétés sur plusieurs années, avec des électeurs. C'est par exemple le travail qu'a effectué le politiste Félicien Faury pour sa thèse, consacrée au vote RN dans une aire urbaine de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Une enquête qui vient de faire l'objet d'une parution en livre, *Des électeurs ordinaires*, et qui a moins pour but de dresser un très hypothétique « *portrait-robot* » de l'électeur RN que d'identifier certaines « *logiques communes* » de ce vote. Celle, par exemple, qui conduit beaucoup de ses adeptes, souvent hâtivement identifiés comme membres des classes populaires, à se placer en réalité dans une « *position sociale médiane, mais* injustement *fragilisée* » de l'espace social : « *On gagne trop pour avoir des aides, et pas assez pour se dire qu'on a les reins solides, tu vois* », lance ainsi au sociologue Christopher, un sapeur-pompier professionnel qui apporte régulièrement sa voix au parti de Marine Le Pen.

Ce travail sur les trajectoires et les imaginaires des électeurs s'avère d'autant plus essentiel que ces derniers font désormais leur choix « *en apesanteur sociale* », loin des mobilisations partisanes d'antan. C'est ce que soulignent les politistes du projet de recherche ALCoV (Analyse localisée et com-

En 2017, le photographe Vincent Jarousseau et l'historienne Valérie Igounet publiait *L'Illusion nationale* (Les Arènes), un « roman-photo » fruit de deux ans d'enquête dans trois villes dirigées par le Front national (Hayange, Beaucaire et Hénin-Beaumont) afin de saisir les ressorts les plus quotidiens du vote d'extrême droite. Les photos de cet article sont extraites de cet ouvrage.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

PHILOSOPHIE

LE PRODUCÉRISME, CŒUR DE L'IDÉOLOGIE DU RN

Dans un essai à paraître le 29 août prochain, le philosophe belge Michel Feher trace la généalogie, sinueuse, et l'impact politique, majeur, de l'« *identification de la lutte des classes à un conflit entre producteurs et parasites* » : un phénomène qui a été nommé, dans la philosophie politique anglo-saxonne, « producérisme ». Les « *producteurs* » désignent les entrepreneurs, travailleurs indépendants et salariés qui « *contribuent à la richesse nationale par leurs investissements, leur activité professionnelle et leurs impôts* ». Les « *parasites* », eux, se situent à la fois en haut et en bas de l'échelle. Il s'agit tantôt de « *spéculateurs impliqués dans la circulation du capital, financier ou culturel* », tantôt d'« *"assistés" bénéficiant de la redistribution des revenus et des droits* » – en tout cas d'individus qui, juge-t-on, ne prospèrent qu'en accaparant le produit des efforts d'autrui.

parative du vote), qui ont suivi une petite poignée de ces électeurs entre la primaire à droite de l'automne 2016 et la pandémie de Covid-19 de 2020-2021. Le passionnant ouvrage tiré de leurs travaux, *Voter par temps de crise* (2021), prend le parti de dépeindre la France à travers les histoires de vie de (seulement) quatorze de ses habitants. Les itinéraires de Serge, entrepreneur agricole marié à une conseillère municipale divers droite, « *pas frappadingue de Marine* », mais prêt à la faire élire ; d'Arnaud, policier issu d'une famille ouvrière socialiste, aux idées « *jusqu'au-boutistes, mais pas extrémistes* » ; ou de Stéphane, ouvrier de droite qui distingue « *vrais fonctionnaires* » (infirmières, gendarmes, policiers, certains enseignants) et « *ceux qui branlent rien* », en disent long sur les différentes logiques du vote RN. Sa force de pénétration, depuis son émergence dans les années 1980, chez les travailleurs indépendants, petits patrons et commerçants. Le caractère de respectabilité qu'il acquiert dans certaines fractions du monde ouvrier, qui manifestent à travers lui « *des sentiments politiques légitimistes valorisant l'ordre, l'effort et l'esprit d'entreprise* ». Ou encore la façon dont un accident de la vie (un licenciement, une maladie, un déménagement contraint…) peut se constituer en stigmate que l'électeur retourne en votant pour un parti jugé en marge. L'ouvrage prend l'exemple de Florence, une quadragénaire écartée du marché du travail par des problèmes de santé et humiliée par les difficultés éprouvées lors de démarches administratives incessantes. Active dans des réseaux associatifs antillais, cette femme issue d'une famille de gauche lance à un ami martiniquais, avant le second tour de la présidentielle 2017 : « *Au second tour, je ne vais pas voter pour toi.* »

Plusieurs travaux de terrain sur le vote RN se réfèrent à ce que le sociologue Olivier Schwartz appelle la « *tripartition de la conscience sociale* ». Une partie de l'électorat populaire a « *le sentiment d'être lésée à la fois par les plus puissants et par les plus pauvres* », de subir simultanément les décisions d'en haut et les comportements d'en bas. « *C'est nous qui payons pour tout le monde* », déplore ainsi l'un de ses interlocuteurs lors d'une enquête sur les chauffeurs de bus de la banlieue parisienne. ❶.

DU « *EUX CONTRE NOUS* » AU « *NOUS D'ABORD* »

Un constat proche de celui effectué par le sociologue Benoît Coquard dans son livre *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin* (La Découverte, 2019), où il décrit la vie quotidienne, les amitiés et les liens d'entraide des habitants de cantons ruraux du Grand Est. Il estime que chez une partie d'entre eux, la vieille logique « *eux contre nous* » de la lutte des classes a cédé la place à ce qu'il appelle un « *déjà, nous* », « *nous d'abord* » ou « *que nous* » dont certains adeptes n'éprouvent pas de gêne à se proclamer « *100 % Le Pen* » : il s'agit moins de faire bloc contre les puissants que de s'unir, au sein d'un petit groupe de proches, « *à ceux qui partagent leur style de vie* » tout en se tenant explicitement à l'écart « *des plus précaires ou des groupes stigmatisés* ». Des exclus qui peuvent être – mais ce n'est pas systématique – les personnes d'origine étrangère.

L'articulation de formes de racisme avec d'autres expériences sociales (niveau d'éducation, emploi, logement…) figure d'ailleurs au cœur du livre de Félicien Faury. Il s'agit, nous explique ce dernier, de voir « *comment vivent les variables* » plutôt que d'attribuer un vote RN à un facteur pris isolément. Il serait ainsi absurde, au prétexte que ce vote est fortement corrélé à un faible niveau de diplôme, de juger que le niveau de connaissances immuniserait du racisme. L'effet de l'éducation sur le vote RN joue, selon lui, de manière indirecte. Trois phénomènes entrent en ligne de compte. D'abord, l'importance cruciale du diplôme sur le marché du travail place ceux qui en sont dépourvus dans une situation d'« *incertitude* » et de « *concurrence* » accrue, ce qui peut nourrir une « *volonté de sélection* » sur le marché de l'emploi au détriment des personnes originaires de l'immigration. « *Par ailleurs, lorsque vous êtes démuni scolairement, vous vous sentez également démuni pour vos enfants face à ce qui est souvent perçu comme une dégradation de l'école publique, ce qui crée aussi des désirs de sélection "racia-* ◆»

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

Cette vision du monde est ancienne. Michel Feher la fait remonter aux sociétés d'ordres britannique et française des 17e et 18e siècles, où des penseurs s'attaquent aux rentiers et aux banquiers, mais excluent simultanément du peuple souverain ceux qui ne peuvent « *revendiquer le produit de* (leurs) *efforts* ». On en trouve ensuite plusieurs versions, plus ou moins « *racialisées* », jusqu'à la naissance, à la fin des années 1970, d'un « producérisme néolibéral » qui épingle comme « *parasites* » du haut ou du bas non seulement les chômeurs, mais aussi les travailleurs syndiqués, fonctionnaires ou élites culturelles.

« *PRÉDATEURS* » D'EN HAUT ET « *PARASITES* » D'EN BAS

En France, le Front national l'endosse en reprochant, dans un premier temps, aux populations immigrées de livrer une concurrence déloyale aux autochtones sur le marché du travail, avec son slogan « *1 million de chômeurs, c'est 1 million d'immigrés de trop !* » Son discours a depuis évolué pour insister davantage, selon Michel Feher, sur le « *coût social de la présence des immigrés sur le territoire national* » (allocations chômage et familiales, RSA...). La dénonciation des « *prédateurs* » d'en haut a aussi changé d'aspect, à la fois par un « *processus d'abstraction* », de « *la banque censément juive à la finance sans frontière* », et par un « *exercice de reconversion* » de « *l'antique judéo-bolchévisme en islamo-gauchisme* ».

Le Front devenu Rassemblement national n'a pas le monopole de ce « *producérisme* », mais est, juge le chercheur, celui qui a su s'approprier de la manière la plus efficace cette vision d'un peuple menacé par des « *prédateurs* » d'en haut et des « *parasites* » d'en bas. ● **J.-M.P.**

SOURCE

- *Producteurs et parasites. L'imaginaire si désirable du Rassemblement national* Michel Feher, La Découverte, 2024..

©VINCENT JAROUSSEAU

Hayange (Moselle), 2015.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

lisée", complète-t-il. *Enfin, cela crée un rapport à l'ordre scolaire et à la culture dite légitime qui va se retraduire par une certaine défiance envers les élites culturelles ou médiatiques, les "donneurs de leçons de morale", les "sachants", et, derrière, envers la gauche.* »

Parmi ces variables qu'éclaire le travail de terrain, on compte aussi celle du genre. Le vote frontiste a longtemps été majoritairement masculin. Le 21 avril 2002, Jean-Marie Le Pen recueillait ainsi 20 % des suffrages des hommes contre seulement 14 % des suffrages des femmes : il n'aurait pas été au second tour si seules les femmes avaient voté ! Or, cet écart s'est fortement réduit, voire a disparu : aux européennes de 2024, selon l'Ifop, entre 31 et 32 % des hommes et des femmes ont voté Jordan Bardella. Le reflet de l'arrivée à la tête du parti d'une femme, Marine Le Pen, qui n'hésite pas à se proclamer « féministe » dans les médias ? Les choses sont plus compliquées que cela, juge Christèle Lagier, maîtresse de conférences à l'université d'Avignon, qui a suivi dans la durée des électrices RN dans le Sud-Est : « *Dans mes entretiens, je n'ai jamais vu d'électrice s'identifier à la figure féminine de Marine Le Pen ou voter pour elle parce qu'elle défendrait les femmes.* » Pour elle, c'est plutôt la précarisation familiale et économique d'une fraction des jeunes femmes qui éclaire leur basculement politique, car elle les place dans des positions de dominées sur le plan privé comme professionnel. « *Si l'on croise les variables du genre avec les variables sociales, on voit des profils de femmes qui peuvent être favorables à Marine Le Pen, sans nécessairement voter pour elle : des femmes d'une trentaine d'années, plutôt en famille monoparentale, qui cumulent plusieurs boulots ou se retrouvent dans des situations professionnelles problématiques* », explique-t-elle.

> « LE VOTE RN NE S'APPUIE PAS SUR UNE ABSENCE DE LIEN SOCIAL, MAIS AU CONTRAIRE SUR DES SOCIABILITÉS FAVORABLES À L'EXTRÊME DROITE. »

Le réalisateur Lucas Belvaux s'est d'ailleurs récemment emparé d'un profil proche dans le film *Chez nous* (2017), où une infirmière libérale mise sous pression par un travail harassant et l'éducation en solo de ses deux enfants se voit proposer la tête de liste d'un parti appelé « Rassemblement national populaire » dans sa commune du Pas-de-Calais. Le film restitue aussi la façon dont les opinions de la jeune femme résonnent avec celles de sa famille, ses amis, son entourage professionnel. À l'image de sa meilleure amie qui, quand elle lui révèle qu'elle a été sollicitée pour être candidate, lui lance « *Putain, on va tous les niquer. Tous ! Tous ceux qui n'arrêtent pas de nous donner des leçons, au boulot, à la télé, partout.* » Désormais décomplexée dans son choix, cette proche lui révèle qu'elle a elle-même voté pour la candidate d'extrême droite à la présidentielle.

UN VOTE EN GROUPE

Car, pour le RN comme pour d'autres partis, le vote s'avère un acte collectif, jamais totalement dissimulé par le rideau de l'isoloir derrière lequel l'électeur passe, un ou deux dimanches

● CHIFFRE-CLÉ

54 % DES SYMPATHISANTS DU RN SE DÉCLARENT RACISTES

Chaque année, la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) examine la dissémination des idées racistes, antisémites et xénophobes au sein de la population française, et notamment parmi les sympathisants des différents partis. Selon son dernier rapport, publié fin juin 2024, 21 % des sympathisants du RN affirment croire en l'existence de « races » inégales, contre 7 % de la population en moyenne, et 54 % se disent « *un peu* » ou « *plutôt* » racistes, contre 19 % de la population. 60 % ont une image négative de la religion musulmane, contre 32 % de la population en moyenne, et 51 % adhèrent au préjugé antisémite selon lequel « *les Juifs ont un rapport particulier à l'argent* », contre 37 % en moyenne. À noter par ailleurs que 57 % des sympathisants RN sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle « *une lutte vigoureuse contre le racisme est nécessaire en France* ». ●

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 12:13:52 PM

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ENQUÊTES SUR LE RN

par an. « *Je suis assez critique vis-à-vis des thèses qui expliquent le vote RN par l'"individualisme" ou la "perte de lien social"*, estime Félicien Faury. *Les gens, y compris les électeurs RN, votent en groupe : ils votent comme leurs conjoints, comme leurs amis, comme leurs collègues de travail. Le vote RN ne s'appuie pas sur une absence de lien social, mais au contraire sur des sociabilités favorables à l'extrême droite.* » Dès le début des années 2000, Nonna Mayer estimait d'ailleurs déjà qu'il était faux de voir dans le vote FN celui du « *repli* » et du « *déficit du lien associatif* » : contrairement à une idée reçue, l'engagement associatif se révélait compatible avec lui.

Cette imprégnation du vote RN dans le tissu associatif, Guillaume Letourneur l'a constatée à l'occasion d'une thèse de doctorat consacrée à la sociologie du parti dans une de ses anciennes « terres de mission », la Mayenne, et dans un département où il est plus solidement enraciné, l'Yonne. « *Dans certains territoires où le RN fait des scores élevés, on observe des relais d'opinion qui ne sont pas pour autant des membres encartés ou des militants,* constate le chercheur. *On peut les trouver au café, dans un club sportif, une association de pêche… Cela contribue à la respectabilité et à la banalisation du Rassemblement national, si bien que dans ces sphères, dire qu'on vote pour Marine Le Pen ou Jordan Bardella est quelque chose de tout à fait normal, reconnu, voire plutôt valorisé.* »

S'il est un constat sur lequel convergent les travaux de ces ethnographes du RN et les récents résultats électoraux, c'est bien celui, dans de très nombreuses zones, d'un vote « *décomplexé* » au point d'être parfois présenté comme celui « *de la vraie droite* ». C'est devenu un choix « *normal* » aux yeux de beaucoup de Français. Un pari sur l'avenir ? L'espoir, pour les adhérents du Rassemblement national, d'un changement en leur faveur ? Rien n'est moins sûr. « *La croyance selon laquelle les politiques seraient impuissants, ne pourraient plus changer la vie concrète des individus, peut avoir pour effet de dédramatiser le vote RN,* constate Félicien Faury. *Beaucoup d'électeurs croisés m'ont par exemple indiqué que si Marine Le Pen était élue, elle ne pourrait de toute façon "pas faire grand-chose", car les politiques ont désormais peu de pouvoir, que l'Union européenne ne voudra pas qu'elle mette en place telle ou telle mesure, etc.* » En progressant, façon tache d'huile, dans l'opinion, ce type de raisonnement concourt à la banalisation de l'extrême droite : il atteste l'idée, observe le sociologue, que « *voter RN ne serait, au fond, pas si grave* ». ●

❶ Olivier Schwartz, « Vivons-nous encore dans une société de classes ? Trois remarques sur la société française contemporaine », *La Vie des idées*, 22 septembre 2009.

- ***Les Classes populaires et le FN. Explications de vote***
  Gérard Mauger, Willy Pelletier (coord.), Éditions du Croquant, 2016.
  Issu de deux journées d'étude organisées en 2016, cet ouvrage collectif explore le vote RN sur de nombreux terrains, géographiques (monde rural, banlieue parisienne…) comme professionnels (ouvriers, sapeurs-pompiers…).

- ***Le Vote FN au village. Trajectoires de ménages populaires du périurbain***
  Violaine Girard, Éditions du Croquant, 2017.
  Une enquête menée pendant une décennie sur un territoire situé à la périphérie de l'agglomération lyonnaise, qui nuance les analyses sur la colère périurbaine ou le sentiment de déclassement qui nourriraient le vote RN.

- ***Le Vote FN***
  Christèle Marchand-Lagier, De Boeck, 2017.
  Une étude sur le vote frontiste, et les électeurs « *comme les autres* » qu'il séduit, menée « *au niveau microscopique* » dans un de ses bastions, le Vaucluse, à partir de la fin des années 1990.

- ***Voter par temps de crise. Portraits d'électrices et d'électeurs ordinaires***
  Éric Agrikoliansky, Philippe Aldrin, Sandrine Lévêque (dir.), PuF, 2021.
  Ce récit-mosaïque de la France des années 2016-2021 combine les portraits de quatorze électrices et électeurs, dont quatre, signés Guillaume Letourneur, Catherine Achin, Emmanuel Monneau et Sabine Rozier, votent pour le RN.

- ***Sociologie politique du Rassemblement national. Enquêtes de terrain***
  Safia Dahani, Estelle Delaine, Félicien Faury et Guillaume Letourneur (dir.), Presses universitaires du Septentrion, 2023.
  Un ouvrage collectif qui compile des analyses de l'implantation locale du parti frontiste, réalisées à différentes échelles : électeurs « de base », adhérents, militants, élites partisanes.

- ***Des électeurs ordinaires. Enquête sur la normalisation de l'extrême droite***
  Félicien Faury, Seuil, 2024.
  Pour sa thèse de doctorat, le sociologue a exploré entre 2016 et 2022 une aire urbaine du Sud-Est afin de mieux saisir comment l'interaction de différentes problématiques (logement, éducation, protection sociale, immigration…) explique le vote RN.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

50 ans de percées et de barrages

JEAN-MARIE POTTIER

©JEAN PIERRE LOTH / INA VIA AFP

• 1972-1982 Des débuts modestes

Le Front national (FN) naît le 5 octobre 1972 de la fusion de plusieurs organisations d'extrême droite, dont le groupe nationaliste Ordre nouveau. Il se donne pour vitrine politique Jean-Marie Le Pen, un ancien député poujadiste. Six mois plus tard, le parti prend part à son premier test électoral lors des élections législatives : présent dans une centaine de circonscriptions, il y obtient en moyenne un peu plus de 1,3 % des voix. Un score groupusculaire qu'il peine à dépasser dans ses premières années, quand il n'échoue pas tout simplement à s'aligner : crédité de 0,75 % des voix lors de la présidentielle de 1974, Jean-Marie Le Pen ne parvient pas en 1981 à recueillir les parrainages d'élus nécessaires pour se présenter. Contrairement à ce qu'il avait fait sept ans plus tôt, il se refuse à donner une consigne de vote en faveur de la droite et se contente d'appeler à « *voter Jeanne d'Arc* ».

©PHILIPPE LE TELLIER / GETTY

• 1982-1989 Le temps des percées

Les premiers signaux faibles d'une montée du FN émergent en 1982, avec quelques bons scores locaux lors des cantonales. En septembre 1983 retentit le « tonnerre de Dreux » : lors d'une municipale partielle dans cette ville moyenne d'Eure-et-Loir, la liste menée par Jean-Pierre Stirbois frôle les 17 % et fusionne au second tour avec celle de la droite pour décrocher trois postes d'adjoint. Neuf mois plus tard, lors des élections européennes, le FN réalise sa première percée nationale : avec 11 %, le voilà qui talonne le Parti communiste. Dès lors, les années qui suivent sont scandées d'une litanie de premières : premier groupe parlementaire en 1986 (35 députés obtenus grâce à l'introduction, très provisoire, de la proportionnelle), premier gros score de Le Pen à la présidentielle en 1988 (plus de 14 %), première mairie en 1989 (Saint-Gilles, dans le Gard)...

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

• 1989-1998
Le « défaiseur de majorité »

Dans les années 1990, le Front national s'impose, selon l'expression de Pascal Perrineau, comme le « *défaiseur de majorité* » d'une vie politique française structurée depuis vingt ans autour de l'alliance de deux grandes forces de gauche (socialistes et communistes) et de celle de deux grandes forces de droite (le RPR gaulliste et l'UDF alliant centre droit, libéraux et démocrates-chrétiens). Vainqueur des élections municipales dans quatre villes du Sud (Toulon, Vitrolles, Orange et Marignane), le parti y multiplie les décisions controversées. Au plan national, il contribue à la défaite de la droite lors des législatives de 1997 en provoquant plusieurs dizaines de triangulaires. Avant d'y semer la zizanie lors des élections régionales de 1998 : dans plusieurs régions, les élus FN favorisent l'élection comme présidents de candidats de droite, ensuite désavoués par les dirigeants de leur propre parti.

©ERIC BOUVET GAMMA / RAPHO VIA GETTY ©ELISE HARDY /GAMMA-RAPHO VIA GETTY

• 1998-2011
Crises et rebonds

À l'automne 1998, le FN éclate après une contestation menée par le dauphin de Jean-Marie Le Pen, Bruno Mégret. Ses résultats électoraux s'en ressentent immédiatement : 5 % à peine lors des européennes de 1999, puis la perte de son plus grand bastion électoral, Toulon, en 2001. Le 21 avril 2002, Jean-Marie Le Pen, après une campagne présidentielle des plus discrètes de sa part, crée pourtant la sensation : avec près de 17 % des voix, il se qualifie pour le second tour en éliminant de justesse le Premier ministre socialiste Lionel Jospin. Mais à l'issue d'un entre-deux-tours émaillé de manifestations massives, la réalité du front républicain se rappelle au président du FN, qui plafonne à moins de 18 % face à Jacques Chirac. Cinq ans plus tard, il connaît même son premier gros échec lors d'une présidentielle : « siphonné » au premier tour par le candidat de droite Nicolas Sarkozy, il ne recueille plus que 10 %.

• 2011-2018
La succession Le Pen

Élue présidente du FN, la benjamine des filles Le Pen, Marine, échoue à se qualifier pour le second tour de la présidentielle 2012 mais bat le meilleur score de son père (17,9 %). Son parti revient à l'Assemblée après quinze ans de disette, avec notamment l'élection de sa nièce, Marion Maréchal-Le Pen. Deux premières suivent en 2014 : le FN diversifie son implantation en remportant des mairies dans le quart nord-est de la France et en région parisienne, ce qui lui permet ensuite de faire élire son premier sénateur, le maire de Fréjus David Rachline. D'autres scrutins rappellent, en revanche, le maintien d'un plafond de verre. En 2015, le parti échoue à remporter une région alors que plusieurs lui paraissaient promises. En 2017, Marine Le Pen se qualifie de justesse pour le second tour de la présidentielle mais, après un débat raté, recueille « seulement » un tiers des voix face à Emmanuel Macron.

©SYLVAIN CHAMAILLARD GAMMA / RAPHO VIA GETTY ©CHRISTIAN LIEWIG / CORBIS VIA GETTY

• 2018-2024
À l'assaut du pouvoir

Fini le Front national : place, à l'été 2018, au Rassemblement national. Un an plus tard, sa liste, emmenée par le jeune conseiller régional d'Île-de-France Jordan Bardella, termine en tête des élections européennes, juste devant celle de la majorité. Une performance que le parti confirme lors des échéances de 2022, malgré la concurrence d'un nouveau mouvement d'extrême droite emmené par Éric Zemmour. Au second tour de la présidentielle, Marine Le Pen réalise le meilleur résultat de l'histoire du parti face à Emmanuel Macron : près de 41,5 % des voix, soit 13,3 millions de bulletins à son nom. Aux législatives, le mode de scrutin majoritaire, traditionnellement défavorable au RN, ne l'empêche pas d'envoyer 89 députés à l'Assemblée. Un enracinement qui se confirme lors du scrutin européen du 9 juin 2024 : avec 31,37 % des voix, le RN recueille plus de voix que ses deux premiers poursuivants additionnés.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

POINTS DE REPÈRE

SIX CLÉS D'ANALYSE DU VOTE RN

En quarante ans, les grandes enquêtes quantitatives et les analyses des chercheurs ont permis d'en esquisser de nombreuses explications, et de les discuter. La preuve en six concepts. ● JEAN-MARIE POTTIER

« Ligne Le Havre-Perpignan »

Dès ses premières percées électorales au milieu des années 1980, le vote Front national est apparu comme géographiquement situé : contrairement au mouvement poujadiste de 1956, qui dominait dans la France peu modernisée de l'Ouest, il trouve un terrain favorable dans celle de l'Est, la plus précocement urbanisée. Très vite, les politistes évoquent une « ligne Le Havre-Perpignan » qui couperait la France en deux moitiés plus ou moins enclines au vote RN. Un constat qui garde sa pertinence aujourd'hui (même si le RN réalise maintenant des scores substantiels en Bretagne ou dans le Sud-Ouest) et qui a poussé des chercheurs, comme le démographe **Hervé Le Bras**, à s'interroger sur l'héritage des structures anthropologiques de peuplement de chaque région.

« Gradient d'urbanité »

Entre 1984 et 2024, le vote RN a été quasiment divisé par deux à Paris alors qu'il triplait au niveau national. Le symbole d'une tendance globale : plutôt urbain dans les années 1980, il domine aujourd'hui dans les petites communes. Le géographe **Jacques Lévy** a créé un âpre débat en faisant du « gradient d'urbanité », c'est-à-dire de la distance à la grande agglomération la plus proche, un critère majeur du vote RN : l'éloignement impliquerait un moindre accès à un ensemble de commerces et de services publics, mais aussi un rapport au monde différent, moins ouvert à la diversité. Les détracteurs de cette explication géographique, eux, pointent qu'elle néglige les différences sociologiques entre villes et campagnes : moins enclins à voter RN, les diplômés du supérieur, par exemple, sont concentrés dans les premières.

« Effet de halo »

Si le FN émerge dans les années 1980 dans des régions de forte immigration, très vite, la recherche s'interroge sur un paradoxe : forte au niveau départemental, la corrélation entre le vote FN et la proportion d'immigrés s'évanouit au niveau de la commune. La Seine-Saint-Denis, ainsi, est alors un des départements où le vote FN et la proportion d'immigrés sont les plus élevés, mais le parti réalise quelques-uns de ses meilleurs scores dans des communes de faible immigration. Dès 1985, le politiste **Pascal Perrineau** en tire l'idée d'un « effet de halo » de l'immigration, qui jouerait bien un rôle sur le vote FN, mais à distance. Un concept toujours utilisé aujourd'hui : une étude menée sur la présidentielle 2017 par **Jocelyn Evans** et **Gilles Ivaldi** a estimé que le vote Le Pen était maximal à 20 ou 30 km des zones de forte présence d'immigrés ❶.

❶ Jocelyn Evans et Gilles Ivaldi, « Contextual effects of immigrant presence on populist radical right support. Testing the "halo effect" on Front national voting in France », *Comparative Political Studies*, vol. 54, 2021/5.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

« Gaucho-lepénisme »

En 1995, le FN de Jean-Marie Le Pen devient le premier choix (derrière l'abstention) des ouvriers, là où il séduisait davantage, au milieu des années 1980, les professions intermédiaires et les commerçants. Le politiste **Pascal Perrineau** pointe alors l'émergence d'un « gaucho-lepénisme », c'est-à-dire d'électeurs passés de la gauche au FN, qui votent FN tout en se revendiquant de gauche ou se reportent sur la gauche au second tour. Une thèse débattue : sa consœur **Nonna Mayer** préfère parler d'un « **ouvriéro-lepénisme** » qui concernerait des ouvriers socialisés à droite ou pas encore « arrimés » à la gauche du fait de leur jeune âge. Aujourd'hui, le RN continue de dominer chez les ouvriers et les moins diplômés mais le « gaucho-lepénisme », réel, reste minoritaire : au second tour de la présidentielle 2022, 20 % des électeurs se déclarant de gauche ont voté Marine Le Pen.

« Fossé de genre »

Longtemps, les Françaises ont substantiellement moins voté RN que les Français. Théorisé par la chercheuse américaine **Terri Givens** à partir, notamment, du cas hexagonal, ce « fossé de genre de la droite radicale » (*radical right gender gap*) était alors attribué au style volontiers violent de Jean-Marie Le Pen, à l'amertume d'une partie de l'électorat masculin face à plusieurs décennies d'émancipation féminine, au refus par les femmes d'un programme jugé rétrograde sur les questions de genre ou encore à une influence plus forte du catholicisme dans l'électorat féminin. Ce fossé semble aujourd'hui avoir disparu, selon un récent article d'**Anja Durovic** et **Nonna Mayer**, qui pointe qu'il s'est déplacé, en 2022, vers l'électorat d'Éric Zemmour. ❶

❶ Anja Durovic et Nonna Mayer, « Un vent de renouveau ? La recomposition des gender gaps électoraux à l'élection présidentielle française de 2022 », *Revue française de science politique*, vol. 72, 2022/4.

« Plafond de verre »

Le scrutin majoritaire à deux tours a été régulièrement fatal aux ambitions du RN, rejeté par une majorité d'électeurs au second : il heurtait, selon une expression qui a fait florès au milieu des années 2010 ❶, son « plafond de verre » électoral. Lors des départementales puis des régionales 2015, le maintien d'un front républicain le priva ainsi de nombreux cantons et de plusieurs présidences de région qui lui semblaient promis, dans le contexte en apparence favorable créé par la crise des grands partis et une vague d'attentats islamistes. Ce plafond a depuis franchement cédé : lors des législatives de 2022, le RN, qui n'avait dans toute son histoire remporté que dix sièges de député au scrutin majoritaire, a gagné exactement la moitié de ses duels de second tour contre les candidats macronistes ou de gauche pour en décrocher 89.

❶ Nonna Mayer, « Le plafond de verre électoral entamé, mais pas brisé », dans Sylvain Crépon, Alexandre Dézé et Nonna Mayer (dir.), *Les Faux-semblants du Front national. Sociologie d'un parti politique*, Presses de Sciences Po, 2015 ; Jérôme Jaffré, « Le Front national face à l'obstacle du second tour. Retour sur les élections départementales et régionales de 2015 », Fondation pour l'innovation politique, 2017.

POUR ALLER PLUS LOIN

- *Les Faux-semblants du Front national. Sociologie d'un parti politique*
  Sylvain Crépon, Alexandre Dézé et Nonna Mayer (dir.), Presses de Sciences Po, 2015.
- *Cette France de gauche qui vote FN*
  Pascal Perrineau, Seuil, 2017.
- *La Vraie Victoire du RN*
  Luc Rouban, Presses de Sciences Po, 2022.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

© FRANCK FERVILLE/ FLAMMARION

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

BIOGRAPHIE
Fabienne Brugère est une philosophe spécialisée en esthétique, histoire de la philosophie moderne (18e siècle), philosophie morale et politique, études de philosophie anglo-américaine et théorie féministe. Elle enseigne actuellement à l'université Paris 8. Elle vient de publier chez Flammarion *Désaimer. Manuel d'un retour à la vie* (2024).

FABIENNE BRUGÈRE
« DÉSAIMER, C'EST APPRENDRE À SE SENTIR EXISTER »

Le désamour est une épreuve qui ouvre la perspective d'un nouveau rapport à soi. Pour étudier ce processus et ses lendemains, la philosophe Fabienne Brugère a convoqué histoires personnelles et penseurs de l'intime.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

● PROPOS RECUEILLIS PAR **FRÉDÉRIC MANZINI**

Les histoires d'amour finissent mal, en général. Elles se terminent aussi de plus en plus fréquemment et de plus en plus rapidement, d'après les statistiques sur les divorces et la solitude qui ne cessent de progresser en Occident. Devrons-nous donc nous résigner à pleurer toutes nos larmes sur nos chagrins d'amour ? Pas nécessairement, explique la philosophe Fabienne Brugère dans *Désaimer. Manuel d'un retour à la vie* (Flammarion, 2024). Sans verser dans le pathos, mais avec une précision anatomique, elle dissèque les étapes du processus d'un désamour qui, en offrant l'occasion de se redéfinir soi-même, doit permettre non seulement de ne pas sombrer dans l'accablement, mais aussi d'en sortir grandi, c'est-à-dire capable d'aimer à nouveau… et même d'aimer mieux. Encore faut-il avoir la lucidité de comprendre ce qui arrive et de travailler son désamour comme d'autres travaillent leur deuil.

Désaimer invite donc à penser ce que d'ordinaire on préfère ne pas regarder en face. Il n'est pas étonnant que Fabienne Brugère se soit emparée d'un sujet si peu étudié par la philosophie. Depuis des années en effet, celle qui est par ailleurs présidente de l'université Paris Lumières et professeure à Paris-VIII, mène ses recherches sur l'éthique du care et l'attention à la fragilité humaine. Or l'expérience du désamour n'est-elle pas celle de l'épreuve de sa propre vulnérabilité ?

Le beau verbe « désaimer » est-il un néologisme ou un terme oublié de la langue française ?

C'est un verbe oublié dont j'ai essayé de faire un concept en analysant les expériences qui lui correspondent. La piste la plus ancienne que j'ai suivie est celle d'Ovide, dont on connaît bien évidemment *L'Art d'aimer* mais dont on sait moins qu'il est également l'auteur des *Remèdes à l'amour*. Dans cet autre ouvrage, qui fait suite à *L'Art d'aimer* et qui constitue un « art de désaimer », Ovide pose la possibilité d'une guérison : il explique qu'on doit savoir se détacher d'un amour qui n'est plus satisfaisant. Or, entre Ovide et aujourd'hui, je dirais qu'il n'y a malheureusement pas grand-chose sur ce sujet dans l'histoire de la philosophie. Alors qu'on peut trouver énormément de matériaux dans la littérature, dans le cinéma, dans la psychologie et encore dans la psychanalyse, les philosophes en revanche, sans doute parce qu'ils pratiquent ce qu'on peut appeler une « machine à idéaliser », manifestent peu d'intérêt pour ce verbe qui commence par un « dé- » privatif et qui empêche d'idéaliser l'amour.

C'est la structure même du verbe « désaimer » qui le rend rétif à la conceptualisation et donc qui a empêché les philosophes de s'en emparer ?

Dans « philo-sophie », il y a « philo » (φιλέω) qui signifie « aimer » en grec ancien. Désaimer revient de fait à déconstruire la philosophie, ou à faire montre d'un certain scepticisme. Par ailleurs, la tradition platonicienne est indissociable du *Banquet* et du discours d'Aristophane selon lequel nous sommes la moitié d'un être humain et cherchons toujours notre moitié pour nous fondre le plus dans l'autre et former un même être. À l'âge de la modernité individualiste, la fusion amoureuse est restée, contre toute logique, 1 + 1 = 1. Comment deux individus, avec chacun leur propre histoire, leurs désirs, pourraient-ils devenir un seul ? Les philosophes ne savent pas trop quoi faire de cette unité problématique qui fait résonner tout ce que l'amour contient d'illusion. Toutefois, ils participent de l'illusion en idéalisant l'amour : sa grandeur, ses vertus, le modèle de l'amour de Dieu, etc. Baruch Spinoza est une exception lorsqu'il définit l'amour comme la joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. La passion ne se définit pas par son objet. Aimer suppose un « je », un « nous » producteur d'une expérience affective ou d'une parole. C'est pareil pour « désaimer » même s'il s'agit d'affects tristes et non d'affects joyeux. Les philosophes ont toujours eu du mal à décrire ce qui relève des affects qui risquent toujours de faire surgir l'incompréhensible, l'arbitraire.

Vous dites que le désamour commence lorsque l'amour n'est plus « satisfaisant ». Mais qu'est-ce qu'un amour satisfaisant ?

J'ai trouvé cette expression chez Ovide dans *Remèdes à l'amour* pour caractériser ce moment où il faut se détacher de quelqu'un qui ne correspond plus à nos attentes, qui ne procure plus la joie, les plaisirs ou le bonheur souhaité. On peut ne plus être satisfait pour des raisons sexuelles, parce qu'on s'estime méprisé, parce qu'on a rencontré quelqu'un d'autre, parce qu'on est devenu trop jaloux… Le qualificatif « satisfaisant » est certes évasif, mais il présente ce double avantage de se refuser à toute critériologie tout en mettant l'accent sur l'aspect subjectif de l'expérience. Un amour satisfaisant tient dans une intimité, la construction d'un « entre » qui procure à la fois de la dépendance et de l'indépendance tout en don-

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

nant au sujet l'impression d'exister intensément.

Que peut ici la philosophie ?

Décrire plutôt qu'analyser ou caractériser plutôt que définir. Pour écrire *Désaimer*, j'ai relu *Fragments du discours amoureux* de Roland Barthes et j'ai repris deux angles. Le premier quand Roland Barthes affirme que le discours amoureux est « *intraitable* » : de la même façon, raconter le désamour, c'est donner la parole à de l'incompréhensible. Ensuite, Roland Barthes ne donne pour garantie qu'une parole, celle de l'amoureux qui court dans sa tête et dans son corps. C'est pareil pour le désamour : il n'y a rien d'extérieur au sujet. Peu importe l'objet, qui n'a pas la parole. Mon livre part de l'expérience de celles et ceux qui désaiment. Cela suppose la revendication d'une philosophie qui analyse le sujet qui fait cette épreuve difficile, qui peut être tragique et qui suppose une transformation de soi pour s'en sortir, parfois pour survivre tout simplement.

> « JE PENSE QUE L'AMOUR N'EXISTE PAS SANS LA PRESCIENCE DE SA FIN, LA PEUR QU'IL FINISSE ET LE MOMENT MÊME OÙ IL S'ARRÊTE. »

Le désamour n'apparaît-il pas comme un objet plus irrationnel encore que l'est l'amour ? Après tout, il y a toujours des raisons d'aimer ou de continuer à aimer ce qu'on aimait auparavant…

C'est précisément ce qui m'a intéressée dans le verbe « désaimer ». Oui, il y a toujours des raisons d'aimer et de continuer à aimer au nom de nos attachements, de notre folie ou de nos illusions. D'autant que notre culture et notre héritage nous disent qu'il y a toujours des raisons d'aimer, ou même que nous pouvons toujours trouver des raisons d'aimer tant il faut placer là notre épanouissement. C'est d'ailleurs une prescription qui vaut encore plus pour les femmes que pour les hommes. Nous avons en tête un certain nombre de cadres et de modèles, souvent plus malheureux qu'heureux : Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, Werther et Charlotte (dans *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe), Ariane et Solal (dans le roman *Belle du seigneur* d'Albert Cohen). Aimer répond en quelque sorte à une nécessité, une rencontre sans retour, une passion qui peut mener à tous les excès, et même à la désaffiliation sociale. Mais l'attraction est irréductible. Qui aurait en revanche envie de désaimer, de faire fi de ses attachements ? Les histoires d'amour intéressent bien plus que leur fin ; c'est pourquoi on raconte que l'amour est éternel alors même qu'*a contrario* je pense que l'amour n'existe pas sans la prescience de sa fin, la peur qu'il finisse et le moment même où il s'arrête. Et ce que je dis ne vaut pas seulement pour les histoires amoureuses, il s'élargit à d'autres formes de désamour : devoir désaimer un ami, un pays ou une langue quand on est obligé de quitter sa patrie quand elle devient totalitaire. J'ai notamment pensé à Stefan Zweig lorsqu'il doit quitter l'Allemagne devenue nazie.

S'il y a toujours des raisons d'aimer, alors la passion ne serait-elle pas davantage du côté du désamour que de l'amour ?

Tout dépend de ce qu'on appelle « passion ». Étymologiquement, la passion vient de « pâtir ». Or on pâtit davantage dans le désamour que dans l'amour. Mais ma perspective a été de ne pas m'en tenir à ce qui est souvent associé à ce ressenti, à cet état subi qui correspond en partie à ce que Theodor Adorno appelait une « *expérience négative* », ce moment où le monde est en ruine et où le sujet est confronté à l'extrême. Le désamour commence par une sensation de mur face à soi. La vie qui s'appréhende désormais paraît comme abîmée, mutilée ou inconsolable. De mon point de vue, c'est une épreuve de vie. Mais ce n'est pas un échec. Le sous-titre du livre, « Manuel d'un retour à la vie », défend la possibilité de sortir du tunnel ou d'éviter l'abîme par un chemin, un processus qui peut nous emmener ailleurs, dans le souci de soi, des autres et du monde. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai toujours mené mon travail philosophique en partant de moments de l'existence qui mélangent le volontaire et l'involontaire. Face à la passivité, comme l'écrit Paul Ricœur (et plus encore face au tragique de l'existence), comment engager les structures du vouloir ? Comment

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

se sauver soi-même dans une déliaison qui fait mal, où on vous fait du mal jusqu'à ce que l'irréparable soit commis ?

Est-ce une exigence, voire un impératif d'ordre moral ? Vous écrivez qu'il ne faut pas prendre le désamour comme un échec alors même qu'il est souvent ressenti comme tel…

L'enjeu est à la fois éthique et existentiel. Surmonter l'épreuve suppose une forme de reconstruction. Ce n'est pas un retour à l'état initial ; il s'agit, par une sorte de bricolage, de devenir quelqu'un d'autre et de sentir en soi la puissance de l'existence, avec pour point de départ une situation qui peut être tragique (on peut évoquer dans la littérature le suicide de Werther), et qui concerne un sujet en crise. Il faut revenir à la vie, retrouver l'estime de soi et parvenir à nouveau à s'aimer soi-même.

Cela pose une question éthique, fondamentale selon moi, qui est celle des comportements qu'on adopte dans la situation de la rupture amoureuse : peut-on se séparer sans vouloir anéantir l'autre ? Pourquoi certains ont-ils besoin de faire mal et de faire du mal ? Peut-on maintenir un lien quand tout comportement éthique a été anéanti ? Et quand on veut quitter quelqu'un, n'est-il pas souhaitable de lui en exposer les motifs de manière respectueuse au nom d'une histoire d'amour qui a existé ? L'éthique consiste à reconnaître la puissance des attachements, y compris dans les ruptures plutôt que de les rompre sauvagement ; ces anciens attachements seront toujours plus ou moins là. Être dans le déni de ce qui a existé n'aide pas à mieux vivre et risque de reconduire à la reproduction des mêmes modes de vie. Désaimer, c'est à la fois apprendre à se sentir exister et pouvoir aller mieux malgré l'épreuve.

La personne qui rompt et celle qui est quittée vivent-elles la même épreuve ?

Il y a sans doute, et d'une manière générale, des positions différentes, même si les situations sont souvent confuses tant les attachements persistent, et plus encore quand on veut à tout prix les rompre. En théorie, la personne qui prend l'initiative de quitter l'autre a déjà fait son travail de désamour tandis que celle qui subit ce départ est sommée de faire ce travail immédiatement et dans l'urgence ; je dis travail au sens d'un processus à l'œuvre, d'un cheminement qui contient une part de labeur. Dans tous les cas, la réalité complexe des liens amoureux fait qu'ils sont toujours caractérisés à la fois par une certaine forme d'instabilité et par une forme d'asymétrie : d'une part parce que les émotions se transforment et se déplacent au nom de ce qu'Adam Smith avait déjà identifié comme l'irrégularité de l'*Homo sentimentalis*,

et d'autre part parce que l'un aime plus que l'autre, et que cette asymétrie peut s'inverser à tout moment. Des psychologues ont nommé cela « *passion trap* », le piège des passions. Tout est susceptible de bouger.

Vous caractérisez ce chemin de désamour comme celui qui mène de l'attachement au détachement, en passant par différentes étapes par lesquelles il faut passer…

Les quatre premières parties de mon livre constituent une sorte de « précis de décomposition amoureuse ». On peut reconstituer les signes avant-coureurs : la dispute, l'ennui et le silence. On peut analyser comment on expérimente la déception, la distance, comment on passe de l'attachement au détachement. Il y a aussi le moment où les liaisons deviennent dangereuses avec l'infidélité, le mensonge ou le fait de vouloir changer de vie. C'est comme si on devait vider les lieux : là se jouent le sentiment de solitude, le chagrin, la colère, la haine ou

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 5:53:42 PM

© PROUD NATALIA / ISTOCK/ GETTY

la culpabilité dans un sujet en crise qui expérimente une violence de haute intensité.

J'ai essayé de raconter un chemin de vie le plus universel possible, ce qui n'empêche aucunement des variations. Certes, ce chemin n'est pas linéaire, mais il n'en constitue pas moins un processus de vie qui mène à la possibilité d'une émancipation, à la manière des étapes qui scandent le travail de deuil pour Sigmund Freud. La perte ressemble au deuil, à cette nécessité de déménager, ce qui revient au fait de cesser d'investir par sa libido l'objet qui fut un objet aimé. Du point de vue de Freud, si la libido ne vide pas les lieux de l'amour, c'est la mélancolie qui gagne et avec elle la mésestime de soi.

Est-ce vers l'inconnu ou vers soi qu'on se dirige en empruntant ce chemin ?

Le moment de la rupture a à voir avec l'inconnu, parce que tout se défait et tout est nouveau. Claire Marin montre très bien dans *Rupture(s)* (2019) comment se dessine ce qu'elle nomme un « point de rupture », ce moment où quelque chose se brise intérieurement en nous sans que nous sachions ce qui va se mettre en place. Ma thèse est que quand l'amour s'effondre, le travail du désamour commence et sans retour possible. Ce risque de l'inconnu inaugure la possibilité d'un nouveau rapport à soi, ce que Michel Foucault appelle le « souci de soi », qui est toujours relationnel : des relations se défont ; d'autres se font et se refont, qui modifient la manière de se soucier de soi-même. Ce n'est certainement pas un isolement dans l'*ego* mais une culture de soi.

Et donc, quand même, une occasion de penser à soi ?

C'est un chemin de bilan qui revêt une dimension politique au sens où on n'aimera plus jamais de la même manière ; on peut déployer une politique de l'intime. C'est une des thèses auxquelles je tiens particulièrement : grâce au désamour, on se constitue un héritage sur l'amour, et un héritage d'autant plus précieux qu'il est coupé des illusions amoureuses et des idéalisations excessives ; c'est l'objet d'un post-scriptum dans l'ouvrage. Si on fait ce chemin de vie, cet héritage nous permet d'infléchir notre rapport à l'amour et d'aimer autrement. Et d'aimer mieux, précisément parce qu'on aura jeté des choses et qu'on aura fait l'expérience de la perte. Réussir à désaimer offre la possibilité d'inventer ou de réinventer l'amour, car les deux doivent se penser ensemble.

Mais que perd-on exactement, sauf à considérer l'amour comme une possession ?

Le désamour repose sur la perte de certains attachements mais c'est une perte qu'il est parfois nécessaire de vivre, car l'attachement est toujours un paradis perdu. Le psychiatre et psychanalyste anglais John Bowlby a montré que les bébés qui sont obligés de se détacher de leur mère ou de leur substitut maternel (dans des hôpitaux, des pouponnières) font l'expérience d'une perte qui est une détresse et qui les marque profondément. Le désamour commence par la détresse de ce qui est perdu et c'est une expérience universelle. Même si je suis partie de mon expérience personnelle de rupture amoureuse pour écrire ce livre, je l'ai nourrie de conversations, de livres et de films.

Mais pour en revenir à votre question, que perd-on quand on se détache ? On perd une assurance mais aussi une forme de dépendance, on perd quelque chose qui est de l'ordre d'un rêve de fusion, d'appartenance à la même entité. Mais on gagne aussi ! En redéfinissant sa

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

conception de l'amour, en faisant entrer de nouveaux critères ou en redéfinissant des lieux de l'amour, comme l'explique Mona Chollet dans son livre, *Réinventer l'amour* (2021) : par exemple, on peut décider de faire attention à ce que chacun ait son lieu propre, son habitation ou sa « *chambre à soi* » comme disait Virginia Woolf, ce qui n'empêche pas de construire un « entre ». Ce livre est aussi une critique de ce que Laura Kipnis appelle le « *goulag domestique* » dans son livre *Contre l'amour* (2004). Car il existe une injonction sociale, notamment dans les couples hétérosexuels, à avoir des enfants, à former des familles nucléaires, à vivre tout le temps ensemble et à partager la même chambre.

Il faudrait que les amants trouvent la bonne distance entre eux ?

Oui, j'appellerais ça « une juste interdépendance ». Elle peut permettre de ménager la vulnérabilité des rapports amoureux, de mieux réfléchir sur la place de la sexualité. Surtout que nous évoluons dans une société des individus jetables et de la consommation amoureuse (même si c'est banal de le dire, ça n'en est pas moins une réalité) où les individus estiment que leur plaisir est dans le changement et dans la satisfaction la plus immédiate ou la plus adéquate. De plus en plus, on ne pourra penser l'amour qu'à partir du désamour et non à partir de ses idéalisations, parce que ces idéalisations ne résistent pas aux recompositions amoureuses, au scepticisme face à l'amour romantique et à la nécessité de se soucier de soi. Même les philosophes pensent de moins en moins l'amour sur le modèle de l'éternité !

Et si on ne parvient pas à se détacher, est-il dangereux de « s'accrocher » ?

Il arrive qu'on puisse éprouver le besoin d'en passer par là. On le voit fréquemment à travers l'usage qui est fait des réseaux sociaux, notamment chez les jeunes. Lorsque l'un termine une relation sans trop donner de raisons, l'autre peut très bien « s'accrocher », c'est-à-dire lui envoyer message sur message parce que la technologie y aide, ou le suivre sur Facebook ou Instagram... jusqu'à ce que le premier décide de tout bloquer. S'accrocher peut donc être une manière paradoxale mais efficace d'initier le processus de détachement : on peut avoir besoin d'aller jusqu'au bout de ce qu'était un attachement pour pouvoir, par la suite, mieux réussir à se détacher.

Est-ce le sens de votre dernière partie, celle qui s'appelle « Manuel » à proprement parler, en référence au *Manuel* du stoïcien Épictète ?

J'ai beaucoup relu Épictète et repensé à sa distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, quelle que soit la difficulté de tenir cette distinction. Je me suis inspirée de sa réflexivité et de ce que je pourrais appeler son « austérité éthique », qui tient dans un désir réfléchi de vie face à ce qui nous arrive et qui peut sembler proprement incompréhensible. Mais attention, il ne s'agit pas d'appliquer sa volonté à quelque chose de subi pour que tout s'arrange. Il y a toujours ce jeu du volontaire et de l'involontaire, et faire la part des choses est très délicat. Peut-on appliquer simplement sa volonté à une matière qui est un fait affectif total et où des forces travaillent en nous ? Quant à savoir comment se nouent et se dénouent le volontaire et l'involontaire... Ils me paraissent aussi inextricablement liés que peuvent l'être le conscient et l'inconscient. On est là sur un terrain très meuble. J'en appelle donc à un usage de la réflexivité plutôt qu'à un usage de la volonté, ou plus exactement d'une réflexivité qui puisse nous permettre de trouver une trajectoire et donc qui donne une possibilité à la volonté de s'exercer.

Est-il possible de refuser de désaimer pour préférer s'enfermer dans son idéal ?

Andromaque, princesse troyenne, refuse de désaimer Hector qui est mort et a perdu la guerre alors même qu'elle est aimée d'un Grec, Pyrrhus, et que l'épouser est la seule manière de sauver son fils. Andromaque reste liée à Hector au nom d'un idéal. Il y a bien sûr quelque chose de fascinant pour les autres dans cette attitude, et ça peut produire de belles choses en peinture ou en littérature, mais elle n'est certainement pas souhaitable car c'est toujours rêver de l'impossible : la restauration sublimée de ce qui a été perdu.

Et vous insistez sur le fait que ce travail de désamour n'est pas un travail solitaire comme on pourrait le penser : « *Le désamour n'est pas une affaire privée* », écrivez-vous...

Les amis, la famille, les psychologues, l'avocat ou l'avocate dans les situations de divorce peuvent aussi représenter un soutien, de même que le contexte professionnel. C'est tout le domaine du *care*, que j'ai étudié dans mes autres travaux, et sa nécessité apparaît mieux que jamais face à ce qu'on pourrait appeler le désastre de l'amour en décomposition. ●

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

DOSSIER
AVOIR LA NIAQUE

Mais où cet athlète multimédaillé puise-t-il ce mordant ? Et cette artiste, longtemps ignorée, cette niaque qui a fini par la mener au succès ? De ses capacités physiques hors du commun ou de son éducation ? De son mental d'acier ou de son travail acharné ? Dans notre société de la performance, les raisons du succès sont devenues un enjeu de premier plan.
Aux États-Unis, ce thème fait l'objet d'études et débats soutenus, dans le sillage de la psychologie positive. La psychologue Angela Duckworth définit la niaque comme une combinaison de persévérance et de passion. Tout un champ de recherche s'est constitué pour en mesurer - et parfois en nuancer - les effets sur nos trajectoires individuelles et collectives.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **CÉCILE PELTIER** ET **MARC OLANO**

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

D'OÙ VIENT LA NIAQUE ?

Aux États-Unis, la niaque est vue comme le nerf de la réussite. Elle véhicule avec elle un cortège de valeurs : la volonté individuelle, la pugnacité, la résilience… Un nouveau champ de recherches s'attache à en comprendre les causes et les effets.

HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Enfant, ma fille était sage comme une image. « *Ah, si tous les élèves pouvaient être comme elle…* », me disait son enseignante. Tout juste lui était-il reproché un peu trop de discrétion. Adorable, mais si timide… Aussi ai-je eu la stupeur de ma vie le jour où je l'ai accompagnée à son premier match de tennis. La raquette en main, ma petite fille modèle se métamorphosait en furie. Une McEnroe d'un mètre vingt-cinq, explosive et ingérable. Au moindre point perdu, elle criait et pleurait. Elle menaçait d'arrêter de jouer, jurait et s'insultait dans un langage fleuri, jetait sa raquette de frustration, boudait, puis revenait, serrant un poing rageur, montrant les dents, fusillant tout le monde du regard, bouillonnante d'agressivité. Son adversaire, du même âge, se comportait impeccablement, jouant son match avec sérieux sous le regard encourageant de sa famille, elle-même bien sous tous rapports, tandis que je faisais profil bas dans les gradins.

Je ne me souviens pas laquelle des deux fillettes a gagné la rencontre. Mais je me rappelle très bien des mots du juge-arbitre à l'issue du match. Comme je louais les qualités mentales de cette petite joueuse qui avait si bien su rester dans son match malgré le mauvais comportement de ma progéniture, il me répliqua à voix basse : « *Le mental n'est pas là où vous croyez. Cette enfant est restée calme parce que le tennis, elle s'en moque ; elle est là pour faire plaisir à ses parents. Votre fille progressera beaucoup plus vite, car elle a quelque chose que l'autre n'a pas : la niaque.* »

Ces paroles m'ont sidérée et durablement interrogée, d'autant que la suite donna plutôt raison à cet homme (j'y reviendrai plus tard, pour ceux qui liront l'article jusqu'au bout). D'où vient la niaque ? Quelle part y jouent la personnalité, les projections parentales, l'éducation, l'expérience de vie ? Est-elle vraiment plus déterminante que les prédispositions naturelles ou le capital économique et social pour réussir dans ce sport en particulier et dans la vie en général ? Et quand bien même, justifie-t-elle tous les comportements, même asociaux, agressifs ou immoraux ?

> « TOUS LES ENFANTS NAÎTRAIENT DOTÉS D'UNE FORCE INTÉRIEURE, PUISSANTE ET MYSTÉRIEUSE, ORIENTÉE VERS L'ACCOMPLISSEMENT DE SOI. »

Ces questions rejoignent une grande énigme du comportement humain : pourquoi met-on autant d'énergie à accomplir des efforts difficiles et parfois superflus (à quoi bon taper dans une balle jaune) ? Aristote s'interrogeait déjà sur la « force de vie » qui nous pousse à nous lever tous les matins. Plus près de nous, au 19e siècle, la théorie de l'élan vital d'Henri Bergson a, par exemple, inspiré la pédagogie de Maria Montessori : tous les enfants naîtraient dotés d'une force intérieure, puissante et mystérieuse, orientée vers l'apprentissage et l'accomplissement de soi, susceptible d'être stimulée ou au contraire freinée par l'environnement. On retrouve ce sillon vitaliste dans les mots finlandais « *sisu* » ou italien « *grinta* », autant de notions populaires qui font des énergies et humeurs internes le siège de notre combativité *(lire p. 52)*. Tous désignent une grande persévérance et une volonté farouche de réussir quelque chose, dont l'origine, obscure, viendrait du fond des tripes. C'est une sorte de force motrice du succès.

Le fait nouveau est que la niaque fait désormais l'objet d'expérimentations et théories scientifiques structurées, qui contribuent à mieux en éclairer les ressorts. Ce champ s'est ouvert avec le développement des théories de la motivation, aux États-Unis, à partir des années 1950. Mais ce n'est

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

© FATCAMERA/GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

véritablement qu'à la fin du 20e siècle que des chercheurs en psychologie ont commencé à s'intéresser ce que les Américains nomment le « *grit* », et qu'on traduit couramment par « niaque » : il ne s'agit plus seulement de comprendre l'élan enthousiaste qui nous pousse à faire un effort en vue d'un objectif désirable (gagner un match, obtenir un diplôme, perdre dix kilos…), mais d'étudier scientifiquement pourquoi certains individus se battent et persévèrent, là où d'autres fléchissent et abandonnent. La montée en puissance de ce thème et son succès public ne doivent rien au hasard : ils témoignent des attentes et valeurs de sociétés largement fondées sur l'autonomie individuelle et la compétition sociale, où on attend de chacun qu'il affronte l'adversité et « gagne » sa vie. Ce phénomène s'intègre dans ce que le psychologue Oliver James évoquait en 1995, « *la culture des gagnants et des perdants* » : cette culture sociale dont les États-Unis sont le berceau, où toute existence individuelle tend à être à être vécue et interprétée sur le mode de la réussite ou de l'échec. De façon significative, la psychologue Angela Duckworth, professeure à l'université de Pennsylvanie, définit la niaque comme « *la combinaison de passion et de persévérance qui distingue les gagneurs* ».

Une « science de la niaque » s'est alors progressivement constituée autour de quelques références incontournables : Edward Deci et Richard Ryan, fondateurs de la théorie de l'autodétermination, Carol Dweck, théoricienne des « états d'esprits fixes et de développement » *(lire p. 48)* et surtout Angela Duckworth, première scientifique à proposer une « échelle de la niaque » pour tenter d'en mesurer les répercussions dans les trajectoires individuelles. Ces

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

© C.J. BURTON/ GETTY IMAGES

auteurs ont pour point commun de contester l'idée reçue selon laquelle les réussites exceptionnelles seraient imputables au génie – le haut potentiel intellectuel, les prédispositions sportives ou l'oreille absolue. Ils cherchent à sonder la part cachée des efforts, de la répétition, du travail dans les accomplissements personnels. Ils fournissent ainsi une assise scientifique au grand mythe américain selon lequel la réussite n'est pas affaire de classe ou de naissance, mais de volonté individuelle. Comme l'écrivait Charles Darwin, qui s'estimait laborieux, à son cousin Charles Galton, physicien à l'intelligence précoce : « *J'ai toujours pensé que, les imbéciles mis à part, les hommes diffèrent peu par leur intellect, mais plus par leur ténacité et leur capacité de travail, et je reste convaincu de l'importance cruciale d'une telle différence.* »

> LES IMBÉCILES MIS À PART, LES HOMMES DIFFÈRENT PEU PAR LEUR INTELLECT, MAIS PLUS PAR LEUR TÉNACITÉ ET LEUR CAPACITÉ DE TRAVAIL. »
> CHARLES DARWIN

LA PASSION POUR CARBURANT

Après une première carrière d'enseignante en collège, Angela Duckworth s'est lancée dans une thèse de psychologie visant à façonner une théorie de la réussite fondée sur cette intuition : « *À trop se focaliser sur les prédispositions, on oublie l'importance, au moins égale, des efforts. Je défends le point de vue qu'ils comptent au moins deux fois plus que les aptitudes.* » Son travail lui a valu un très large succès public aux États-Unis. La niaque, soutient-elle, n'est ni innée ni prescrite de l'extérieure. Elle trouve son carburant essentiel dans la passion, l'intérêt intrinsèque qu'on prend à une activité. Ce peut être le tennis, les langues étrangères, les mots croisés, le rock and roll, l'analyse comptable, etc. C'est une disposition variable et relative… On peut avoir la niaque à 12 ans en tennis, sans manifester la moindre motivation pour apprendre sa leçon de géographie… et puis finalement se découvrir une vocation pour le commerce où on aura l'occasion d'approfondir des qualités, comme la pugnacité et la recherche de solutions, à laquelle la pratique sportive nous aura initiés enfant. Aussi Angela Duckworth défend-elle l'importance de multiplier, à tout âge, les occasions de découvrir et entretenir une passion. « *S'arranger pour exercer un emploi en rapport avec ce qui capte l'attention ou stimule l'imagination ne garantit ni la réussite ni le bonheur, mais augmente les chances d'y parvenir* », argumente-t-elle. Le psychologue canadien Robert Vallerand, spécialiste de la motivation, montre aussi que le concept de passion est décisif pour comprendre un engagement dans la durée *(lire entretien p. 54)*.

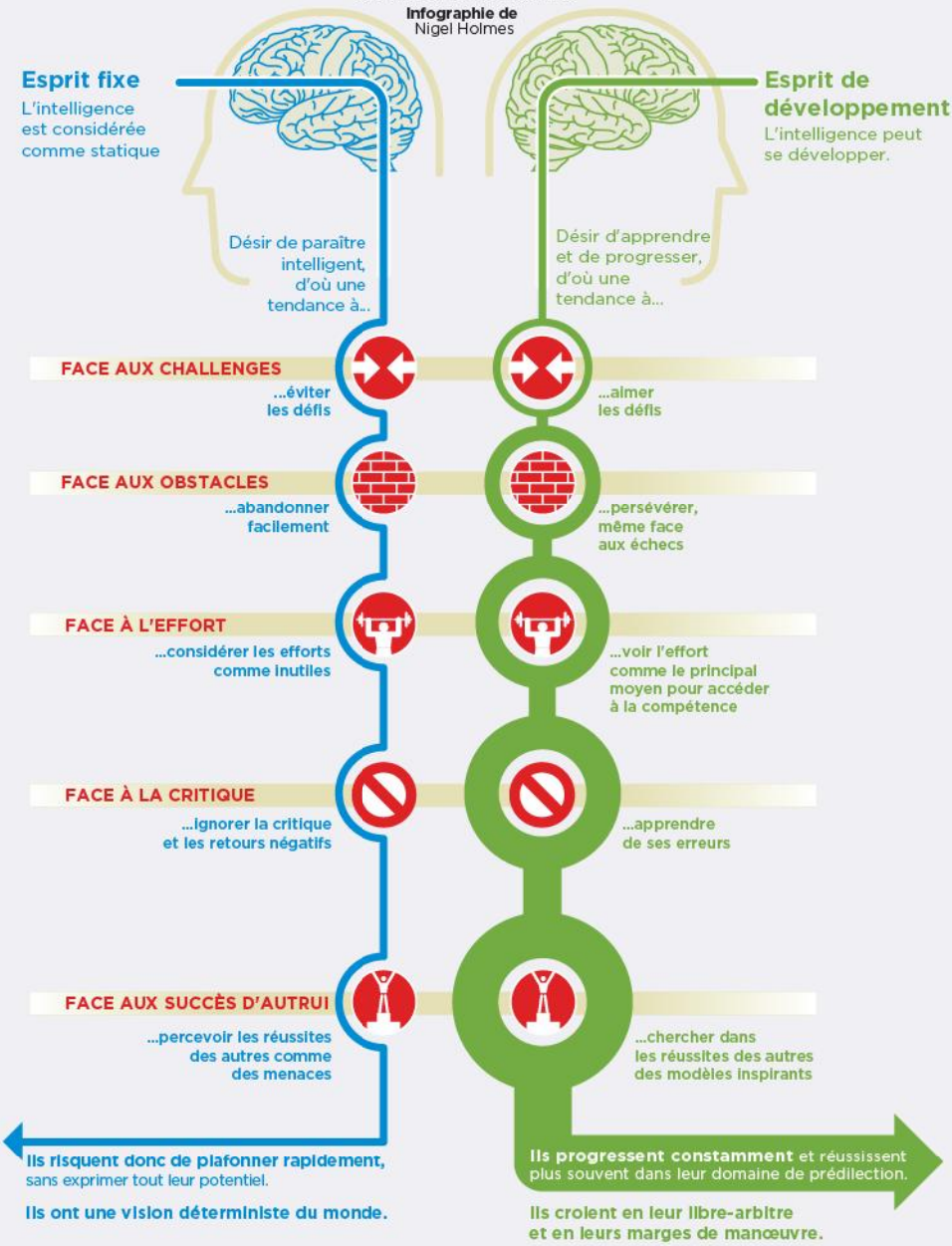
La passion reste cependant fragile – on peut passer d'un hobby à l'autre sans persévérer dans une activité – et rarement spontanée. Elle prend du temps à mûrir et se structurer. Elle passe certes par la « motivation intrinsèque », c'est-à-dire le plaisir ressenti intérieurement dans la

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

LA THÉORIE DES DEUX ÉTATS D'ESPRIT

CAROL S. DWECK, Ph.D.

Infographie de Nigel Holmes



Entre « *j'ai une bonne note en maths parce que je suis intelligent* » ou bien « *j'ai beaucoup révisé et mon travail a été récompensé* », de quel côté penchez-vous ? Pour Carol Dweck, professeure de psychologie à l'université de Stanford, ces deux catégories d'affirmations illustrent deux états d'esprit distincts acquis au cours de développement de l'enfant.

La première option démontre, selon la chercheuse un **« état d'esprit fixe »**. Si vous adhérez à ces déclarations, vous pensez qu'on naît avec un potentiel intellectuel ou un talent qu'il suffit d'exploiter pour en tirer bénéfice. À cette optique, Carol Dweck oppose un **« état d'esprit de développement »**, marqué par une volonté d'apprendre, y compris de ses échecs, de se lancer des défis et de progresser à travers des critiques constructives. Cet état d'esprit, plus payant à long terme, peut-être encouragé chez un enfant ou un adolescent. « *Tu t'es accroché* », « *tu n'as pas laissé tomber* » ... : ce type de retours invite les élèves à raisonner selon un état d'esprit de développement.

À l'inverse, des parents et enseignants qui n'ont de cesse de louer l'intelligence de l'enfant ou son talent, plutôt que ses efforts, auront tendance à renforcer un état d'esprit fixe, où de mauvais résultats seraient un signe de faiblesse et le travail inutile puisque tout est donné d'avance. ● **MARC OLANO**

SOURCE

• *Changer d'état d'esprit. Une nouvelle psychologie de la réussite* Carol Dweck, Mardaga, 2010.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

pratique de l'activité, mais ce plaisir ne suffit pas à insuffler une ténacité robuste. Nos centres d'intérêt s'organisent progressivement, concède Angela Duckworth, par « *petites victoires* » qui fortifient l'estime de soi et donnent du cœur à l'ouvrage. D'où un second carburant indispensable : le sentiment de compétence, aussi appelé « sentiment d'efficacité personnelle » par le psychologue Albert Bandura et qui se cultive dès l'enfance, à travers des expériences de maîtrise. Il repose sur les succès, surtout lorsqu'ils sont conquis dans la difficulté et nous mettent en situation de défi. Inversement, on parle de « résignation apprise » pour les individus qui finissent par se sentir découragés par une série d'échecs, sans plus ressentir la moindre envie ni l'énergie de réagir.

> LE MOT « NIAQUE » N'A FAIT SON ENTRÉE DANS *LE PETIT ROBERT* QU'EN 2006.

« J'Y ARRIVERAI ! »

On retrouve une idée proche, un peu complexifiée, dans la théorie de l'autodétermination, parmi les plus influentes aujourd'hui. Edward Deci et Richard Ryan soulignent qu'on s'investit d'autant plus dans une activité que l'impulsion vient de soi et non de sollicitations extérieures. Dans le cas du tennis, une fille qui aura décidé elle-même de pratiquer ce sport y mettra généralement plus d'engagement personnel qu'une autre à qui ses parents auront imposé cette activité. Pour Deci et Ryan, l'autodétermination se déploie au carrefour de trois besoins fondamentaux : le besoin de compétence, qui s'acquiert progressivement avec les petites réussites ; le besoin d'autonomie, qui suppose des marges de liberté et la possibilité d'imprimer son style (suis-je un simple exécutant, ou ai-je des marges de manœuvre ?) ; enfin le besoin de relations sociales, qui passe par la dimension affective, le retour encourageant des proches et le sentiment d'appartenance à un collectif.

Carol Dweck a quant à elle mis l'accent sur le rôle des « *états d'esprit* », ou mentalités, dans les itinéraires de réussite *(lire ci-contre)*. Comme Albert Bandura, Edward Deci et Richard Ryan, son travail de recherche s'inscrit dans une tradition qui souligne combien nos croyances, positives ou négatives, affectent nos projets et nos réussites. Elle distingue deux mentalités alternatives. Pour progresser, il ne faut pas se percevoir comme « *doué* » ou « *pas doué* » (état d'esprit fixe), mais se dire « *lorsque je travaille, je m'améliore* » (état d'esprit de développement). Ceux qui considèrent qu'on peut progresser par le travail personnel voient les challenges comme des leviers de progrès (« *j'y arriverai !* »). Ceux qui, au contraire, sont convaincus que les capacités sont innées perçoivent les défis comme des menaces, qui pourraient les confronter à une mauvaise image d'eux-mêmes (« *je suis nul* »).

Les ingrédients de la niaque s'avèrent donc nombreux : la passion pour un domaine, un sentiment d'efficacité personnelle, des marges d'autonomie, des relations sociales de qualité, un état d'esprit tourné vers le progrès, auxquels on pourrait ajouter quelques aspects physiologiques, comme un bon sommeil et une alimentation équilibrée, voire quelques adjuvants culturels ou idéologiques, comme une cause politique ou religieuse *(lire p. 52)* qui invitent à se transcender… Peut-on véritablement, à partir de là, en mesurer l'impact sur les destins des individus ?

En 2016, trois chercheurs en psychologie, Marcus Crede, Michael Tynan et Peter Hams ont jeté un sérieux doute. Leur métaanalyse, fondée sur une enquête mobilisant 66 807 individus, aboutit d'abord à une critique en règle du concept de niaque : « *Rien ne prouve qu'il soit judicieux de combiner la persévérance et la passion en une nouvelle construction psychologique.* » Sans remettre en cause l'influence du travail sur les réussites des étudiants observés par Angela Duckwerth, ces chercheurs estiment que la « niaque » ne suffit pas à expliquer leur ténacité sur le long terme, voire qu'elle occulte d'autres paramètres. Certains traits de personnalités de ces étudiants pourraient être plus déterminants : le fait d'avoir un caractère consciencieux, de savoir réguler leurs efforts (l'autorégulation), de se fixer des objectifs réalistes (les buts et valeurs), d'apprendre à lutter contre les tentations (l'autocontrôle), etc. Inutile donc d'insister sur la passion ou les émotions positives, concluent les auteurs : « *Il serait préférable de tester uniquement les bienfaits potentiels de la persévérance, et de se contenter de promouvoir cette faculté.* » ❶

LE REGARD EUROPÉEN

Cette critique rencontre et réhabilite, de façon assez inattendue, une conception continentale, et notamment française, de la persévérance. De ce côté-ci de l'Atlantique, la notion même de « niaque » est extrêmement récente. Le mot lui-même n'a fait son entrée dans *Le Petit Robert* qu'en 2006 et reste cantonné à des usages populaires. Parmi les Français, beaucoup le considèrent avec une légère

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

NOTIONS
PERSÉVÉRANCE OU PERSISTANCE ?

La langue française distingue deux termes proches, qui n'ont ni les mêmes connotations ni les mêmes étymologies.

La **persistance** renvoie à « *celui qui ne bouge pas* ». On peut ainsi « *persister et signer* » sans réfléchir, en dépit du bon sens. Celui qui persiste se contente de demeurer dans son être, avec obstination et entêtement.

La **persévérance** désigne une forme de sévérité qu'on s'applique à soi-même. Elle implique une guerre contre soi pour poursuivre ses efforts en dépit des baisses de motivation, des tentations extérieures diverses, de la lassitude, des échecs. Il s'agit moins de persister dans son être que dans ses objectifs, avec lucidité et courage. « *L'homme qui persévère a toujours un idéal qui donne sens à son existence. C'est au nom de la hiérarchisation de ses actes qu'il peut discipliner ses tendances* », écrit Bernard Jolibert. ● H.L.

SOURCES

• *La Persévérance scolaire : regards croisés* Gilles Ferréol (dir.), Eme Éditions, 2020.

suspicion. Cette résistance tient à des facteurs culturels. Nous sommes au pays de Pierre Bourdieu, théoricien du capital culturel familial et de la reproduction scolaire, et rechignons à attribuer la réussite ou les échecs à de seuls facteurs individuels. En renvoyant implicitement à une force interne, à la confluence des énergies corporelles et psychiques, la notion de « niaque » heurte aussi peut-être notre dualisme cartésien : pour les Français, la volonté est souvent conçue comme une puissance de la raison. Elle vient de la tête. Les tripes (ou le cœur) n'y ont que faire. Elle peut également évoquer une forme d'agressivité déplaisante : dans les entreprises, les personnes surmotivées peuvent donner l'impression de vouloir écraser les autres.

Enfin, si la niaque trouve plus d'écho aux États-Unis, c'est parce que l'individu y est historiquement incité à « s'inventer soi-même » : il doit chercher en lui les ressources pour réussir. Dans la culture européenne, la persévérance renvoie à tout autre chose que cette niaque du *self-made man* américain. Issue du lexique chrétien, elle évoque la discipline, la rigueur et le sérieux pour parvenir à se conformer à un ordre supposé supérieur à l'individu, qu'il s'agisse d'un ordre religieux, ou plus tard social, scolaire ou professionnel. La persévérance a d'ailleurs partie liée avec les notions de gravité (« *severus* ») et de sévérité. Conceptualisée par saint Augustin, puis reprise par les fondateurs de la IIIe République, elle ne s'embarrasse ni de passion ni de plaisir. Elle correspond davantage à ce « *sentiment intime de l'effort* » (Maine de Biran), austère, qu'on éprouve lorsqu'on lutte contre soi-même pour résister aux tentations qui nous sortiraient d'un chemin vertueux (la tentation de la paresse, du gâteau au chocolat ou de la PlayStation). Ainsi que le résume Bernard Jolibert, professeur en sciences de l'éducation : « *Il ne s'agit pas d'apprendre à aimer ce qu'on fait, mais à faire ce qu'on n'aime pas nécessairement.* » Le philosophe Alain ne disait pas autre chose quand il s'en prenait aux pédagogues, soucieux de mettre un peu trop de plaisir à son goût dans l'apprentissage : « *Bercer n'est pas instruire.* »

PENSER À NOS RAISONS D'AGIR

Il reste que le cheminement – et le succès populaire – de la notion de « niaque » dans la société française témoigne d'un changement récent de paradigme. Il existe aujourd'hui des « Rencontres de la niaque » où se côtoient champions sportifs et entrepreneurs. Les adolescents se voient exhortés à témoigner de niaque dans leur vie scolaire et sportive, sans qu'on prenne le temps de leur montrer les quelques vertus de la patience, la difficulté et la répétition. Les sportifs sont conspués s'ils n'expriment pas sur le terrain la niaque attendue d'eux. Les malades et convalescents sont engagés à « *avoir la niaque* » pour rebondir et se réinventer après la maladie. Cette évolution comporte des aspects positifs si elle consiste à remettre dans le jeu social des émotions positives, comme l'espoir, l'envie, la passion. Mais elle comporte aussi son revers. L'épidémie de fatigue et de burn-out montre les limites de cet appel généralisé à la pugnacité, qui produit son lot de perdants autodéclarés.

J'ai recroisé récemment la jeune adversaire de ma fille. Comme l'avait prophétisé le juge-arbitre, elle n'a jamais vraiment brillé au tennis, sport qu'elle a fini par abandonner en entrant dans l'adolescence. Mais elle s'est aujourd'hui découvert une passion pour le dessin où elle excelle et s'épanouit. Ma fille, elle, a beaucoup progressé dans ce sport. Elle fait partie des meilleures joueuses de la région. Mais elle a subi ces derniers mois une série de défaites qui émousse sa motivation et la conduit à douter d'elle.

La niaque n'est jamais acquise. Elle va et vient, en fonction des expériences. Et si on prenait le parti de s'en accommoder ? Ces variations témoignent des pulsations de l'existence. Elles sont autant d'occasions d'introspection, pour interroger les désirs, objectifs et valeurs qui donnent sens à nos vies et orientent nos efforts. Autant d'invitations à réfléchir non pas seulement à nos envies de victoires, mais à nos raisons d'agir. ●

❶ Marcus Crede, Michael Tynan et Peter Harms, « Much ado about grit. A meta-analytic synthesis of the grit literature », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 113, 2016/3.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 6:07:46 PM

© CREATIVE COMMONS 4.0 BY-NC

LES HÉROS SE RELÈVENT TOUJOURS

Tomber sept fois, se relever huit : ce proverbe japonais, issu de la culture des samouraïs, pourrait résumer les destins des icônes mondiales de la culture populaire.

FABIEN TRÉCOURT

Blessé, éreinté, le souffle court, le surhomme Captain America est tenu en joue par son adversaire Iron Man. « *Restez à terre, dernier avertissement !* », menace ce dernier. Mais le héros de l'univers cinématographique Marvel (33 films depuis 2008) se relève et met ses mains en garde comme un boxeur. « *Je pourrais faire ça toute la journée* », rétorque-t-il en titubant. Cette réplique est sa marque de fabrique : même à moitié mort, il trouve toujours des ressources pour repartir au combat et aller de l'avant. Dans ce monde de superhéros, c'est aussi un trait caractéristique de l'homme-araignée Spider-Man ou de la lumineuse Captain Marvel, par exemple. Même quand il ne s'agit pas d'un trait de personnalité, cet improbable surplus d'énergie est un peu le propre de tous les protagonistes des grands récits d'aventures. Les héros ou héroïnes pourraient en effet être définis comme ceux qui ont la force de continuer là où les personnes ordinaires abandonneraient.

Dans *Le Héros aux mille et un visages* (1949), l'anthropologue Joseph Campbell affirme que tous les protagonistes de récits mythologiques, religieux, ou même de contes populaires, doivent tôt ou tard triompher d'une épreuve décisive. Dans l'*Odyssée* d'Homère (8e siècle avant notre ère), Ulysse est condamné à l'errance à travers la Méditerranée, affrontant des défis de plus en plus grands – tempêtes, cyclopes, géants cannibales… Jusqu'à sa descente dans le Royaume des ombres, où il frôle littéralement la mort, pour que le fantôme de Tirésias lui apprenne enfin comment rentrer chez lui. Joseph Campbell résume en une phrase cette structure narrative, qu'il juge récurrente : « *Un héros s'aventure à quitter le monde du quotidien pour un territoire aux prodiges surnaturels : il y rencontre des forces fabuleuses et y remporte une victoire décisive. Le héros revient de cette mystérieuse aventure avec la faculté de conférer des pouvoirs à son prochain.* » C'est la thèse dite du « monomythe ».

Les héros ou héroïnes pourraient être définis comme ceux qui ont la force de continuer là où les personnes ordinaires abandonneraient.

La théorie de Joseph Campbell agace les anthropologues des religions, unanimes pour la juger spéculative, trop générale et ethnocentrée [1]. Elle a en revanche une grande influence sur le cinéma hollywoodien. Georges Lucas s'appuie sur la structure du monomythe pour écrire la saga *Star Wars*. Steven Spielberg, les studios Disney et bien d'autres l'utilisent aussi de façon presque systématique dans leurs scénarios. D'un point de vue artistique, elle se prête parfaitement à l'écriture d'une histoire : l'idée « d'épreuve décisive » chez Joseph Campbell rejoint celle de « climax » ou d'« acmé », issue de la rhétorique grecque. Lorsque la tension dramatique est à son comble, les protagonistes semblent perdus, mais rebondissent *in extremis* et finissent par triompher, tenant à chaque étape les spectateurs et spectatrices en haleine. Cette technique d'écriture se retrouve encore aujourd'hui dans des fictions du monde entier, des films Bollywood en Inde aux dramas coréens en passant par les mangas japonais.

[1] Lesley Northup, « Myth-placed priorities : religions and the study of myth », *Religious Studies Review*, vol. 32, 2006/1.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

QUATRE NUANCES DE NIAQUE

Toutes les cultures humaines vantent les mérites de la ténacité. Mais avec des nuances linguistiques et philosophiques… Focus sur quatre cousines : le *sisu*, la *grinta*, la niaque et le *grit*.

© JOHNER/ GETTY IMAGES

Sisu les tripes à la mode finlandaise

Élue pour la septième année consécutive « pays le plus heureux du monde », la Finlande se distingue par une définition singulière de l'esprit de persévérance, le *sisu* (prononcer « sissou »). Ce terme qu'on pourrait traduire par « tripes » en français englobe des notions comme « force intérieure » et « résistance à l'épreuve ». En 1745, l'écrivain Daniel Juslenius propose une première définition et parle de « *l'emplacement dans le corps où naissent les affects puissants* ». Le terme trouve sa signification actuelle à la fin du 19e siècle où il est utilisé pour décrire les champions finlandais des courses d'endurance. Au début de la Seconde Guerre mondiale, c'est au *sisu* qu'on attribue la résistance surhumaine qu'oppose l'armée finlandaise à l'envahisseur russe. Le *New York Times* le médiatise en 1940 dans un article intitulé « Sisu : a word that explains Finland » (un mot qui décrit la Finlande).

Le *sisu* est-il un trait de caractère transmis de génération en génération ? Un mythe ? La chercheure finlandaise Emilia Lahti a interrogé plus de mille de ses compatriotes. Elle propose la définition suivante : « *Une réserve d'énergie qui permet de surmonter un défi physique ou mental, qui à première vue semble dépasser nos compétences.* » Elle pointe ici une particularité du *sisu* : sa dimension viscérale qui dépasse la simple volonté ou force mentale. C'est dans cette réserve insoupçonnée que les Finlandais vont puiser pour se dépasser, à l'image de ceux qui plongent dans des eaux glacées en plein hiver. Selon elle, le *sisu* est une caractéristique flexible que chacun peut acquérir en s'entraînant, et non un trait fixe qu'on ne trouverait qu'en Finlande. Même s'il s'agit d'une fierté locale, ce pays nordique n'aurait donc pas le monopole du *sisu*… **MARC OLANO**

SOURCE

• Emilia E. Lahti, « Embodied fortitude: An introduction to the Finnish construct of sisu », *International Journal of Wellbeing*, vol. 9, 2019/1.

Niaque le mordant des Gascons

Ce terme ancien vient du gascon *gnaca*, qui signifie mordre. Le chien qui « niaque » sa proie l'attrape avec ses dents et s'acharne sur elle. Même s'il n'exerce pas forcément une pression très forte, il insiste et ne lâche pas. On retrouve cette image dans les expressions : « avoir du mordant » ou « aller chercher la victoire avec les dents ». L'expression « avoir la niaque » désigne un état d'esprit combatif, motivé et compétitif. D'un point de vue sémantique, c'est l'exact contraire d'une autre notion elle aussi à la mode : le lâcher-prise. **H.L.**

© MATT SEYMOUR/ UNSPLASH

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

© FGTRADE/GETTY IMAGES

• *Grinta*
la rage, version latine

La *grinta*, c'est cette rage de vaincre dont se flattent les équipes de football sud-américaines. Ce terme vient de la langue italienne, et plus particulièrement du dialecte vénitien. Jusqu'au 20e siècle, son sens est péjoratif. Il désigne étymologiquement « *la physionomie d'une personne renfrognée, qui fronce les sourcils* ». Il renvoie à la colère, à l'irascibilité.

Ce mot à connotation négative a conquis ses lettres de noblesse, jusqu'à se diffuser à travers le monde au tournant du 21e siècle. Des mouvements révolutionnaires jusqu'aux arènes sportives, la *grinta* est louée partout comme un bon état d'esprit, le supplément d'âme indispensable à tous les combats, un art de se révolter face à l'adversité. Cette valorisation récente a de quoi interroger : de péchés capitaux, la colère et la hargne seraient-elles soudain devenues des vertus cardinales ?

Pour répondre à cette question, il faut avoir en tête toutes les nuances de la *grinta*, difficilement traduisible : mélange d'esprit rageur, mais aussi de maîtrise de soi. Ce n'est pas la colère sauvage et instinctive qui motive le coup de boule à l'adversaire ou le jet de raquette du joueur de tennis frustré. C'est une émotion maîtrisée, acceptée, orientée vers un but : gagner. On y retrouve quelque chose du « *fighting spirit* » des rugbymen irlandais. Elle résume aussi une conception récente de la performance, fondée non plus seulement sur le talent, la force, le courage ou l'intelligence, mais sur l'alignement entre des émotions intimes – ici l'envie d'en découdre – et des objectifs conscients – la victoire. • H.L.

• *Grit*
la gagne à l'américaine

« *Toi , tu n'es pas un génie !* » Enfant, Angela Duckworth a essuyé maintes fois cette remarque de son père, fasciné par le quotient intellectuel des surdoués. Devenue enseignante de mathématiques en collège, puis chercheuse en psychologie, elle a retourné le stigmate et fondé une théorie de la réussite qui séduit un large public outre-Atlantique. La réussite serait fondée sur ce qu'elle appelle le « *grit* » : cet état d'esprit tenace et consciencieux, qui serait plus décisif que l'intelligence ou les talents pour réussir à l'école, dans le sport, la musique ou la vie professionnelle.

Pour Angela Duckworth, le *grit* s'appuie sur deux piliers : la passion et la persévérance. La passion permet l'engagement personnel dans un travail. C'est ce qui fait qu'une activité a du sens et de la valeur à nos yeux. La persévérance consiste à maintenir son engagement face à la lassitude, la fatigue, les obstacles qui ne manqueront pas de surgir : « *C'est vivre sa vie comme si c'était un marathon et non un sprint* », affirme-t-elle.

Le travail de Duckworth rejoint les thèses de la chercheuse Carol Dweck sur l'esprit de développement (*lire p. 48*) et a le mérite d'ouvrir un champ scientifique sur les ressorts de la ténacité. Il existe aujourd'hui aux Etats-Unis des programmes pour cultiver le *grit*. Leur succès révèle l'importance de la « gagne » comme valeur d'une société très compétitive, centrée sur l'engagement individuel. • H.L.

© JAKOBOWENS/GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

© BUENAVISTAIMAGES/GETTYIMAGES

ENTRETIEN

ROBERT VALLERAND
« LA SOUFFRANCE N'EST PAS NÉCESSAIRE POUR ATTEINDRE L'EXCELLENCE »

Chercheur renommé, mais également ancien joueur de basket et guitariste à ses heures, le professeur de psychologie canadien Robert Vallerand a fait de la passion son objet d'études. Ses recherches sur les processus motivationnels l'ont amené à dissocier deux rapports à la passion : l'un harmonieux, l'autre obsessif.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

© COLLECTION PERSONNELLE

BIOGRAPHIE
Robert Vallerand est professeur de psychologie à l'université du Québec à Montréal. Titulaire de plusieurs distinctions prestigieuses, il a notamment présidé la Société québécoise pour la recherche en psychologie, la Société canadienne de psychologie et l'Association internationale de psychologie positive (IPPA). Il a publié 12 ouvrages et plus de 450 articles scientifiques, dont *Les Fondements de la psychologie sociale* (3e éd., Chenelière éducation, 2021), *Passion for Work. Theory, reseach, and applications* (dir., Oxford University Press, 2019) ou *The Psychology of Passion. A Dualistic model* (Oxford University Press, 2015).

Comment vous êtes-vous intéressé aux processus motivationnels ?

Dans ma jeunesse, j'ai été un joueur de basket passionné. J'ai même joué dans l'équipe nationale du Québec. À cette époque, on commençait tout juste à s'intéresser à la psychologie du sport et à étudier le mental des grands champions pour essayer d'expliquer leurs performances. Ces questions m'ont toujours préoccupé. En 1975, j'étais encore étudiant et je suis tombé sur un livre du professeur de psychologie Edward Deci qui m'a beaucoup interpellé. Il y met en avant l'importance du monde intérieur comme moteur de la performance. Dans sa théorie de l'autodétermination, il insiste sur les besoins psychologiques de l'individu, à rebours du courant dominant à l'époque, le behaviorisme, selon lequel nous sommes avant tout des organismes réactifs, soumis à la puissance de forces extérieures. Dans cette théorie, c'est la récompense qui conditionne l'envie de réussir et de s'accrocher. Or, pour Edward Deci, c'est plutôt la recherche de satisfaction de nos besoins intimes (intrinsèques) qui amène l'individu à explorer son environnement. Le psychologue Albert Bandura a montré avec sa théorie de l'apprentissage social* qu'il suffisait d'observer quelqu'un d'autre en train de réussir une épreuve pour être soi-même motivé, et sans forcément espérer de récompense à la clé.

En vous appuyant sur les recherches d'Edward Deci, vous avez développé votre propre modèle hiérarchique de la motivation. En quoi consiste-t-il ?

J'ai défini trois sources d'influence de la motivation humaine. La première est la personnalité qui peut être plus ou moins autodéterminée La deuxième est le contexte, c'est-à-dire les récompenses ou les punitions, ce qui rejoint la perspective behavioriste. Enfin, la troisième composante est le type d'activité auquel se livre la personne, par exemple étudier, pratiquer un sport ou s'adonner à une tâche relationnelle (jouer avec ses enfants, passer une soirée en amoureux...). Ces trois facteurs interagissent en permanence. Ils agissent du plus général (la personnalité) au plus spécifique (la tâche). Lorsqu'on a une personnalité engagée et persévérante, un contexte motivant (une compétition sportive mondiale, un concours) et une tâche qu'on apprécie, on réunit les conditions d'une motivation optimale. Par la suite, j'ai introduit le concept de passion qui me semblait plus musclé que celui des motivations intrinsèques.

Comment définissez-vous la passion ?

La passion est une forte inclination envers une activité, qu'un individu aime, valorise et dans laquelle il investit du temps et de l'énergie régulièrement. Occupant une place de choix dans sa vie, cette activité en vient à le définir en tant que personne. Nos études ont montré que 80 % des gens avaient au moins une passion. Cela peut être leur travail, mais aussi faire des choses en famille, retrouver des amis au pub, pratiquer un loisir, etc. Ces études montrent aussi que le fait d'avoir une passion ajoute beaucoup au sentiment de bien-être sur le long terme. Les personnes qui n'ont pas de passion sont globalement moins heureuses.

Quel lien entre passion et persévérance ?

La littérature scientifique définit la persévérance comme le fait de persister dans un objectif sur le long terme moyennant un certain niveau d'intensité (un peu, modérément, beaucoup...). Pour moi, il manque un élément essentiel à cette définition. En effet, quand on observe des personnes qui se distinguent par un niveau élevé de performance dans leur activité favorite (leur passion), on peut observer différents types de comportements. Prenons l'exemple d'un scientifique qui chercherait des subventions pour financer ses travaux. Certains vont consacrer 90 % de leur temps plusieurs mois durant à tenter de collecter des fonds ; d'autres vont juger important de s'y consacrer pleinement, tout en se ménageant une vie en dehors. Dans le premier cas, on a affaire à ce que j'appelle une passion obsessive et une persévérance rigide. Ce type de passionné se sent envahi par une envie incontrôlable de s'engager dans son activité. Dans l'autre cas, je parle de passion harmonieuse et de persévérance flexible. Ici, l'activité occupe une place significative, mais non démesurée dans l'identité de la personne.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

Peut-on parler d'un excès de persévérance dans le cas d'une passion obsessive ?

Oui, tout à fait. Persévérer à outrance peut créer des carences dans d'autres sphères de l'existence. C'est souvent à l'origine de ruminations importantes en dehors de l'activité. Obsédé en permanence par un unique but peut être contre-productif. Une fois que l'on a consacré entre 8 et 12 heures à son travail, un sport ou un art, il faut pratiquer des activités de récupération. Si on ne fait pas ça, on risque de s'épuiser émotionnellement et de faire un burnout. Quelqu'un qui sait passer à autre chose à la fin de sa journée de travail, qui va se consacrer à de la musique, un sport ou passer un moment agréable en famille, sera en général plus productif le lendemain que celui qui est obsédé par son travail. J'ai montré dans le cadre de mes recherches qu'on pouvait atteindre ses ambitions tout en gardant un certain équilibre.

Votre chaire de recherche étudie les processus motivationnels et le fonctionnement optimal en société. De quoi s'agit-il ?

Le fonctionnement optimal consiste à trouver un équilibre pleinement satisfaisant dans toutes les sphères importantes de sa vie. Il est à distinguer du fonctionnement maximal qui correspond au maximum d'efforts réalisés dans un seul domaine. Or, pour parler de fonctionnement optimal, il faut cocher cinq cases au total : 1) enregistrer des performances élevées dans son principal milieu d'implication : le travail, les études, le sport… ; 2) le bien-être psychologique : une humeur stable, un niveau d'anxiété acceptable… ; 3) la santé physique : une bonne santé (énergie élevée, bon équilibre veille sommeil) ; 4) la dimension relationnelle : une vie de couple, une famille, un réseau d'amis… ; 5) la contribution à la société : contribuer au bien-être des autres et se montrer empathique participent au fonctionnement optimal des individus. Nos recherches montrent que la passion harmonieuse permet d'atteindre ces cinq dimensions de bien-être. Alors que dans le cadre d'une passion obsessive, on peut être très performant dans son travail, contribuer temporairement au bien-être sociétal, mais on atteint rarement un état de bien-être physique, psychologique et relationnel.

> « PENSER EN PERMANENCE À UN UNIQUE BUT PEUT ÊTRE CONTRE-PRODUCTIF, IL FAUT PRATIQUER DES ACTIVITÉS DE RÉCUPÉRATION. SANS ÇA, ON RISQUE DE S'ÉPUISER ÉMOTIONNELLEMENT. »

Votre dernier livre (*Passion for Work. Theory, reseach, and applications*, 2019) traite de la passion au travail. Comment peut-on favoriser la persévérance dans ce domaine ?

Deux éléments contribuent au sentiment de bien-être au travail. Premièrement : le sentiment de contrôle sur l'activité. Si on laisse aux individus l'expertise d'une tâche, même répétitive ou ennuyeuse, ils l'accompliront avec beaucoup plus de fierté et d'enthousiasme que s'ils se sentent contraints. Si on leur donne de la latitude et de l'autonomie dans la réalisation de leur tâche, ils se sentiront plus libres et plus impliqués dans leur travail. Deuxième élément : le développement de soi, le fait de relever de nouveaux défis, de se renouveler dans son travail. Si on ne permet pas aux gens d'évoluer, de se former, de progresser, on les fait rentrer dans des routines qui peuvent rapidement créer l'usure. Mais, comme je l'ai déjà évoqué, il est important de ne pas surinvestir le travail. L'employeur doit permettre à ses employées de trouver un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle. Il y a des managers qui exigent un investissement à 150 % de leurs équipes, ce qui mène inévitablement à l'épuisement et à un roulement incessant des équipes. Je doute que cette stratégie soit payante sur le long terme pour l'entreprise. En tout cas, elle est néfaste sur le plan humain.

Qu'en est-il de la ténacité dans le domaine artistique ?

J'ai beaucoup étudié le milieu de la musique, de la danse et aussi celui de la peinture. Beaucoup de gens ont souffert d'une approche tyrannisante de type « *No pain, no gain !* » (« Sans douleur, pas de résultat »), surtout dans l'enseignement de la musique ou de la danse classique. Or, la souffrance n'est pas nécessaire pour atteindre les hautes sphères. Beaucoup de musiciens vivent

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

une anxiété trop forte pour être stimulante. Quant aux danseurs, on observe souvent des blessures chroniques. Ces maux viennent d'une pratique obsessive de leur passion, qui leur fait prendre des risques inconsidérés, alors que dans le cas d'une passion harmonieuse, le danseur saura se ménager et s'arrêter à temps avant de se blesser. Dans la musique, un exemple célèbre de passion obsessive est celui de Michael Jackson. Son milieu familial a tout misé sur la musique, ce qui a eu de graves conséquences sur son développement et son bien-être psychologique. D'autres, comme le chanteur Bono du groupe U2 sont des passionnés harmonieux. Dans son livre *Surrender. 40 chansons, une histoire* (Fayard, 2022), il explique combien son activisme politique et humanitaire l'a aidé dans ses créations. Paul McCartney, quant à lui, adore la peinture, et Bob Dylan la peinture et la sculpture. Beaucoup de grands artistes qui tiennent dans la durée ont aussi d'autres passions. C'est un des facteurs clés qui contribue à une personnalité équilibrée et permet de rester au sommet de son art sur le long terme, sans se laisser piéger par le succès.

Pourtant beaucoup de grands artistes sont des écorchés vifs qui ont su transformer leur mal-être en création ?

Tout à fait. On retrouve chez beaucoup d'artistes une souffrance qui les amène à surinvestir la création. À court terme, cela peut être productif, mais ne règle pas la question de la souffrance pour autant. Car, même après avoir créé, le mal-être demeure et peut même s'aggraver, si on ne décide pas de se confronter à lui à un moment donné.

En plein Jeux olympiques, quels conseils donneriez-vous aux entraîneurs et préparateurs mentaux pour insuffler la niaque aux sportifs ?

Je leur conseille surtout une approche de pleine conscience. Ils doivent se rendre compte de leurs propres failles. Chaque entraîneur a envie que son athlète ou son équipe réussisse. Une sélection aux Jeux olympiques pour un sportif de haut niveau équivaut aussi à la renommée internationale pour son entraîneur. Ces derniers sont donc également soumis à une certaine pression. Mais ils ne doivent absolument pas la transmettre aux athlètes. Les sportifs ont besoin de soutien de la part de leurs entraîneurs, et pas de pressions. Une deuxième chose importante est le fait de savoir accompagner l'autonomie de la personne. L'entraîneur ne doit pas considérer uniquement le sportif, mais aussi l'être humain dans sa globalité. Quand un sportif manque de motivation, le coach doit essayer de comprendre ce qui se passe dans sa vie et ne pas uniquement focaliser sur l'aspect sportif. Souvent, il y a un problème personnel à l'origine, une déception amoureuse par exemple. Or, les coachs ont tendance à passer à côté de cela. L'encouragement et une attitude bienveillante sont très importants, même si on a l'impression que le sportif fait de l'autosabotage. Ce n'est pas en punissant qu'on résoudra le problème.

Et quand il s'agit de motiver une équipe ?

Il est important que les entraîneurs créent des structures où les joueurs s'autogèrent. On surestime souvent l'importance de l'entraîneur dans une équipe, alors que les meilleures sont celles qui s'appuient sur un collectif soudé et autonome. Un exemple est l'équipe de basket des Chicago Bulls sous Phil Jackson dans les années 1990. Quand ils étaient en difficulté, à la mi-temps les joueurs disaient à leur entraîneur : « *Pas besoin que tu restes, on ferme la porte et on va régler ça.* » Quand ça marche, il y a un impact indéniable sur l'équipe, beaucoup plus qu'une intervention de l'entraîneur.

Beaucoup de cette niaque dépend donc aussi du capitaine de l'équipe ?

Pas seulement. Les meilleures équipes sont celles qui ont plusieurs leaders. Le capitaine peut être le meilleur joueur de l'équipe, mais pas forcément le plus doué pour les relations interpersonnelles. Dans les moments de conflit, c'est alors un autre joueur qui va prendre la parole, un autre encore va proposer une nouvelle stratégie pour rattraper le retard, etc. Plus il y a de leaders dans une équipe, plus il y a d'ouvertures et de cohésion et moins le coach se sentira menacé. Plus une équipe est flexible et soudée, mieux elle saura se relever d'une défaite ou d'une grande victoire, car il faut savoir digérer les deux pour affronter l'adversaire suivant. Les entraîneurs qui durent sont souvent ceux qui mettent le moins de pression et laissent une grande part d'autonomie à leurs équipes. ! ● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

MOT-CLÉ

• Théorie de l'apprentissage social

L'apprentissage vicariant (ou par modelage), différent du mimétisme, s'appuie sur l'observation fine des comportements d'autrui qui nous inspirent et que nous essaierons d'intégrer en les dépassant même parfois. Pour Albert Bandura, nous sommes capables d'accroître nos compétences y compris la persévérance en observant des comportements « modèles » d'autres personnes et en s'inspirant d'eux.

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

© GUIDO MIETH/GETTY IMAGES

PEUT-ON ENSEIGNER LE GOÛT DE L'EFFORT ?

Discuter avec les enfants, les inciter à se passionner pour une activité extrascolaire, les féliciter en insistant sur leurs progrès plutôt que sur leur talent… Il existe à en croire les spécialistes des solutions pour stimuler la niaque et ce, dès le plus jeune âge.

GUILLEMETTE FAURE
Journaliste indépendante, chroniqueuse et autrice notamment de *Pourquoi les enfants de profs réussissent mieux* (avec Louise Tourret, Les Arènes, 2019) et *Je veux le meilleur pour mon enfant !* (Marabout, 2020).

C'est un fléau dont les parents ont tendance à parler comme si leur enfant était le seul à en être curieusement affecté : « *Il n'a pas le goût de l'effort.* » À croire, si cela pouvait s'enseigner, qu'il y aurait beaucoup de candidats.

La phrase s'applique en général au domaine scolaire. L'adolescent qui passe une heure sur le système de son smartphone pour explorer les manipulations qui permettront de contourner le temps d'écran imposé par ses parents, personne ne pense à le féliciter pour sa persévérance. Car si la phrase « *il n'a pas le goût de l'effort* » sonne parfois comme un diagnostic universel, il est rare que ce trait affecte toutes les activités de l'enfant : le même gamin peut prendre dix gadins en skate et se relever systématiquement pour repartir, mais répondre au hasard à un problème de maths après six secondes et demi de réflexion. « *Si seulement l'acharnement dont il fait preuve sur les jeux vidéo pouvait se manifester sur les devoirs…* » Derrière l'ironie parentale, une authentique question : la persévérance peut-elle se transfuser d'un domaine à l'autre ?

Certaines personnalités célèbres pour leur goût de l'effort l'ont reconnu. L'astronaute Thomas Pesquet a dit avoir « *beaucoup appris après 17 heures* » (soit le temps des activités périscolaires). Lorsque Thomas Südhof a reçu le prix Nobel de médecine en 2013, il a rendu hommage non pas à son premier professeur de SVT mais à son professeur de basson, car il lui avait appris à pratiquer et écouter pendant des heures, ce qui lui avait permis d'acquérir « *la valeur de l'étude disciplinée* ». La directrice du conservatoire de Bondy se souvient que lorsque Kylian Mbappé y a pratiqué la flûte traversière pendant sept ans, il n'était ni particulièrement bon ou mauvais « *mais voulait toujours être le premier à jouer* ».

L'idée semble légèrement partagée dans certaines cultures. Dans son livre controversé *Battle Hymn of the Tiger Mom* (2011), l'Américaine Amy Chua assurait que si beaucoup d'enfants issus de familles asiatiques aux États-Unis apprenaient la musique (et plutôt des instruments difficiles comme le violon), c'était pour acquérir la discipline de l'apprentissage et l'idée qu'un petit travail ingrat régulier puisse payer. « *Faire ses gammes, ce n'est pas* fun. *Ce qui est* fun *c'est de maîtriser un morceau à la fin.* » Ses propos trouvaient confirmation dans une étude publiée dans *American Quarterly* en 2009 [1]. Les parents de ces élèves très doués en musique n'étaient pas particulièrement mélomanes, notaient les auteurs, mais voyaient la musique classique comme un terrain pour leur inculquer la discipline de l'apprentissage. « *S'ils apprennent à jouer d'un instrument, ils n'auront pas de problèmes ensuite avec les sciences ou les mathématiques* », se disent-ils en substance. Développer une discipline personnelle qui s'applique à tous les domaines, c'est aussi ce que prône l'explorateur Jean-Louis Étienne qui, quand il passe dans les écoles, conseille aux enfants non pas de suivre leurs passions (comme c'est à la mode) mais de finir tout ce qu'ils entreprennent.

L'idée qu'un apprentissage difficile développe une faculté à fournir des efforts a longtemps justifié en France

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

de pousser des enfants à apprendre l'allemand (ou aujourd'hui le mandarin) plutôt que l'espagnol, jugé trop facile. Dans son livre *Le Goût de l'effort* (PUF, 2018) consacré à « La construction familiale des dispositions scolaires », la sociologue et professeure en sciences de l'éducation, Sandrine Garcia s'appuie sur des entretiens avec des familles de la classe moyenne ou des classes moyennes supérieures pour montrer que les activités extrascolaires sont investies par les parents « *mobilisés pour construire des dispositions générales concernant la régularité, la concentration, la discipline, bref l'effort* ».

> « POUR LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS, ASSOCIÉE À UN OBJECTIF, LA NIAQUE C'EST UN EFFORT QUI A DU SENS ! »
> **CAREN BARUCH-FELDMAN, PSYCHOLOGUE**

PARLER DE NIAQUE PLUTÔT QUE D'EFFORT

Autrice aux États-Unis du guide *The Grit Guide for Teens* [2], la psychologue Caren Baruch-Feldman distingue différents domaines dans lesquels un adolescent peut montrer sa niaque (*grit*) : académique (comme les parents y pensent en premier) mais aussi émotionnel, social... Elle estime non seulement que ses qualités peuvent passer d'un domaine à l'autre, mais aussi que les parents peuvent favoriser ces transferts en mettant en valeur les domaines dans lesquels l'enfant fait preuve de détermination. Elle encourage par exemple à dire « *Je suis impressionné par ta persévérance en foot* » avant de lui demander comment il pourrait appliquer cette approche à un autre domaine dans lequel il a envie de progresser.

Caren Baruch-Feldman considère l'enfance et l'adolescence comme des périodes particulièrement propices au développement de la niaque notamment parce que c'est un concept qui fascine enfants et adolescents quand on leur explique ce que c'est et qu'on les invite à en chercher des illustrations autour d'eux. « *Les adolescents préfèrent le terme "*grit*" (niaque) à "effort" parce qu'il sous-entend une connexion à une passion*, nous explique-t-elle. *L'effort, ça ne semble qu'un fardeau, la niaque est associée à un objectif. La niaque, pour les enfants et les adolescents, c'est un effort qui a du sens !* »

Il faut aussi, selon elle, veiller à la façon dont on raconte les succès des autres. De Steve Jobs catapulté de son garage à la Silicon Valley, à l'ascension footballistique de Kylian Mbappé, on présente souvent les figures inspiratrices comme suivant des vocations évidentes. « *Les réseaux sociaux amplifient cette distorsion*, note Caren Baruch-Feldman, *jusqu'à laisser entendre que sur la route du succès, on ne voit que des licornes et des arcs-en-ciel.* »

À la Harrison School où elle intervient, un mur a été consacré aux

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

échecs et chacun – enseignants compris – est invité à y poster ses ratages. L'idée a en partie été inspirée par Johannes Haushofer, ce professeur de Princeton qui, en 2016, mit en ligne un CV répertoriant tous ses échecs, des programmes universitaires dans lesquels il n'avait pas été accepté aux postes qu'il n'avait pas obtenus en passant par les projets de publication refusés par des revues professionnelles. « *La plupart des choses que j'essaie de faire échouent. Mais ces échecs sont souvent invisibles alors que les succès sont visibles* », écrivait-il alors pour justifier ce partage. Caren Baruch-Feldman confirme : « *C'est tellement important de rappeler que tous ceux qui ont accompli des choses ont aussi échoué, de leur dire que si à un moment vous ne vous prenez pas un mur, c'est que vous ne faites pas les choses bien.* »

Pour démystifier l'échec, les apôtres de la niaque comme Angela Duckworth et Carol Dweck encouragent notamment à féliciter les enfants en insistant sur les progrès réalisés plutôt que sur leurs résultats. Plus facile à dire qu'à faire dans un monde où les élèves, les sportifs, les musiciens voient les portes s'ouvrir ou se fermer en fonction des résultats, plus que des progrès. « *Le succès, c'est d'aller d'échec en échec sans perdre de son enthousiasme* », avait écrit Winston Churchill. Mais quel parent parvient spontanément à se réjouir de la capacité de son enfant d'aller d'échec en échec avec enthousiasme ?

> « LE SUCCÈS, C'EST D'ALLER D'ÉCHEC EN ÉCHEC SANS PERDRE DE SON ENTHOUSIASME. »
> WINSTON CHURCHILL

LES ENSEIGNEMENTS DU TEST DU MARSHMALLOW

Autre thème qui revient régulièrement dans l'apprentissage de la niaque : l'idée que la persévérance, ce n'est pas seulement de faire plus de quelque chose mais aussi de résister à en faire d'autres. Ainsi, par exemple, les écoles KIPP (*Knowledge is power program, voir ci-contre)*, qui furent parmi les premières à évaluer la niaque de leurs élèves, avaient parmi leurs conseillers scientifiques Walter Mischel, le concepteur du célèbre « *Marshmallow test* ». Pour ceux qui ont réussi à ne pas en entendre parler, ce test fut conduit à la fin des années 1960 et au début des années 1970 à la Bing Nursery School du campus de Stanford. Dans cette expérience, un enfant est assis face à une sucrerie sur une petite assiette : s'il ne l'a pas mangée au retour de l'adulte, il en aura un deuxième. Un tiers des enfants y parvenaient. Walter Mischel a pris des nouvelles des années plus tard, notamment par l'intermédiaire de ses enfants du même âge que ceux qui avaient été testés : ceux qui avaient réussi le test semblaient mieux s'en sortir dans la vie. Ils avaient obtenu de meilleurs résultats scolaires et avaient de meilleures relations avec leurs pairs. L'expérience eut alors la réputation de pouvoir prédire quel enfant réussirait. Cette interprétation mettait Walter Mischel mal à l'aise à la fin de sa vie. « *Ce que nous voulions faire, c'était étudier la façon dont les enfants qui y parvenaient s'y prenaient. Pendant cette expérience, le cerveau doit garder un objectif, résister aux tentations, se concentrer sur autre chose* », expliquait-il à propos de cette capacité qui lui semblait essentielle dans une vie pleine de tentations autres que les marshmallows. « *À 4 ans, les enfants bondissent sur le marshmallow, entre 5 et 6 ans, ils développent des stratégies d'autodistraction* », observait-il.

Walter Mischel est décédé en 2018. J'ai eu la chance de lui parler en 2014. De ces séries d'expériences, il disait qu'il aurait préféré qu'on retienne que cette persévérance n'était pas une qualité innée. Un autre test montrait que si l'adulte donnait à l'enfant un conseil du type « *pour y parvenir, ce que tu peux faire, c'est imaginer que cette friandise est juste une image, tu l'imagines avec un cadre tout autour* », alors « *le même enfant qui l'aurait mangé en trente secondes pouvait attendre un quart d'heure* ».

Comme le note Lise Eliot dans son livre *Cerveau Rose, cerveau bleu* (Robert Laffont, 2011), on a tendance à considérer que grandir c'est « *l'addition graduelle de nouvelles capacités* » alors que ça consiste aussi à apprendre à supprimer certains comportements impulsifs. En résumé, apprendre la persévérance, ce n'est pas seulement encourager à faire plus d'une chose que d'aider l'enfant à se retenir d'en faire d'autres.

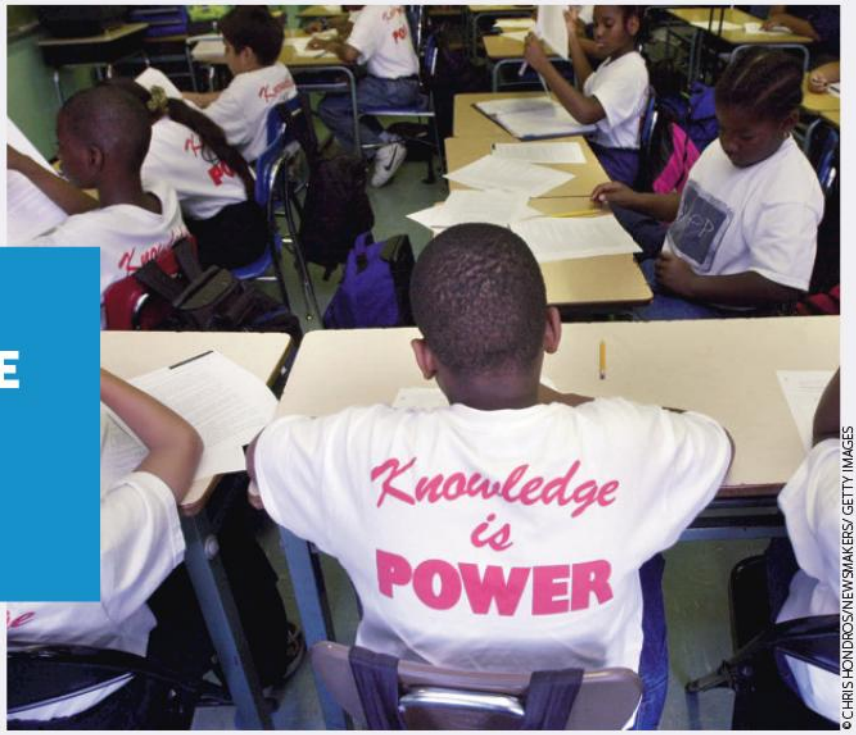
Les témoignages de sportifs soulignent aussi la façon dont les parents font intégrer le sens de l'effort à leurs enfants. Ainsi Axel Journiaux, 28 ans, ancien coureur cycliste professionnel devenu directeur sportif de l'équipe Bricquebec Cotentin, raconte comment enfant, il fut entraîné par son père, dont c'était le métier. « *Quand j'avais une baisse de motivation, je ne pouvais pas le dire. J'étais obligé de sortir le vélo, quoi qu'il arrive.* »

Délivré à 353101 le 7/22/2024, 8:03:14 PM

ÉDUCATION

LA PERSÉVÉRANCE AU PROGRAMME

Les expériences menées dans des écoles américaines ont montré leurs limites.



© CHRIS HONDROS/NEWSMAKERS/ GETTY IMAGES

La persévérance ? « *Quel sujet passionnant ! C'est une des questions clés en éducation* », réagit une directrice de collège. Des expériences dans des établissements scolaires pour essayer de l'enseigner ? Non, elle n'en a jamais entendu parler. C'est un des paradoxes de l'institution : les enseignants sont convaincus des bienfaits de la persévérance, certains indicateurs comme la montée de l'absentéisme les amènent à y voir un sujet urgent, mais rares sont les expériences de terrain sur le sujet. Parmi les *soft skills* (compétences comportementales) dont l'enseignement est encouragé, la persévérance n'obtient pas la même attention que la capacité à travailler en groupe ou l'empathie. Pour le moment, l'attention à la niaque semble essentiellement se limiter aux bulletins scolaires sur lesquels on donne une note d'effort ou les fameux « encouragements ». « *Savoir s'il faut enseigner le goût de l'effort n'est que la deuxième question à se poser, la première question, c'est "est-ce qu'on sait le faire" et la réponse est non* », écrivait Daniel Willingham, professeur de psychologie cognitive à l'université de Virginie dans la revue *American Educator* en 2016.

Aux États-Unis, ce sont des « *charter schools* » qui ont servi de poissons pilotes, notamment les écoles KIPP (*Knowledge is power program*) installées initialement à Harlem, dans le Bronx et d'autres quartiers défavorisés de grandes villes américaines. Gary Levin, le fondateur de ces écoles, contacta le psychologue Walter Mischel qui fit partie du « *board* » de conseillers de l'école.

En 2012, dans son livre *How Children Succeed. Grit, curiosity and the hidden power of character*, Paul Tough raconta comment les écoles KIPP et la Riverdale Country School de New York – au public, lui, favorisé, –s'étaient associées pour évaluer les élèves sur des critères de personnalité parmi lesquels la persévérance, la curiosité… Cela en s'appuyant sur les travaux d'Angela Duckworth qui les aida à établir un bulletin de développement de personnalité (*character growth card*) rempli par les enseignants et les élèves au cours de l'année pour suivre leur progression, notamment en niaque.

DES NOTES EN NIAQUE

La médiatisation de cette approche amena plusieurs districts scolaires américains (et même les enquêtes Pisa) à tenter de mesurer la persévérance et d'autres indicateurs d'intelligence émotionnelle, amenant la grande prêtresse Angela Duckworth à s'en inquiéter auprès de la radio publique américaine NPR en 2016 : « *L'enthousiasme est en train de passer avant la science* », s'inquiétant même de voir des écoles récompensées ou punies en fonction des notes de leurs élèves en niaque.

Le parallèle a été fait depuis avec l'engouement pour la sacro-sainte « *self-esteem* » (estime de soi) dont l'éducation nationale américaine s'était entichée dans les années 1990. Dans son livre, *The Quick Fix. Why fad psychology can't cure our social ills* (2021), Jesse Singal fait le tour des études sur le sujet (notamment tous les travaux publiés depuis 2017 par Martin Crede de l'université de l'Iowa) qui montrent que beaucoup d'autres critères sont plus pertinents qu'une note sur l'échelle de la niaque pour expliquer le parcours d'un élève, comme par exemple les habitudes de travail. Mais le sujet est moins excitant : « *Si vous intitulez votre conférence, "Les compétences de travail sont importantes et peuvent s'améliorer", il y aura des sièges vides dans la salle* », ironise-t-il.

Plutôt que d'enseigner la niaque, l'institution scolaire ferait bien mieux d'investir de l'énergie à promouvoir ce que l'on peut en tirer, a fait valoir Jal Mehta de la Harvard Graduate School of Education dans une tribune publiée par *Education Week*. « *Les élèves ne persévèrent pas parce qu'ils sont doués pour la persévérance dans l'absolu mais parce qu'ils ont en tête des objectifs qui leur donnent envie de persévérer.* » Aux écoles de les trouver et de les clarifier ! ● G.F.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

Il explique dans *Le Monde* [3] comment il s'est approprié ces objectifs. « *Il ne m'a jamais poussé, il m'a aidé à faire mes choix moi-même. L'idée de progresser m'a vite obsédé. J'étais souvent moteur.* » Ce qu'il note aussi, c'est que pour les sportifs de haut niveau, les parents paient aussi de leur personne et ont aussi leur part d'effort. « *Si les parents ne comprennent pas l'enjeu, ça va leur paraître démentiel. Faire quatre heures de route le week-end pour une course ; adapter tout le régime alimentaire de la famille ; devoir faire des pâtes alors qu'on a invité des copains à l'apéro-poulet du samedi soir...* »

DE L'ENCOURAGEMENT À L'ACHARNEMENT

À la lecture de ces témoignages de figures de la persévérance, on ne peut pas s'empêcher de se demander à quel moment l'encouragement à l'effort peut se confondre avec de l'acharnement. Et pour quelques personnalités accomplies boostées par les difficultés qu'ils ont surmontées, combien ont pu être découragés et sont moins souvent invités à témoigner.

Emmanuel Agassi, le père du tennisman André Agassi, l'a lui-même reconnu « *Les gens disent que j'ai poussé trop dur mes enfants, que je les ai presque détruits. Et vous savez quoi ? Ils ont raison. J'ai été trop dur avec eux. Leur faisant ressentir qu'ils n'en faisaient jamais assez.* » Et si son fils n'était pas devenu de champion, qu'aurait-il fallu en retenir, se demande-t-on à la lecture de sa remarque citée par Noémie Lienhart dans sa thèse de 2018 [4] sur les parents de sportifs de haut niveau. À quel moment la niaque devient-elle de l'acharnement ou de l'entêtement *(lire entretien p. 54)* ? Est-ce qu'il ne faut pas aussi apprendre aux enfants à savoir renoncer ? Après tout, beaucoup de chefs d'entreprise expliquent que savoir arrêter une activité est aussi important que de savoir en développer. Ancienne étudiante d'Angela Duckworth, Carolin Miller parle de la « *niaque stupide* » à propos de la façon dont on peut parfois s'entêter dans une mauvaise direction (elle cite notamment les morts en montagne qui n'ont pas fait demi-tour malgré les mauvaises conditions). Ne devrait-on pas apprendre aussi aux plus jeunes à quel moment abandonner ?

Enfin, la dernière critique adressée à l'attention portée, notamment aux États-Unis, à l'apprentissage de la niaque tient au risque d'y voir une qualité individuelle. Le reproche couramment adressé à Walter Mischel et son « *Marshmallow test* » était de ne pas s'être rendu compte que les enfants testés, dont les parents vivaient à Stanford, étaient de milieux privilégiés. Dans un environnement qui tient ses promesses, on se retient plus facilement que dans un milieu défavorisé où « *un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* »...

> LES GENS DISENT QUE J'AI POUSSÉ TROP DUR MES ENFANTS, QUE JE LES AI PRESQUE DÉTRUITS. ET VOUS SAVEZ QUOI ? ILS ONT RAISON. »
>
> **EMMANUEL AGASSI, LE PÈRE DU TENNISMAN ANDRÉ AGASSI**

« *Le développement humain ne se produit pas dans le vide* », confirme Samah Karaki dans son livre *Le talent est une fiction* (JC Lattès, 2023).

Enseigner le goût de l'effort contribuerait à perpétuer l'idée que chacun décide de sa persévérance. « *Courir un marathon, par exemple, on peut considérer que c'est un exemple de niaque. Pas seulement le jour de la course, mais dans la capacité à tenir son programme d'entraînement les semaines précédentes* », note Caren Baruch-Feldman. Mais ce qui fait que les coureurs terminent leur course, c'est aussi les amis et la famille qui viennent les encourager, les bénévoles qui soutiennent l'organisation de la course... Or cette structure de soutien métaphorique manque souvent à grande échelle. « *Comment aider les enfants à comprendre les buts à long terme quand tout autour d'eux est orienté vers la gratification immédiate ? Là où il fallait aller au restaurant et attendre qu'une table se libère, vous pouvez téléphoner et vous faire livrer. À table, en attendant d'être servis, les enfants sont sur leur téléphone ou leur tablette... Les moments naturels où on apprend la persévérance par l'environnement ne sont plus si nombreux...* » Raison de plus d'encourager la construction de la capacité à persévérer à la maison ou à l'école, se diront parents et enseignants soucieux de peser là où ils peuvent. ●

[1] Grace Wang (coord.), « Interlopers in the realm of high culture : "Music Moms" and the performance of Asian and Asian American identities », *American Quarterly*, vol. LXI, n° 4, décembre 2009.

[2] Caren Baruch-Feldman, *The Grit Guide for Teens. A workbook to help you to build perseverance, self-control and a growth mindset*, Paperback, 2017.

[3] Clara Georges, « Dois-je forcer mon enfant à travailler son solfège ? », *Le Monde*, 26 janvier 2024.

[4] Noémie Lienhart, « Comprendre et accompagner les mères et les pères d'adolescents sportifs de haut niveau : quelles répercussions sur les ressources psychologiques des sportifs ? », sous la direction de Emma Guillet-Descas et Virginie Nicaise, université Lyon-I, 2018.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

© COLLECTION PERSONNELLE

BIOGRAPHIE
Sylvie Chokron est neuropsychologue et directrice de recherches au CNRS. Elle a fondé et dirige l'Institut de neuropsychologie, neurovision et neurocognition (I3N) à la fondation ophtalmologique Rothschild (Paris).

3 QUESTIONS À...
SYLVIE CHOKRON

« On peut renforcer la ténacité du cerveau en le stimulant »

Que se passe-t-il dans notre cerveau quand on se dépasse ? Réponse avec la neuropsychologue Sylvie Chokron, qui publie *Dans le cerveau de...* (Presses de la Cité, 2024).

La persévérance est-elle innée ou s'acquiert-elle au cours de la vie ?

Dès la naissance, notre cerveau est équipé pour être persévérant. C'est parce que les bébés sont extrêmement persévérants qu'ils vont apprendre à communiquer, à se déplacer, à gérer leurs frustrations. Il existe des différences entre individus, liées aux fonctionnements intrinsèques de chacun et l'environnement joue aussi un rôle crucial dans ce processus. Des parents, grands-parents ou frères et sœurs vont être des exemples sur lesquels l'enfant pourra s'appuyer.

Une chose essentielle est d'initier les enfants au plaisir de l'effort. La contrainte est au centre de tout dépassement de soi. C'est la base de toute forme de création, qu'elle soit intellectuelle, artistique, artisanale ou autre. Le cerveau prend plaisir à réaliser des choses à la demande et à reproduire ensuite ces expériences.

Existe-t-il une région du cerveau qui régit les comportements persévérants ?

Non, il n'y a pas de centre à proprement parler de la niaque, mais un ensemble de processus qui y contribuent. Dans mon livre, je cite le champion olympique de ski de bosses Edgar Grospiron qui explique qu'il est venu au sport parce qu'il se sentait incapable de se dépasser intellectuellement. Mais une fois ses exploits sportifs réalisés, il a pu accomplir de nouvelles performances intellectuelles insoupçonnées, devenant conférencier. C'est comme si le fait de se transcender sur le plan physique l'avait amené à persévérer dans d'autres domaines.

Quand notre cerveau est confronté à une situation extrême, comme la descente d'une piste de bosses, il se met en état d'alerte maximal. Tous les sens sont aiguisés, toutes les régions cérébrales sont mobilisées. Cela crée un fort sentiment d'excitation, voire de toute-puissance. Nous sommes prêts à affronter tous les dangers. Dans ces circonstances, le cerveau va libérer de la dopamine, l'hormone du plaisir, exactement comme lorsqu'on consomme des substances psychoactives. À la suite d'exploits physiques ou intellectuels, nous n'aurons de cesse de vouloir les renouveler pour éprouver à nouveau cette sensation de bien-être, comme dans les addictions.

Peut-on entraîner le cerveau à devenir plus persévérant ?

Oui, on peut renforcer la ténacité du cerveau en le stimulant et en l'entraînant à répondre à la demande ou à résoudre un problème. C'est notamment le travail du coach sportif ou du préparateur mental. Il va tenter d'amener la personne au-delà de ce qu'elle pense être capable de donner. Il peut se centrer sur les processus de mémorisation par exemple, qui jouent un rôle très important dans le dépassement de soi.

Si on ne retient que les mauvais souvenirs d'un effort pénible, nulle envie de retenter l'expérience. Si, au contraire, on se concentre davantage sur le plaisir d'être allé jusqu'au bout de sa démarche, sur la récompense, ou le bien-être ressenti dans la phase de repos après l'effort, la motivation ne sera pas la même. C'est la fonction des étoiles dans les écoles de ski pour enfants, des médailles aux Jeux olympiques, du public dans un stade de foot. Si on oriente le cerveau à mémoriser ces récompenses plutôt que le chemin douloureux pour y parvenir, on peut renforcer la détermination de tout un chacun.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

REPRENDRE SES ÉTUDES… ET S'Y TENIR

De plus en plus d'adultes retournent chaque année sur les bancs de l'université. Mais comment garder la niaque quand on doit tout concilier ?

MARION ROUSSET

Elle revoit la scène comme si c'était hier. À l'approche de la fête des Mères, elle peint des pinces à linge pour sa classe. « *C'est un moment où les enseignants sont particulièrement scrutés : les mamans doivent recevoir un cadeau original et surtout mignon* », évoque Stéphanie Chauveau. Quand soudain, elle rouvre les yeux, tout bascule. « *Ça n'allait plus du tout, j'avais le regard dans le vide, je mourais à petit feu* », se souvient-elle. Professeure des écoles depuis près de dix ans, Stéphanie Chauveau est est mariée et mère de trois enfants. Qu'à cela ne tienne : elle a besoin de se nourrir intellectuellement. En 2019, lasse de son train-train quotidien, elle plonge tête baissée dans un doctorat en sciences de l'éducation à l'Institut catholique de Paris. Quatre ans et demi de travail assidu, enchaînée à son ordinateur. « *Je n'avais pas de plan de carrière, mais j'adore apprendre…* », souffle Stéphanie Chauveau, qui n'a rien lâché jusqu'à la soutenance de thèse, en février 2024, quand d'autres auraient renoncé devant l'ampleur de la tâche. Une persévérance qui a payé : Stéphanie Chauveau est désormais responsable pédagogique du master MEEF (métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation) qui forme de futurs enseignants, à l'Institut supérieur de formation de l'enseignement catholique (Isfec) Lassalle-Mounier à Paris.

À côté des cursus universitaires classiques, il existe une kyrielle de cours du soir et de formations en ligne adaptées aux vies bien remplies de ces adultes qui bousculent leur quotidien pour reprendre des études. Bien qu'on ne sache pas combien sont concernés chaque année, de nombreux travaux s'accordent pour dire que ces profils

> « LE SECRET POUR GARDER LE CAP : UN DÉSIR D'APPRENDRE, ENCORE ET TOUJOURS, DOUBLÉ D'UNE CONFIANCE EN SOI À TOUTE ÉPREUVE. »

sont en augmentation. Selon des données récentes du Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Cereq), la propension des jeunes à reprendre des études dans les sept années suivant la fin de leur formation initiale s'est accrue, quel que soit le niveau de diplôme. Ainsi, 19 % des membres de la génération 2010 sont concernés contre seulement 11 % de ceux qui ont terminé leur formation en 1998 ❶. Tous âges confondus, ces étudiants au parcours haché représentent une part non négligeable des candidats enregistrés sur Parcoursup : en 2022, 10 % des inscrits avaient interrompu leurs études depuis au moins un an, soit l'équivalent de 100 000 personnes et des poussières.

Un chiffre boosté par l'arrivée, en 2019, sur la plateforme des Instituts de formation en soins infirmiers (Ifsi) et des métiers du social. Et pour cause. Le secteur du social et de la santé reste le plus demandé par les personnes en reprise d'études, à en croire les données Parcours+ qui s'adresse à ces profils particuliers. Parce que ce sont des métiers qui ont du sens ? On peut le supposer, quoiqu'on connaisse encore mal ces profils : les chiffres sur ces adultes en reprise d'études, tout comme les recherches sont rares. Dans sa thèse consacrée à « La réussite des adultes en reprises d'études universitaires », Gil Vertongen dessine à gros traits leur profil : un étudiant (et plus souvent une étudiante), âgé en moyenne de 30 ans, qui travaille et vit en couple, et qui pour la moitié des cas, a des enfants.

Diplômé de l'enseignement supérieur, il a fait une pause pendant dix ans avant de retourner sur les bancs de l'université. Si Stéphane Lefrancq s'est inscrit en licence de philosophie, c'est d'abord pour le plaisir. Cet enseignant-chercheur en sciences de gestion

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

© DRAZENZIGIC/GETTY IMAGES

est « *plus en fin de parcours professionnel qu'au milieu* ». Son but : aller le plus loin possible, en master et peut-être même jusqu'au doctorat, afin de continuer à apprendre. « *J'ai une liberté fabuleuse en tant qu'enseignant dans le supérieur, et une charge domestique plus faible qu'avant* », reconnaît-il. Il en profite donc pour faire aujourd'hui ce dont il a toujours rêvé.

SE FORGER UNE IDENTITÉ NOUVELLE

Pour Marine, qui vise une reconversion professionnelle, l'enjeu est tout autre. Elle a passé beaucoup de temps à discuter avec son compagnon, avant de se décider à préparer le concours interne de l'Inspection du travail. Elle avait trouvé son rythme de croisière comme professeure d'anglais. Son collège était à deux pas de chez elle, ses horaires de travail compatibles avec sa vie de famille et ses vacances calées sur celles de ses enfants. Mais c'était plus fort qu'elle. Changer de branche, gagner mieux sa vie, se former à un métier qui a du sens... Les raisons qui poussent à retourner sur les bancs de la fac sont variées. Certaines personnes, par exemple, se réorientent à la naissance de leurs enfants. « *Elles nous disent que la paternité ou la maternité les ont transformées, qu'elles aimeraient maintenant avoir un métier tourné vers certaines valeurs, travailler sur les questions environnementales, par exemple* », expose Alexie Robert, chargée d'études statistiques au Céreq. Au Conservatoire national des arts et métiers, qui propose des modules adaptés à la reprise d'études, le développement durable, la transition écologique et tout ce qui relève de la responsabilité citoyenne sont ainsi des secteurs très recherchés. Un attrait « *lié aux enjeux sociétaux actuels* » pointe Pascal Roquet, directeur du laboratoire FoAP (formations et apprentissages professionnels).

La reprise d'études est souvent liée à une forme de quête identitaire relèvent les auteurs d'un article de la revue *Savoirs* ❷ : « *Dans une optique d'évolution personnelle, la formation peut ainsi aider l'individu à concrétiser une identité nouvelle, qu'il valorise positivement, à travers l'acquisition d'un titre universitaire par exemple.* » S'il se dit mû par la curiosité, la niaque de Stéphane Lefrancq tient sans doute aussi à un esprit de revanche : à la sortie du bac, ses parents n'avaient pas voulu qu'il se forme aux métiers du livre et du patrimoine à l'École nationale des chartes.

S'autoriser enfin à suivre le cursus de ses rêves fait partie des motivations recensées par Alexie Robert. Beaucoup de personnes qu'elle interroge manifestent le regret d'avoir dû interrompre leurs études trop tôt, de ne pas être allé assez loin ou d'avoir choisi des études pour faire plaisir à leurs parents. Ainsi, les « retours précoces en formation » s'apparentent dans les récits de vie à un moment d'affirmation de son identité sociale et professionnelle : les jeunes se détachent des attentes de l'institution scolaire et des parents pour construire leur propre projet ❸.

Si cette recherche d'identité aide à sauter le pas, elle contribue aussi à tenir sur la durée, surtout quand il faut concilier ses études avec une vie professionnelle. « *Le degré d'engagement du sujet dans le processus de formation dépend du sens qu'elle revêt par rapport à la dynamique identitaire de l'individu* », notent Françoise de Viron et ses collègues dans *Savoirs*. Ne pas perdre de vue les raisons profondes qui ont motivé ce choix, bien sûr, la confiance dans ses capacités intellectuelles, mais aussi la faculté à anticiper contribuent aussi à doper cette ténacité...

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

Avant de se lancer, Marine a pris le temps d'envisager la question sous tous les angles avec son compagnon. Avait-elle conscience que cette activité allait l'obliger à travailler sous pression ? Était-elle prête à rentrer le soir avec des dossiers urgents dans sa sacoche ? Comment se projetait-elle dans sa nouvelle vie ? Ces questions l'ont obligée à aller « *fouiller au plus profond* » d'elle-même. Pendant six mois, le Code du travail est devenu son livre de chevet. Elle a épluché ce gros livre rouge, sans stresser plus que de raison. Ce qui ne l'a pas empêchée, une fois dans le dur – 18 mois de formation en alternance théorique et pratique, ponctuée d'examens notés – de rencontrer des moments de solitude. « *À 48 ans, j'ai l'impression d'apprendre moins vite et de ne pas avoir la même capacité de concentration. C'est devenu difficile de passer six heures d'affilée à écouter quelqu'un parler et à faire des travaux de groupe. Aujourd'hui, j'ai une forme d'impatience* », confie-t-elle. Et un sentiment d'urgence : « *Là, j'aimerais pouvoir abréger pour commencer cette nouvelle activité le plus vite possible, avant d'être trop vieille !* » Son secret pour garder le cap : un désir d'apprendre, encore et toujours, doublé d'une confiance en elle à toute épreuve. « *Je me sens légitime* », insiste-t-elle.

« *La confiance en soi est primordiale* », abonde Stéphanie Chauveau encouragée dans son projet par la directrice de l'école dans laquelle elle travaillait. « *Alors que j'ai longtemps été convaincue d'être une élève moyenne, elle a estimé que j'avais des choses à dire. Parfois, des personnes vous regardent différemment et vous font aller plus loin.* » Ce n'est pas faute d'avoir connu des moments de doutes : « *Quand mon directeur de thèse critiquait ce que je lui avais rendu alors que j'avais passé le week-end enfermée dans mon bureau au lieu de jouer avec mes enfants, c'était terrible. Il m'est même arrivé de craquer et de rejoindre ma famille qui était partie en vacances sans moi* », reconnaît-elle.

Reste que malgré un projet bien pensé et une motivation chevillée au corps, tout le monde ne parvient pas à tenir sur la durée. Ce phénomène d'abandon est complexe à mesurer, en raison d'un manque de données quantitatives, flou savamment entretenu par certaines structures qui ne souhaitent pas communiquer leurs chiffres, de peur d'être rétrogradées dans d'hypothétiques classements… Une chose est sûre : les adultes qui reprennent des études à l'université ont, selon Gil Vertongen, davantage tendance à abandonner que les étudiants ordinaires. C'est ce qui est arrivé à Audrey.

L'IMPORTANCE DE L'ENTOURAGE

En s'inscrivant en première année de fac de psycho, cette journaliste indépendante de 35 ans espérait se ménager une porte de sortie au cas où l'instabilité de la pige finirait par lui peser. Sur Parcoursup, elle obtient son premier vœu, l'université Rennes 2, qui propose des cours à distance. Une solution qui lui permet de continuer à s'occuper de son petit garçon de 30 mois. Le rythme est soutenu, mais elle réussit sa première année avec mention, tout en travaillant, ce qui lui permet de dégager « *un petit smic* ». Mais en licence 2, ce fragile équilibre s'écroule comme un château de cartes.

La faute au distanciel ? On aurait tort d'incriminer cette modalité, d'après une équipe de chercheurs qui a étudié la persévérance dans les formations à distance ❹. Certes, il est parfois difficile d'enchaîner les cours tout seul chez soi derrière son ordi *(voir ci-contre)* : isolement, fatigue, lassitude, déficit d'engagement… Les effets délétères sont connus. Mais il n'existe pas de preuve que la visio en tant que telle nuit à la persévérance. On sait cependant que commencer sa formation à distance avec un faible niveau scolaire et de performance – évaluée par des tests standardisés – conduit à davantage d'abandons que lorsque l'apprenant a un bon niveau. De même que, les étudiants à plein temps décrochent moins que ceux qui sont à temps partiel.

En effet, l'environnement – le fait de travailler, d'avoir une famille à charge, du stress par ailleurs –, et c'est vrai aussi pour les formations en présentiel, a souvent raison de la ténacité de ces étudiants pas tout à fait comme les autres. Audrey, elle, a décroché lorsqu'on lui a proposé un poste de rédactrice en chef à temps partiel dans un journal. « *On a eu un changement de direction, le journal s'est retrouvé sur la sellette et il a fallu que je cherche des moyens pour le sauver. Ça, plus des problèmes de santé… j'ai lâché l'affaire* ». « *Pour que l'expérience soit satisfaisante et efficace, les étudiants doivent trouver un équilibre entre le temps consacré à la formation et à leur vie privée et professionnelle* », estime Pascal Roquet. Durer, c'est aussi savoir se ménager. « *C'est une négociation avec soi-même et avec les autres.* » Le jeu en vaut la chandelle. Grâce à la philosophie, Stéphane Lefrancq s'est réconcilié avec lui-même. « *Je suis un homme de lettres* », aime aujourd'hui à souligner cet ancien banquier, qui a atteint l'âge de la maturité. ●

❶ Alexie Robert, « L'essor des reprises d'études en début de vie active », *Céreq Essentiels*, n° 3, 2020/1.

❷ Françoise de Viron *et al.*, « Valeur, espérance de réussite, et formation d'adultes : pertinence du modèle d'*expectancy-value* en contexte de formation universitaire pour adultes », *Savoirs*, n° 20, 2009/2.

❸ Isabelle Borras *et al.*, « Reprendre des études : une affirmation de soi en tant qu'adulte », *Céreq Essentiels*, n° 4, 2021/1.

❹ Cathia Papi *et al.*, « De la multiplicité des facteurs à prendre en compte pour mieux comprendre l'abandon en formation à distance », *Distances et médiations des savoirs*, n° 37, 2022.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

FORMATION

SE MOTIVER, MÊME À DISTANCE

Aux difficultés de reprendre des études s'ajoutent désormais les contraintes des cours en visio. Mais des solutions existent pour renforcer le lien.

« *Les soirs d'hiver, il faut être motivé pour traverser Paris entre 20 heures et 22 heures* », lance Anaëlle, bientôt 32 ans, qui s'estime chanceuse de pouvoir suivre certains de ses cours de philosophie en visio. Mais si la qualité des séances et l'intérêt de la matière aident à tenir, quel que soit le format, rien de tel, selon elle, que le présentiel pour rester motivée. Et créer un esprit de promo : « *Avant chaque cours, on boit des coups et on mange ensemble, il y a une dimension collective et des amitiés assez fortes qui se nouent.* » Certes, le distanciel ne serait pas à lui seul un facteur d'abandon, il n'empêche que nombreux sont ceux qui s'en plaignent. D'expérience, il s'accompagne d'un sentiment de solitude, et probablement d'un manque d'engagement de la part des étudiants qui n'hésitent pas à laisser leurs caméras éteintes, à regarder leur téléphone, voire à s'atteler à des tâches ménagères pendant le cours.

Une tendance à la passivité qui nuit au plaisir d'apprendre. « *À distance, non seulement l'espace est restreint au cadre de l'écran, mais la temporalité ressentie est aussi plus resserrée. Un silence, par exemple, paraît moins acceptable. Du coup, il est moins facile d'intervenir et d'échanger, comme on le fait spontanément quand on se tourne vers son voisin de table* », observe Prisca Fenoglio, chercheuse à l'Institut français de l'éducation (Ifé) de l'École normale supérieure de Lyon. Les regards eux-mêmes sont souvent tournés vers le bas alors qu'en classe, ils se croisent.

Pour cette spécialiste du numérique éducatif, ce n'est pas une fatalité. Des pistes existent pour gommer les défauts de la visio et mieux capter l'attention fuyante des étudiants. « *Même dans l'espace restreint de l'écran, il reste de la place pour faire des gestes, des sourires, des hochements de tête, des mimiques, moduler l'intensité de sa voix, renforcer l'expression de son regard et ainsi établir une connivence grâce au vocabulaire du corps. C'est une manière de mobiliser des étudiants qui peuvent décrocher. Certains auteurs préconisent même à l'enseignant de théâtraliser encore plus sa présence.* » Le concept de « présence à distance » insiste par ailleurs sur cette convivialité d'un nouveau genre permise par les « salles de classe » virtuelles.

Pierre Gagné, professeur à l'université Teluq au Québec, spécialisée dans la formation à distance, établit une corrélation entre la satisfaction des apprenants vis-à-vis de la formation ainsi que le succès de l'apprentissage d'un côté, et la qualité de la présence de l'autre. Au-delà des contenus pédagogiques, il préconise de travailler à maintenir deux sentiments chez les apprenants : la conviction d'être au centre d'un réseau de personnes prêtes à réagir dès qu'un besoin se fait sentir… et celui de partager une relation humaine. ● M.R.

© HALFPOINT IMAGES / GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

LES ÉMOTIONS : AMIES OU ENNEMIES DU SPORTIF ?

Dans le monde du sport, la préparation psychologique des athlètes est de plus en plus valorisée. Le mental se scrute, se prépare et se muscle. Atout décisif d'un champion ou d'une grande équipe, il ne se résume ni à la persévérance ni à la rage de vaincre…

● MARC OLANO

« *Pour devenir un champion, il ne suffit pas de battre les autres, il est nécessaire avant tout d'être en paix avec soi-même,* affirme Jérôme Palazzolo, à la fois professeur de psychologie et champion du monde de tractions sur barre fixe. *Quelle que soit la discipline envisagée, le sportif doit travailler cet aspect "invisible", mais essentiel à toute victoire : comment "placer" son esprit dans l'adversité* ❶ *?*»
La gestion des émotions s'avère cruciale. Une trop grande décontraction ne permet pas de mobiliser toutes ses forces. À l'inverse, une envie trop forte de l'emporter peut nuire à la concentration, et donc à l'efficacité. Au foot, on voit régulièrement des équipes dominer un match et se créer de multiples occasions, sans pour autant les concrétiser. Et en fin de compte, l'adversaire, qui aura défendu avec beaucoup de concentration tout le long, va l'emporter en marquant le but décisif. Coup de chance ou maîtrise mentale ?

DANS LA ZONE OPTIMALE DE FONCTIONNEMENT

En psychologie du sport, on parle du « niveau d'activation » pour évoquer l'état émotionnel de la personne. Il varie d'un niveau de décontraction proche de l'ennui au stress le plus intense, et se mesure notamment à travers la fréquence cardiaque, le rythme respiratoire ou encore la tension musculaire. Ce qui peut constituer trop de pression pour l'un peut être insuffisant pour l'autre. Le psychologue finlandais Yuri Hanin ❷ a défini dans les années 1980 une zone optimale individuelle de fonctionnement qui serait propre à chaque sportif. Suivant une courbe en forme de U inversé, cette zone se situe au sommet, là où le niveau d'anxiété ressentie est suffisamment élevé pour être stimulant, sans gêner la performance. Aux extrémités de la courbe, on trouve d'un côté un manque d'éveil et de stimulation, de l'autre, un état survolté, une tension extrême. « *Un peu d'anxiété aide à rester vigilant, bien concentré sur la tâche à accomplir, et à atteindre l'accomplissement espéré* », estime Jérôme Palazzolo. *A contrario*, trop de stress devant l'enjeu peut faire perdre quelqu'un qui se dirigeait tout droit vers la victoire. Cette zone optimale d'activation dépend de chaque personnalité. Selon le chercheur en psychologie du sport Didier Delignières ❸, les introvertis, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, seraient naturellement plutôt sur un haut niveau d'activation (et auraient plutôt tendance à devoir calmer le jeu), alors que les extravertis auraient besoin

© HENRIK SORENSEN/ GETTY IMAGE

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

d'être stimulés. On se souvient des matchs emblématiques de tennis dans les années 1980 entre l'exubérant John McEnroe, toujours en train de râler, et le glacial Ivan Lendl qui, de l'extérieur du moins, n'affichait aucune émotion. Preuve qu'on peut avoir l'esprit de gagne, tout en paraissant maître de soi, même si à l'intérieur, ce n'est pas forcément la même histoire.

Si le niveau idéal de tension dépend donc du caractère de l'athlète, il varie aussi en fonction de la nature du sport. Pour Didier Delignières, « *un haut niveau d'activation est essentiel pour les activités globales, sollicitant rapidité, endurance et force, et à l'inverse est néfaste pour les habiletés complexes, nécessitant des mouvements musculaires fins, de la coordination, de la concentration, de l'équilibre* ». Un état survolté aide un coureur du Tour de France à mobiliser ses forces dans l'ascension du Ventoux, mais peut s'avérer contre-productif pour un escrimeur qui doit ajuster son coup au millimètre près.

CULTIVER LA FORCE MENTALE

Au-delà du concept d'activation, une définition plus exhaustive des ressorts de la motivation dans le sport apparaît avec la notion de « force mentale ». Le psychologue américain Jim Loehr la définit en 1995 comme « *l'habileté de performer au plein potentiel de ses habiletés et de son talent de façon constante dans un contexte de compétition* » ❹. La force mentale pourrait se travailler grâce au renforcement spécifique de certaines habiletés psychologiques : la combativité, la concentration, la flexibilité (capacité à adapter ses attitudes au contexte), la résilience émotionnelle (capacité à se remettre des revers et à en tirer bénéfice), la maîtrise de soi...

> LE SPORTIF DOIT TRAVAILLER CET ASPECT ESSENTIEL À TOUTE VICTOIRE : COMMENT « PLACER » SON ESPRIT DANS L'ADVERSITÉ. »

En 2002, une équipe de chercheurs anglais cordonnée par le psychologue Peter Clough met au point le « modèle des 4C » autour de quatre ingrédients fondamentaux : le contrôle émotionnel, l'engagement, la prise de risques et la confiance en soi *(lire ci-contre)*. Dans les années 2000, d'autres chercheurs, à l'image des Britanniques Graham Jones et Steven Bull, mènent des enquêtes plus poussées auprès de sportifs et d'entraîneurs pour tenter de préciser ce modèle. Steven Bull parvient à dégager trois caractéristiques clés de la détermination chez les sportifs : *tough character* (caractère fort), *tough attitude* (attitude forte) et *tough thinking* (processus de pensée fort). L'indépendance et la compétitivité forgeraient le caractère, la détermination et la disposition à prendre des risques seraient le ciment de la ténacité, enfin la confiance en soi et le fait de prendre les bonnes décisions au bon moment fortifieraient l'esprit. La force mentale ne serait donc pas seulement une question d'équilibre émotionnel et de niaque. L'intelligence cognitive, à travers le traitement rapide des informations, l'inhibition des distracteurs, l'analyse des situations, ferait, elle aussi, partie de l'arsenal des futurs champions. ●

REPÈRES
LE MODÈLE DES 4C

En psychologie du sport, la notion de « force mentale » recoupe quatre attitudes :

- **LE CONTRÔLE (« *CONTROL* »)** : le fait de croire qu'on a une influence sur son environnement extérieur et ses émotions. On l'acquiert en s'entraînant à accepter des émotions négatives (comme l'anxiété) et à relativiser leur portée.

- **L'ENGAGEMENT (« *COMMITMENT* »)** : la capacité à persévérer dans ses projets malgré les revers. Pour favoriser l'engagement, il est primordial de définir des objectifs, les hiérarchiser et s'y tenir.

- **LE DÉFI (« *CHALLENGE* »)** : le sens de la compétition et la capacité à prendre des risques. Il faut savoir affronter l'adversité sans crainte, considérer les challenges comme une chance de progresser et non pas comme un risque de perdre la face.

- **LA CONFIANCE (« *CONFIDENCE* »)** : un niveau de confiance élevé en ses capacités. Ne pas mettre la barre trop haut, communiquer sur ses erreurs, un bon soutien social, un entraîneur valorisant... Autant d'éléments qui favorisent la confiance en soi du sportif. ● M.O.

SOURCE

- « L'évolution du concept de force mentale chez les athlètes : mise à jour des connaissances et limites méthodologiques » Marie-Ève Kim Turgeon et Wayne Halliwell, *Staps*, n° 92, 2011/2.

❶ Jérôme Palazzolo, « Comment je suis devenu un champion », article inédit à lire en accès libre sur notre site www.scienceshumaines.fr

❷ Yuri Hanin, « Emotions and athletic performance. Individual zones of optimal functioning model », *European Yearbook of Sport Psychology*, vol. 1, 1997.

❸ Didier Delignières, *Psychologie du sport*, 5e éd., PUF, coll. « Que sais-je ? », 2024.

❹ James E. Loehr, *The new toughness training for sports*, A Plume Book, 1995.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

MILITANTISME, L'ART DE NE « RIEN LÂCHER »

Les manifestants des printemps arabes ou les Gilets jaunes ont impressionné par leur persévérance. Mais qu'est-ce qui insuffle son énergie et fait tenir un mouvement social dans la durée ?

ÉRIK NEVEU
Sociologue et politiste, professeur émérite à Sciences Po Rennes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les mouvements sociaux, la sociologie du genre et les médias. Il a notamment publié *Sociologie des mouvements sociaux*, 7e éd, La Découverte, coll. « Repères », 2019.

« *On lâche rien !* » Plus qu'à ses revendications de justice sociale ou de démocratie directe, le mouvement des Gilets jaunes reste associé à ce slogan, titre d'une chanson de HK et les Saltimbanks. Composée en 2010, elle a rythmé nombre de cortèges des luttes sociales, des années Sarkozy/Hollande jusqu'à l'irruption des Gilets jaunes. À nouveau scandé de ronds-points en manifestations, entre novembre 2018 et mars 2019, il dit la détermination d'un mouvement qui, malgré l'absence de véritables chefs, compte parmi les plus longs de l'histoire récente. « *On lâche rien !* » est ainsi devenu un incontournable de la rhétorique contestataire moderne. Sa montée en puissance ces dernières années tient pourtant à une transposition dans le politique des valeurs de pugnacité, intériorisées à travers la pratique du sport. Et la diffusion dans les classes moyennes d'une culture du développement personnel qui valorise la ténacité comme moteur d'autonomie et d'affirmation de soi.

C'est aussi, de manière plus pernicieuse, le résultat d'un tournant silencieux des logiques démocratiques. Depuis la mise en échec du projet de « contrat première embauche » (CPE), en 2006, par des mobilisations de la jeunesse, tous les grands mouvements nationaux sur les régimes de retraites ou les « lois travail » se sont heurtés à l'intransigeance des gouvernements en place. C'est donc aussi cette stratégie constante de l'exécutif depuis trois présidences qui ne laisse guère d'autre choix aux grandes mobilisations nationales que de s'armer de ténacité et de pugnacité. Cela dit, qu'est-ce qui fait qu'un mouvement naît et s'installe dans la durée ?

LES CALCULS ET LES ÉMOTIONS

Les mouvements sociaux sont divers, et dans un classique vieux d'un demi-siècle (*From Mobilization to Revolution*, 1978), le sociohistorien américain Charles Tilly invitait déjà à être attentif aux variations des demandes et des modes d'investissements protestataires. Certaines revendications, comme des hausses de salaires, se prêtent à des négociations, d'autres échappent par nature au marchandage : on ne peut pas supprimer à moitié la peine de mort.

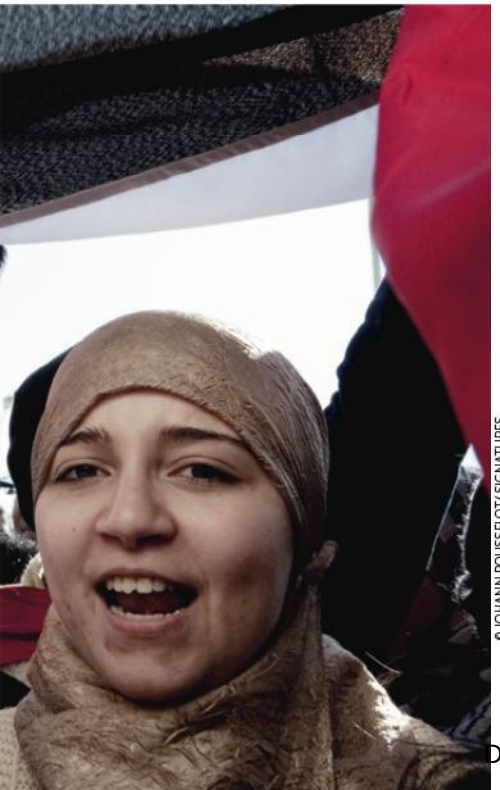
Délivré à 353101 le 7/23/2024, 1:57:46 PM

Les tactiques des groupes mobilisés supposent aussi des degrés d'énergie ou d'intransigeance différents. Quand un objectif prend une valeur quasi sacrée, les protestataires que Charles Tilly nomme « zélotes » – on repense aux Hébreux mobilisés jusqu'à la mort contre l'occupation romaine – sont prêts à lui consentir tous les sacrifices. L'illustration typique en serait les mouvements de libération nationale ou, sur un autre registre, des mobilisations d'inspiration religieuse visant à établir des régimes conformes à un ordre divin. Pour les « pingres », la mobilisation ne vaut que s'ils sont assurés qu'elle coûtera peu et rapportera à coup sûr. C'est le cas par exemple, lorsque des groupes dont le soutien est indispensable au gouvernement lancent un mouvement en période préélectorale.

Toutes les revendications n'impliquent donc pas le même degré d'investissement, les groupes mobilisés ayant des modes d'appréhension contrastés de leurs intérêts. Cette idée est un des points clés de la théorie dite de la « mobilisation des ressources » qui s'est imposée, à partir d'auteurs comme Sidney Tarrow, Charles Tilly, Doug McAdam, comme le cadre d'analyse dominant dans les années 1980. Elle compare les mouvements sociaux à un jeu de stratégie dans lequel des acteurs rationnels (les « organisations de mouvement social ») utilisent leurs ressources (nombre, argent, connexions politiques) pour optimiser les résultats de leur mobilisation.

> « LES GRANDS MOUVEMENTS SOCIAUX SUR LES RÉGIMES DE RETRAITES OU LES « LOIS TRAVAIL » SE SONT HEURTÉS À L'INTRANSIGEANCE DES GOUVERNEMENTS EN PLACE. »

Mais dans ce modèle, affects et émotions ont peu de place. Elles sont au mieux une boîte noire qu'on ouvre, ou qu'on renvoie avec un brin de condescendance au rayon « psy ». Il faudra attendre les années 1980-1990 pour que l'idée d'une sociologie des émotions cesse d'être un oxymore. Il était temps. En effet, comment ignorer la colère, l'indignation ou l'humiliation à l'origine d'une mobilisation ? Comment un mouvement exposé à l'adversité pourrait-il durer sans la rage, la chaleur de « faire nous », la fierté de tenir les rangs malgré les interdits ? Le politologue Christophe Traïni a proposé la notion de « dispositif de sensibilisation » pour désigner des outils par lesquels des entrepreneurs de mouvement sociaux sollicitent – pour ne pas dire parfois « manipulent » – les émotions.



© JOHANN ROUSSELOT/SIGNATURES

Février 2011, le printemps arabe à Tunis.

LES INGRÉDIENTS D'UN MOUVEMENT QUI DURE

La pugnacité d'un mouvement social doit d'abord aux effets de socialisation des individus et des groupes sociaux. Les normes éducatives propres à un pays, à une catégorie sociale, à un genre valorisent-elles la discipline, la soumission aux autorités ou célèbrent-elles l'esprit critique ? Posent-elles qu'être un bon citoyen, c'est savoir résister à une autorité abusive ?

Les analyses de Charles Tilly autour de la notion de Catnet, un mot-valise qui associe catégorie sociale et *network* (réseaux), sont à ce titre éclairantes. Il montre qu'une forte Catnet, qui combine une interconnaissance dense, un tissu de microsolidarités et un sentiment de faire « nous », est une arme puissante pour mener des mobilisations prolongées comme la grève des mineurs britanniques en 1984-1985 ou celle des personnels des impôts en France en 1989. La question des ressources dont dispose un mouvement est également décisive. Un collectif de taille modeste, soutenu par un syndicat qui dispose d'une caisse de grève, peut tenir longtemps, ce qui est plus compliqué pour un mouvement qui mobilise des millions de personnes.

Les solidarités amènent en second lieu à penser des économies affectives. Des mouvements aussi divers que Mai-68, les printemps arabes ou encore les Gilets jaunes *(lire p. 73)* montrent combien les émotions pèsent dans le déclenchement comme dans la capa-

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

cité d'une mobilisation à durer dans le temps. On y retrouve les sentiments d'humiliation, d'impuissance, de rage ou de colère face à une injustice ou un drame initial, comme le suicide par le feu d'un marchand ambulant en Tunisie en 2010. Mais aussi la fierté et la dignité retrouvée à la découverte d'une capacité de parler et proposer, tout comme le sentiment de faire bloc et de porter une cause plus grande que soi. Plus ces facteurs s'additionnent, plus la capacité de faire durer le combat se renforce.

Mais comment mesurer tout cela ? L'analyse des prises de paroles, facilitées par les réseaux sociaux, est un moyen de capter des émotions. L'analyse doit aussi être ethnographique : c'est en partageant la sociabilité sur un rond-point ou en observant celles et ceux qui approvisionnent et soignent les manifestants de la place Tahrir au Caire qu'on comprend comment se construit – ou se délite – le sentiment qu'on peut et va gagner.

Les mouvements sociaux sont de grands consommateurs d'énergie, mais ils peuvent en produire davantage encore, parce qu'ils canalisent la niaque en lui donnant des échéances, des points de convergence, en distribuant des tâches. Ils la rationalisent en traduisant une colère diffuse en mots d'ordre et en programmes. Ils obligent les participants à se dépasser : de la fierté machiste à ne pas perdre la face devant les collègues et copains au sentiment collectif qu'une cause plus grande que soi mérite des sacrifices. La découverte que le refus de l'ordre établi est un sentiment partagé démultiplie l'énergie. Au-delà de ses fonctions pratiques de coordination, une organisation contribue à une mobilisation durable à travers sa dimension humaine : l'insertion dans une sociabilité militante chaleureuse, des marques de reconnaissance (du surnom valorisant à l'attribution d'une responsabilité), les gratifications annexes qui vont de la fréquentation de dirigeants et personnalités à la visibilité médiatique locale *via* l'apprentissage de la prise de parole.

Autre point d'appui important : des leaders motivants. Dans *Psychologie des minorités actives* (3e éd., PUF, 1991), Serge Moscovici questionne l'influence d'Alexandre Soljenitsyne sur la dissidence soviétique. Il suggère qu'elle devait moins à ses analyses, ou à la séduction d'un homme souvent perçu comme trop raide pour être sympathique, qu'à son intransigeance, son refus des compromissions. Sa capacité à payer au prix fort l'affirmation de ses convictions suscitait le respect et devenait source d'inspiration. Un leader efficace doit d'abord suggérer par un ensemble de signes extérieurs (style corporel et vestimentaire, langage) qu'il incarne bien le groupe. Il ou elle doit savoir traduire des anxiétés et malaises en sentiments de révolte et en mots d'ordre mobilisateurs. Elle ou il doit incarner la fermeté et combiner cette combativité à une intelligence tactique : savoir quand déchaîner les énergies de la révolte, où les économiser pour ne pas s'épuiser et comment trouver des armistices qui n'engendrent pas la chute du mouvement et l'évaporation de la niaque.

QUAND L'ARDEUR FAIBLIT

Les causes de l'érosion ou de l'effondrement d'un mouvement sont aussi nombreuses que celles qui lui confèrent sa niaque. À commencer par la répression dont l'intensité peut modifier radicalement les risques encourus et la dynamique émotionnelle d'un mouvement. Si une très forte répression ne signifie pas mécaniquement la fin d'un mouvement, elle recompose radicalement les logiques d'engagement. On l'a vu dans la version syrienne des printemps arabes où persister dans la mobilisation signifiait risquer sa vie, passer à la lutte armée. De manière plus insidieuse, le retrait naît souvent d'un épuisement après de longues périodes d'investissement devenu dévorant. Les dynamiques d'usure opèrent d'autant plus que les personnes mobilisées ont l'impression de se heurter à un mur... D'où l'importance des petites victoires qui donnent l'impression qu'on ne se sacrifie pas en vain. Si l'usure est souvent liée à un sentiment d'impuissance, les déclencheurs diffèrent. Ils peuvent être individuels, liés à un changement professionnel qui rend l'engagement plus difficile ou risqué. Mais aussi collectifs, voire générationnels. Comme chez les « soixante-huitards » où le temps consacré à l'action a diminué au fur et à mesure que les militants fondèrent une famille et se mirent à travailler.

Mais le plus gros facteur de démobilisation vient de toutes ces situations qui donnent l'impression que les compagnons de lutte trahissent l'idéal collectif. Du leader qui tire la couverture à lui aux compagnons qui s'en vont, au sentiment soudain d'avoir été abusé dans ce qui était un engagement sincère.

Si la niaque est une disposition sur laquelle la psychologie nous éclaire, elle peut et doit aussi constituer un objet sociologique en questionnant comment elle est produite par des socialisations, comment des logiques d'action collective peuvent la sublimer, la défaire aussi. Mais l'intelligence de ces processus suppose aussi de penser qu'existent des savoirs militants dignes d'attention, comme l'art de mettre en marche, de canaliser, d'entretenir, parfois de dévoyer l'énergie combative. ●

SOURCES

- « Économie des partis et rétributions du militantisme »
  Daniel Gaxie, *Revue française de science politique*, vol. XXVII, n° 1, 1977.
- *Émotions... Mobilisation !*
  Christophe Traïni (dir.), Presses de Sciences Po, 2009.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

FOCUS

LES GILETS JAUNES : DURER ET ENDURER

Retour sur un mouvement qui a surpris par sa longévité et sa capacité de mobilisation.

© ROBERT DEYRAIL/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

Avec cinq mois d'action sur tout le territoire qui mobilisera près de trois millions de personnes, le mouvement des Gilets jaunes illustre une résilience en actes. De novembre 2018 à mars 2019, ses participants ne « *lâchent rien* » : ils sont longuement présents sur les ronds-points, se mobilisent à répétition avec détermination à travers des manifestations, jusque dans des affrontements violents avec les forces de police. La longévité du mouvement tient notamment aux ferments de la colère.

Si la décision du gouvernement d'augmenter le prix des carburants automobiles a joué le rôle de déclencheur, le mouvement est le résultat d'une frustration accumulée par une diversité de travailleurs (artisans, soignants, ouvriers de l'entretien et de la logistique…), qui peinent à boucler les fins de mois malgré un travail à temps plein. Peu considérés par les autorités politiques, victimes de la raréfaction des services publics dans les espaces ruraux, ils ont le sentiment que le pouvoir ne les entend pas.

L'énergie du mouvement vient aussi de la découverte par ses participants que leur mécontentement n'est pas isolé. Les ronds-points sont des lieux où on échange et prend conscience de sa force, de sa capacité à traduire la colère en revendications. Le choix d'organiser les grandes journées de mobilisation – baptisées « actes » – à Paris ou dans de grandes villes comme Bordeaux va consolider à la fois le niveau d'engagement (coût en temps et argent des déplacements) et les solidarités que stimulent le fait de voyager ensemble, parfois la découverte de Paris, l'apprentissage des ruses face aux filtrages policiers… Et ce jusqu'à la violence du maintien de l'ordre qui suscite initialement un surcroît de motivation chez des manifestants, interloqués d'être ainsi traités. Il faut encore souligner le rôle des réseaux sociaux. Ils ne sont pas qu'un outil de coordination, mais ouvrent un espace public mobilisateur (près de quatre millions de personnes dans les divers groupes Facebook du mouvement) où chacun peut rendre visible ses actions et slogans, expliquer les raisons de sa mobilisation, diffuser les images de situations où on s'estime traité de façon injuste.

COÛT ÉMOTIONNEL ET FINANCIER

Si des mesures financières et politiques (annulation d'une hausse de taxe sur les carburants, prime de pouvoir d'achat) ont répondu à une part des demandes du mouvement, on doit aussi considérer qu'il s'est graduellement délité. La niaque la plus vive peut s'éroder par la répétition d'actions qui perturbent aussi la vie familiale, par le coût émotionnel et financier de nombreuses mobilisations. L'intensité de la répression a aussi pesé très lourd puisque si près de 2 000 policiers ont subi des arrêts de travail pour des violences, le chiffre est très supérieur pour les manifestants (1 843 pour les seuls six premiers « actes » selon BFM), avec des yeux crevés et des mains arrachées par l'usage des LBD (lanceurs de balles de défense) et grenades de désencerclement. Amnesty recensera plus de 12 000 gardes à vue.

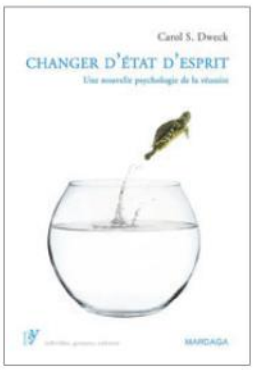
Moins spectaculaire, la répression judiciaire a aussi été rigoureuse : Amnesty dénombre ainsi 20 000 condamnations pour « outrages » et 400 peines de prison ferme. Ce mouvement illustre un débat classique de la sociologie des mouvements sociaux. Les protestations des groupes les plus défavorisés atteignent-elles une efficacité maximale quand leur caractère fluide, peu centralisé, les rend imprévisibles, jusqu'à des seuils de violence qui effraient les autorités et les obligent à lâcher du lest ? Ou faut-il plutôt mettre l'accent sur les inconvénients à long terme de cette fluidité : défiance à l'idée de se doter de représentants qui rend problématique la possibilité même de négocier, absence de structures de délibération et de décision qui n'aide pas à s'adapter aux mouvements de ses adversaires ? ● **E.N.**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Des livres pour comprendre les ressorts de la niaque, et la cultiver

- ***Le Grand Manuel de psychologie de la motivation***, dirigé par Fabien Fenouillet et Philippe Carré, est incontournable. Sa 2e édition vient de sortir (Dunod, 2024). Il permet de situer la niaque et la persévérance parmi les nombreuses théories de la motivation (théories de la valeur, de l'attribution, de l'autoefficacité, des buts, de l'autodétermination et de la compétence).



- Professeure à Stanford, la psychologue Carol Dweck distingue deux types d'état d'esprit : l'esprit fixe, qui attribue le succès au talent, et l'esprit de développement, qui mise sur la capacité à progresser. Dans ***Changer d'état d'esprit. Une nouvelle psychologie de la réussite*** (Mardaga, 2010) elle explique, à travers une série d'anecdotes tirées de la vie quotidienne, comment cultiver son esprit de développement.
- Quand elle était enfant, Angela Duckworth s'est vue seriner par son père qu'elle n'était pas un génie. D'abord enseignante de collège, puis chercheuse en psychologie renommée, elle a forgé une théorie de la niaque (*grit*), faite de passion et de persévérance, facteur de réussite important dans la vie. ***L'Art de la niaque*** (Livre de Poche, 2017), très accessible, est à la fois un résumé de ses recherches et un outil de développement personnel.

Des livres qui font progresser le débat

- Dans son livre ***Le Goût de l'effort*** (PUF, 2018), la sociologue Sandrine Garcia s'en prend à l'idée de Bourdieu, selon laquelle le capital scolaire se transmettrait par osmose familiale. Elle explore quant à elle « *la construction familiale des dispositions scolaires* ». À travers une soixantaine d'entretiens avec des familles de classe moyenne ou classe moyenne supérieure, elle étudie le « *travail éducatif caché* », les stratégies et dispositifs utilisés par ces parents pour préparer l'engagement des enfants dans les savoirs scolaires et leur transmettre, plus globalement « *le goût de l'effort* ».
- En France, on s'intéresse plus souvent au décrochage qu'à la persévérance scolaire. Aussi faut-il saluer l'ouvrage collectif dirigé par Gilles Ferréol, qui propose un renversement de perspective : ***La Persévérance scolaire*** (Eme éditions, 2020). Trois grandes parties structurent la réflexion : la première permet de problématiser cette notion et d'en découvrir l'histoire européenne, la seconde rapporte des projets innovants mis en place pour renforcer l'estime de soi ou le pouvoir d'agir des jeunes ; la troisième rapporte des études de cas, autour de la littérature, la boxe anglaise ou la lutte contre les psychotropes, « *où l'on se questionne, on ose, on échange et on construit* ».

C'est en anglais, mais ça vaut le détour

- La théorie du « *grit* » (niaque) d'Angela Duckworth a contribué à ouvrir un nouveau champ de recherches. Malgré leur succès médiatique, ces théories font aussi l'objet de critiques. L'excellent ***Multidisciplinary Perspectives on Grit : Contemporary Theories, Assessments, Applications and Critiques*** (Springer, 2021), dirigé par Llewellyn Ellardus van Zyl, Chantal Olckers et Leoni van der Varrt offre une revue critique de la littérature internationale.
- On peut être passionné à outrance, au point de se rendre malade ! Le chercheur canadien Robert Vallerand a fait de la passion harmonieuse son cheval de bataille. Pas besoin de consacrer tout son temps et toute son énergie à son activité favorite pour en devenir maître, explique-t-il dans ***The Psychology of Passion : A Dualistic Model*** (Oxford University Press, 2015).
- La Finlande se prévaut d'une forme de niaque nationale : le sisu. La chercheuse Emilia Lahti, ancienne étudiante d'Angela Duckworth, a consacré sa thèse à cette persévérance venue des tripes. Elle l'a expérimentée elle-même en traversant en courant la Nouvelle-Zélande. Soit, 2 400 km en 50 jours ! Elle explique dans ***Gentle Power : A Revolution in How We Think, Lead, and Succeed Using the Finnish Art of Sisu*** (Sounds True Inc, 2023), comment le sisu nous rend plus fort en améliorant la prise de décision, nos relations aux autres ou la gestion de crise.

On aurait aimé vous en parler plus, mais on n'a pas eu la place...

- ***Vous allez y arriver*** (Markus Haller, 2024), le livre d'Ayelet Fishbach, étoile montante des théories de la motivation a rencontré un vif succès outre-Atlantique. Il vient de sortir en français. La psychologue et comportementaliste y décrypte les ressorts de la motivation et donne des conseils pratiques pour persévérer dans nos objectifs sans se laisser distraire par les tentations ou décourager par les obstacles.

Si ce dossier vous a plu, vous allez adorer ce livre

- ***La Psychologie de la motivation***, sous la direction d'Héloïse Lhérété (Sciences Humaines éditions, 2021) rassemble les meilleurs articles parus dans *Sciences Humaines* sur la motivation. Il aborde aussi bien « la solitude du thésard de fond », l'engagement (et le désengagement) dans la vie professionnelle, les régimes, la course à pied, le soin, le couple... : toutes les situations où la motivation peut se voir mise à l'épreuve. Nourri d'un demi-siècle de recherches en psychologie et sciences sociales, il permet de comprendre et dissocier les ingrédients qui font la différence : le sentiment d'efficacité personnelle, la façon dont on aborde ses propres contre-performances, l'interaction avec une personne de confiance, la capacité d'autodétermination, le besoin de reconnaissance...

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

© MARY EVANS / BRIDGEMAN IMAGES

Auteur d'un grand poème latin sur « la nature des choses », le romain Lucrèce a traduit et renouvelé l'héritage du maître grec Épicure. Son œuvre réunit philosophie et physique par le vers de la poésie épique. Si sa vie reste un mystère, son œuvre a influencé de grands penseurs. LÉO FABIUS

RÉFÉRENCE

LUCRÈCE
Le tourbillon de la vie

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

© GIANCARLO COSTA / BRIDGEMAN IMAGES

Portrait de Titus Lucretius Carus (Lucrèce) gravure extraite d'une édition du 18e siècle du *De natura rerum*.

Le *De natura rerum* de Lucrèce constitue un cas très singulier, peut-être unique, dans l'histoire des arts et des savoirs européens. À travers une poésie épique « sur la nature des choses », Lucrèce s'attaque à deux problèmes massifs : comment tout ce qui existe – les corps, *a fortiori* les mondes – naît et meurt ? Et quel genre de vie adopter dans un monde intégralement fait de matières ? En prolongeant avec originalité l'héritage d'Épicure, il développe une éthique hédoniste inquiète qui se fonde sur une physique atomiste où ce qui existe est réduit aux rencontres hasardeuses des atomes.

Titus Lucretius Carus est un citoyen romain qui vécut dans la première moitié du 1er siècle av. J.-C. Il est l'auteur d'un poème de six livres et d'environ 7 400 vers, *De natura rerum* (*De la nature des choses*), qui se donne pour tâche explicite de traduire en latin la doctrine du philosophe grec Épicure* : « *J'ai voulu exposer* (la doctrine d'Épicure) *dans la langue harmonieuse des Muses* » (I, 945) ❶. Ce poème contient de multiples adresses au « *glorieux* » et « *magnifique* » Memmius. De qui s'agit-il et pourquoi ? Selon le chercheur Pierre Vesperini, Lucrèce est un poète professionnel, comme il en existe de nombreux à Rome à cette époque. Son poème répond aux commandes d'un patron (Memmius). Voilà tout ce qu'on sait de la vie de Lucrèce. Autant dire, presque rien.

UN FANTÔME ÉPICURIEN À ROME

Cette absence de biographie fonctionne à la manière d'un merveilleux piège à fictions. On peut s'y laisser prendre pour fabuler la vie d'un Lucrèce imaginaire. Mais il est plus prudent de se résigner à ne rien connaître de sa vie personnelle. Entrer dans le texte de Lucrèce réclame ces quelques précautions pour éviter les mythes qui l'entourent et parfois le recouvrent. Le *De natura rerum* parle pour lui-même et suffit bien assez à entretenir son mystère.

Écrit en hexamètres dactyliques (des vers de 13 à 17 syllabes), il suit une métrique classiquement réservée à l'épopée. Mais, selon l'auteur lui-même, la forme poétique ne serait ici que le moyen d'adoucir la médication épicurienne « *comme pour l'imprégner du doux miel* » (I, 946). Pour Lucrèce, il s'agit d'inoculer subtilement, par la potion de la poésie, le remède de la philosophie épicurienne. En quoi consiste-t-il ? La formule du « quadruple remède » (*tetrapharmakos*)

● LÉO FABIUS

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

BIOGRAPHIE
UNE VIE MYSTÉRIEUSE

Titus Lucretius Carus, qu'on appelle aujourd'hui Lucrèce, est un poète et philosophe romain. Il vécut dans la première moitié du 1er siècle av. J.-C., au moment où la République romaine, alors en proie aux rivalités politiques et conflits intestins, vivait ses derniers temps d'avant l'Empire. Lucrèce serait né vers 94-93 et mort vers 51-50 av. J.-C. Mais les quelques notices biographiques à son sujet, d'origine chrétienne ou inconnue, sont toutes suspectes. Contemporain de Cicéron et de César, on ne sait à peu près rien de la vie du citoyen Lucrèce. Il laisse à notre lecture une unique œuvre, *De natura rerum* (*De la nature des choses*), qui entreprend de traduire en latin la philosophie épicurienne sous la forme d'un poème de près de 7 400 vers. Dans cette épopée philosophique, il développe les positions atomiste et hédoniste d'Épicure. ● L.F.

en propose la synthèse, qui rassemble les quatre ingrédients nécessaires à la conduite d'une vie épicurienne : les dieux ne sont pas à craindre (ils n'interviennent pas dans le monde humain) ; la mort ne doit pas nous troubler (elle ne passe jamais dans la vie mais lui succède) ; la souffrance peut être dominée (et les plaisirs peuvent apaiser) ; le bonheur est donc accessible.

Ces préceptes orientent l'éthique d'une vie hédoniste débarrassée des peurs infondées (la mort, les dieux). On les retrouve semés dans le poème lucrétien : « *Tu crois peut-être apprendre les éléments d'une doctrine impie, entrer dans la voie du crime* » (I, 80), prévient dès le début le poète qui enseigne « *comment tout se fait sans nul concours des dieux* » (I, 158) et que la mort n'est rien dans la mesure où « *qui n'existe plus ne peut être malheureux* » (I, 867).

Mais faut-il croire Lucrèce quand il prétend que sa poésie n'est que d'ornement, comme s'il avait gardé intacte la philosophie d'Épicure sous des atours plus attrayants ? C'est ici l'enjeu de la *translatio* qu'il opère, c'est-à-dire la traduction, trahison, transmission, voire répétition de la philosophie du grec Épicure dans le poème latin. Cette *translatio* agit au moins en deux sens : du genre de l'exposé philosophique vers le genre de l'épopée poétique ; d'une partie du monde grec vers le monde latin. À bien considérer la transformation à l'œuvre dans toute *translatio*, Lucrèce ne peut être réduit à un catalogue de points de doctrine qu'il suffirait d'extraire comme des préceptes pour se rappeler comment mener une vie bonne. Au contraire, son originalité, c'est la forme poétique qu'il se donne. Faire l'expérience de sa lecture, c'est sentir que le poème entraîne avec lui, dans la cadence de l'épopée, l'héritage du maître du Jardin qu'il réinvente par sa licence poétique.

RÉINVENTION POÉTIQUE DE L'ATOMISME

Car il y a bien réinvention et déviation à l'égard de l'héritage épicurien. Par Diogène Laërce, on sait en effet qu'Épicure autorisait au sage de « *discuter sur la musique et la poésie* », mais « *en pratique,* tranchait-il, *il ne composera pas de poésie* ». Par le dispositif de persuasion poétique propre au *De natura rerum*, Lucrèce trahit donc son maître pour mieux en diffuser les « *paroles d'or* » (III, 12). Poésie et philosophie y sont toujours sur pieds, toujours en fuite contre toute capture réductrice. Et le spécialiste de littérature Stephen Greenblatt souligne ce fait surprenant : « *L'impression, évidente à chaque page, que la vision scientifique du monde – celle d'atomes se déplaçant au hasard dans un univers sans borne – a, à l'origine, été inspirée par l'émerveillement d'un poète.* »

Le paradoxe mérite d'être relevé : l'expérience poétique du monde ne relève pas d'un enchantement magique, mais se fonde ici sur une physique atomiste qui vise à démystifier des superstitions. La beauté du *De natura rerum*, c'est de produire de l'enchantement à partir d'un monde intégralement désenchanté : sans origine fondatrice, sans destination finale, sans dieu et où toute existence s'explique par l'agencement hasardeux d'atomes dans le vide infini. Certes, le démarrage est troublant, puisqu'il commence par une invocation à Vénus (déesse de la fécondité). Mais le poète n'espère pas les faveurs de l'inspiration divine : « *La nature absolue des dieux (...) est insensible aux faveurs* » (I, 45). S'il invoque Vénus, c'est par analogie. Il veut faire naître son poème, soit un certain agencement de mots, pareil aux choses qui naissent dans l'abondance féconde et variée de la *natura* symbolisée par la déesse.

> « LA BEAUTÉ DU *DE NATURA RERUM*, C'EST DE PRODUIRE DE L'ENCHANTEMENT À PARTIR D'UN MONDE INTÉGRALEMENT DÉSENCHANTÉ. »

Le philosophe Michel Serres a relevé l'aspect dynamique de cette physique ou conception de la nature. Ce n'est pas une science des choses telles qu'elles sont déjà formées, mais une science des choses telles qu'elles sont en train de naître, se former et se déformer. Avec Lucrèce émerge l'idée que la science n'est pas une science de l'équilibre et de

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

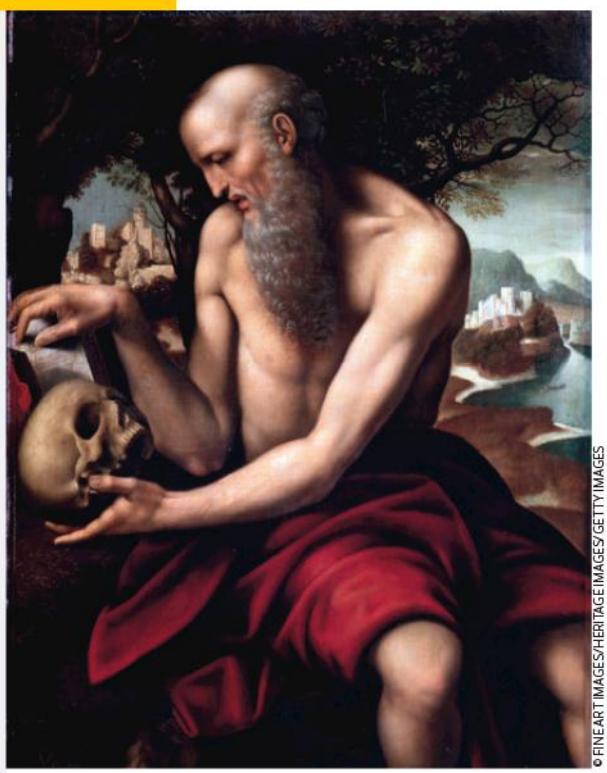
DÉBAT

UN PRÉCURSEUR DE LA MODERNITÉ ?

Le *De natura rerum* a-t-il suscité la crainte de l'Empire et de l'Église au point d'être occulté pendant un millénaire et jeté aux « enfers » des bibliothèques ? Deux phrases assassines de saint Jérôme, un des pères de l'Église latine, sont à l'origine de l'affaire. Il prétend les recopier du romain Suétone en addition à sa *Chronique d'Eusèbe* (380). Lucrèce aurait été « *frappé de folie* » après avoir bu un philtre d'amour. C'est seulement dans ses « *intervalles de lucidité* » qu'il aurait composé son poème, avant de se suicider. Le mythe d'un Lucrèce mélancolique, tourmenté et fou était né. Mais contre cette note biofictive de saint Jérôme, les défenseurs de Lucrèce ont fait remarquer son origine chrétienne, qui expliquerait la condamnation masquée d'une philosophie rationnelle, impie et athée.

Dans son best-seller *Quattrocento*, le professeur de littérature d'Harvard Stephen Greenblatt propose en effet le récit entraînant du poème oublié, rejeté, déformé, avant d'être redécouvert un jour de 1417 par le « *chasseur de manuscrits* » Poggio Bracciolini : « *Un petit homme affable, vif et malin, a vu un très vieux manuscrit sur l'étagère d'une bibliothèque, a compris la portée de sa découverte et ordonné que ce manuscrit soit recopié. C'est tout, mais c'est suffisant.* » Suffisant à quoi ? À faire dévier le monde de sa trajectoire. Selon Greenblatt, l'atomisme et l'hédonisme lucrétiens participent à l'avènement d'une modernité libérée du mythe.

Mais – c'est l'ironie – plusieurs chercheurs ont souligné la mystification d'un tel récit. Dans une veine foucaldienne, Pierre Vesperini propose une « Archéologie d'un classique européen ». Au lieu d'une grande bifurcation préordonnée vers sa fin moderne, l'histoire du poème lucrétien, branchée sur un ensemble de pratiques instituées, est plus discontinue. L'épicurisme médiéval s'est en fait maintenu. Quant à Lucrèce, il y apparaît moins comme ce précurseur génial de la modernité, maudit, puis auréolé d'une gloire posthume méritée, que comme un brillant artiste : un *poeta* professionnel qui répond à la commande de Memmius, son *patronus* (patron) ! **L.F.**



© FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/GETTY IMAGES

Cesare da Sesto (1477-1523), *Représentation de saint Jérôme (Vanité)*, musée Pouchkine, Moscou.

la stabilité des formes (les « essences »). Au contraire, on ne connaît les choses que dans leur déséquilibre et leur écart, leur fuite et leur dynamique. Car, chez Lucrèce, la nature n'a « *pas de fond* » (I, 993). Elle n'obéit à aucun principe premier : elle est ingouvernée et ingouvernable. Plus exactement, seule la fortune des événements atomiques y est, en toutes choses, « *souveraine* » (V, 107) et préside à la formation-déformation de ce qui est. La physique est donc science de l'intempestive nature. Pour reprendre le détournement stimulant de Michel Serres : « *natura sive fortuna* », « *la nature, c'est-à-dire la fortune* ». Tout résulte des aléas de la matière fluctuante, car « *rien ne naît de rien par miracle divin* » (I, 150).

Mais cette physique des aléas forgée autour du clinamen *(lire p. 81)* n'implique pas que, dans la nature, n'importe quoi arrive n'importe comment – sinon, précise Lucrèce, « *tu verrais naître des monstres, des créatures mi-hommes mi-bêtes* » (II, 700). La figure des atomes détermine toujours leurs possibilités de combinaisons. Ainsi des choses « *liquides et fluides* » qui se composent à partir d'atomes « *lisses et ronds* » (II, 451). Seulement, tout ordre déterminé s'institue dans le cours mouvant des choses. L'ordre n'a donc ni fondement ni cause ordonnatrice. Il n'y a pas d'ordre de la nature, mais il arrive toujours qu'il se forme un ordre dans la nature, à la fois précaire et insignifiant, voué à se défaire *(lire extraits ci-contre)*.

Lucrèce est donc un antifinaliste convaincu. Aucun ordre institué n'obéit à aucune fin prédéterminée. Lucrèce suppose qu'aucune raison ou fonction ne précède la naissance d'un être ou d'une chose ni s'y attache définitivement pour ordonner son existence. Par exemple : « *Rien dans le corps n'est pour notre usage formé, mais lorsqu'un organe s'est formé, il crée l'usage* » (IV, 834). Autrement dit, la relation entre organe et fonction est renversée. Un organe ou un membre du corps n'est jamais attribué à une fonction préétablie : ni les yeux n'existent pour voir ni les jambes pour marcher. Au contraire, c'est toujours l'organe ou le membre qui, dans l'usage qu'il crée, crée aussi sa fonction : il se trouve que nous avons des jambes et que nous pouvons marcher. Mais l'usage de ces jambes peut poursuivre d'autres fins selon les agen-

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

cements et les situations (courir, nager, danser). Ainsi rien ne naît de rien ni pour une fin prédéterminée.

HÉRITAGES ET PROLONGEMENTS

Saluée par les poètes qui lui succèdent (Virgile, Ovide) puis largement ignorée, l'œuvre de Lucrèce connaît une grande fortune à partir de la Renaissance. À la suite de sa redécouverte en 1417 par l'humaniste Poggio Bracciolini, le *De natura rerum* a souvent suscité l'enthousiasme des lecteurs. Son modèle atomiste a entraîné plusieurs prolongements dans le but de lutter contre la domination des modèles chrétien, aristotélicien et platonicien. L'hérétique Giordano Bruno, brûlé en place publique en 1600, a par exemple développé une théorie de la pluralité des mondes infinis constitués d'une identique matière qui poursuit une intuition lucrétienne : « *Nulle part ne pourra s'établir une fin. L'espace toujours fuyant toujours s'ouvre à la fuite* » (I, 983).

Un siècle plus tôt, Machiavel a entièrement recopié de sa main le *De natura rerum*. Sur son exemplaire, il prenait soin d'ajouter sa signature. Dès lors, certains lecteurs du Florentin ont pu considérer que son livre *Le Prince* était une manière de traduire dans le domaine politique les propositions atomistes de la physique lucrétienne. La *virtù* du prince n'est-elle pas en effet, chez Machiavel, la capacité à gouverner l'ingouvernable en convertissant, au profit d'un ordre politique fragile, les possibilités offertes par la fortune des événements ?

Quant à Karl Marx, qui rédige sa thèse de doctorat sur la *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure* (1841), il ne manquera pas de souligner que le *clinamen* de Lucrèce est « *ce quelque chose qui peut lutter et résister.* » Une manière de sauver la liberté et l'initiative de l'action révolutionnaire, sans lesquelles l'histoire matérielle des hommes risquerait d'apparaître semblable à une stricte fatalité.

Mais c'est peut-être dans la philosophie française du 20e siècle qu'on trouve les lectures de Lucrèce les plus intéressantes. Michel Serres propose de relire Lucrèce à l'aune des développements de la physique contemporaine. Selon lui, les intuitions lucrétiennes anticipent le modèle d'une « *dynamique des fluides* » par opposition à une science des solides. Pour soutenir cette lecture, il repère un ensemble de métaphores liées aux fluides (eau, sang, semence, tourbillons et cataractes) présentes tout au long du poème. De cette manière, le clinamen est à comprendre comme une « *fluxion* » par laquelle naît un mouvement tourbillonnaire qui explique la création et la précarité de tout ce qui existe : « *La nature engendre des vivants à partir des flux*, écrit Michel Serres, *comme tout coule, rien n'est vraiment d'une solidité invincible, sauf les atomes.* » Chez le

EXTRAIT

« Création et destruction des mondes »

Chez Lucrèce, tout ce qui existe est toujours en train de naître d'un agencement aléatoire d'atomes déjà voué à se défaire. La « nature » est le théâtre d'une guerre entre mouvements générateurs et destructeurs.

Car ce n'est pas après concertation ni par sagacité
que les atomes se sont mis chacun à sa place,
ils n'ont point stipulé quels seraient leurs mouvements, mais
de mille façons heurtés et projetés en foule par leurs chocs
éternels à travers l'infini,
à force d'essayer tous les mouvements et liaisons,
ils en viennent enfin à des agencements
semblables à ceux qui constituent notre monde
et qui se perpétuent pendant des millénaires,
une fois découverts les mouvements appropriés.
Ainsi les fleuves comblent à grands flots la mer avide,
la terre mûrit au soleil de nouveaux fruits,
ainsi s'épanouissent les races animales
et vivent les feux mobiles de l'éther.
Encore faut-il que la matière en abondance
surgisse constamment de l'infini pour offrir
de quoi réparer à temps toutes les pertes.
Comme les animaux privés de nourriture
perdent leur chair et défaillent, de même un monde
doit se désagréger sitôt que la matière
détournée de sa voie cesse de le pourvoir.

SOURCE
• *De la nature*, I, 1021-1041, trad. José Kany-Turpin, « GF », 1997.

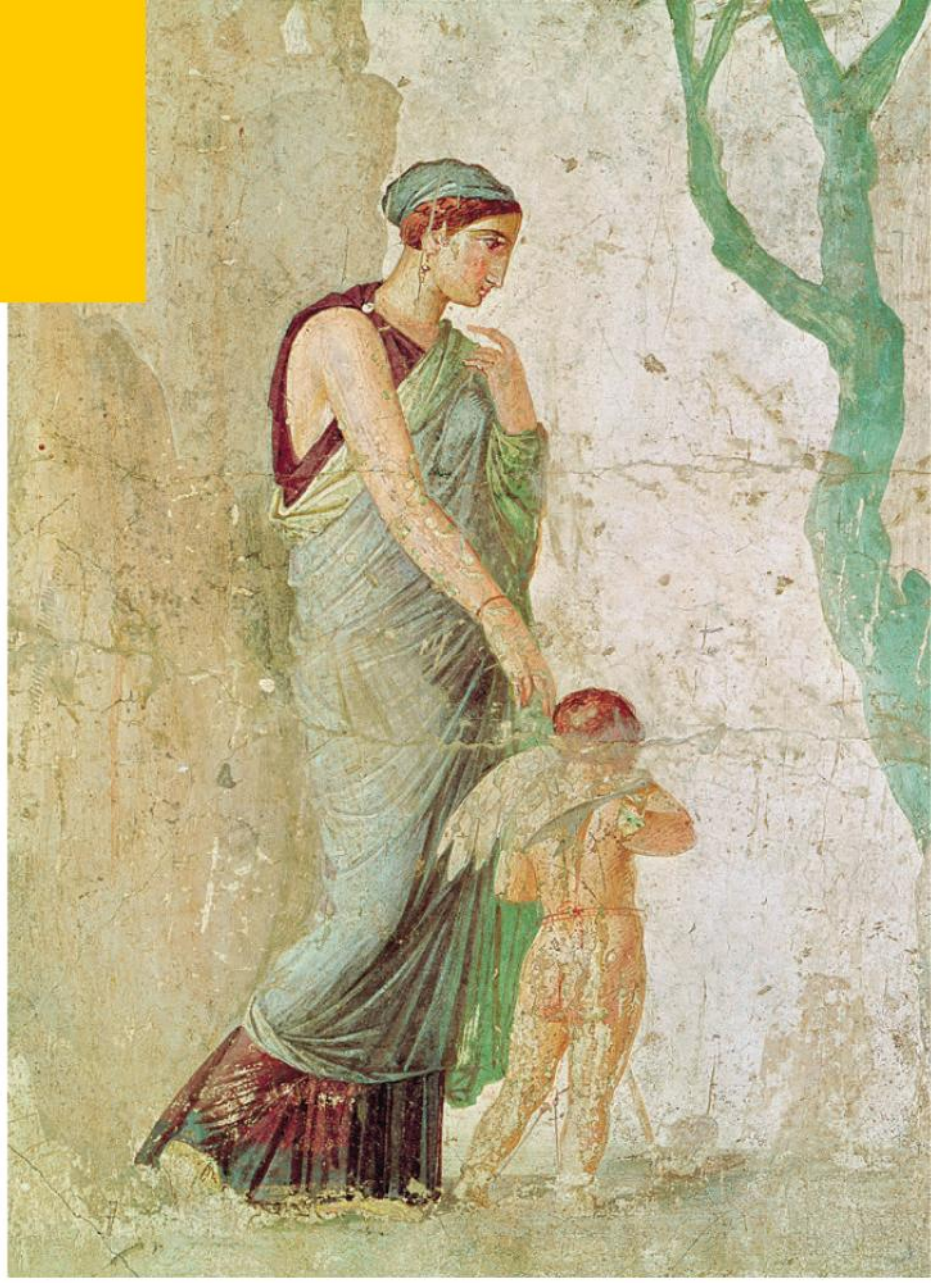
Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM

CONCEPT

LE *CLINAMEN*

© GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES

Les quatre éléments : terre, air, feu et eau. Gravure sur bois colorée tirée d'une édition de 1472 du *De rerum natura* de Lucrèce.



Au commencement des choses, il y a le *clinamen*. Ce mot latin désigne la déclinaison ou déviation des « atomes », éléments insécables de la matière. Pour les épicuriens, la « nature » est déterminée par deux propositions : le vide existe ; les atomes aussi. Dans le vide infini, les atomes chutent en raison de leur poids, à la même vitesse et en ligne droite parallèle (comme des gouttes de pluie tombent, sans vent). Mais comment alors expliquer leur rencontre ? Le *clinamen* est la réponse à cette difficulté.

Il s'agit d'un modèle de détermination incertaine : la plus petite déviation des atomes dans leur chute (comme l'eau d'un robinet sans filtre tourbillonne çà et là), déviation spontanée c'est-à-dire sans cause extérieure, qui les fait rencontrer et s'agréger à d'autres pour former des corps et des choses. Sans cet événement insignifiant, mais intempestif, d'une infime bifurcation infiniment répétée, aucun choc ni aucune rencontre, aucun corps ni aucune chose, *a fortiori* aucun monde.

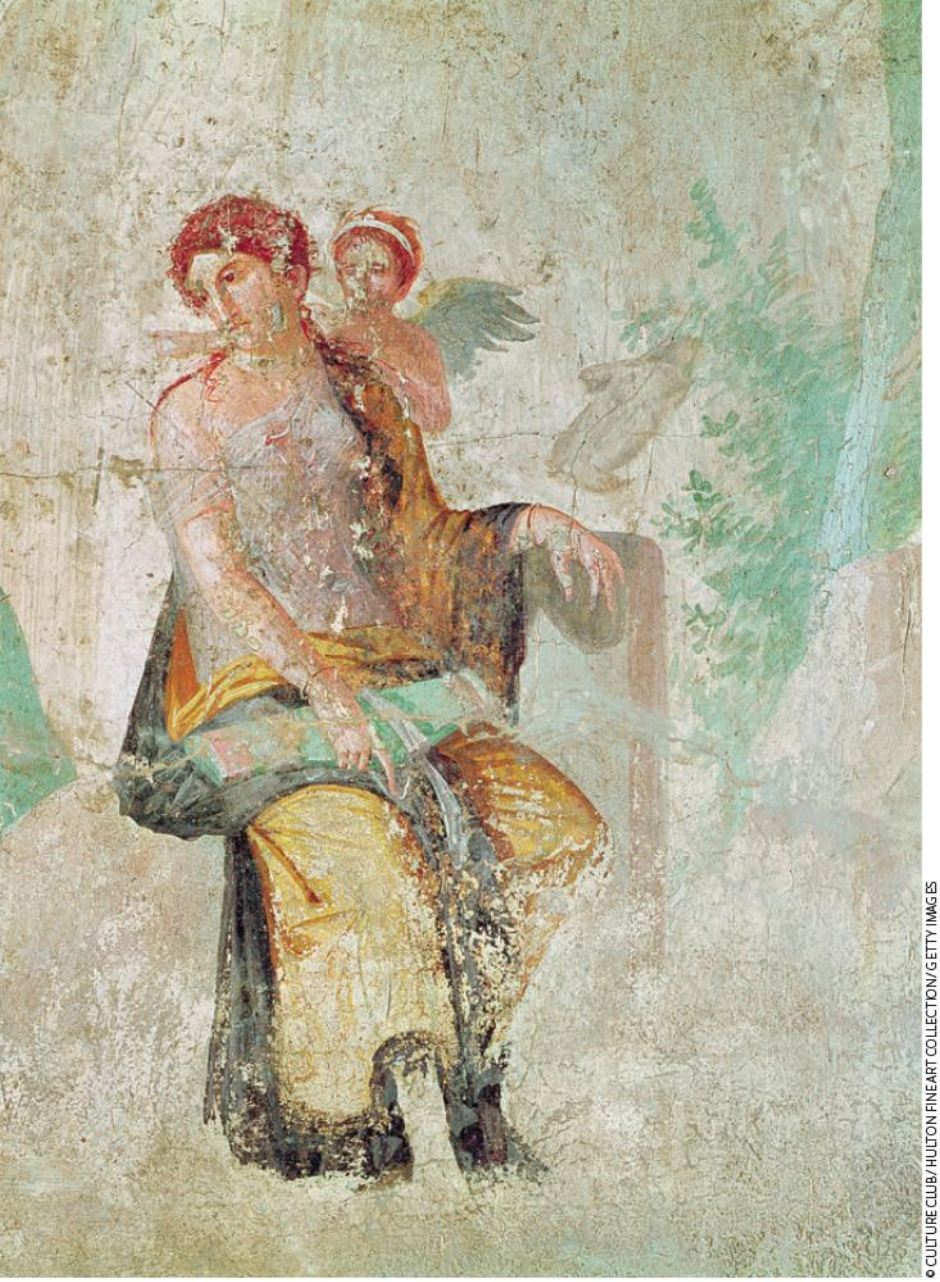
Mais ce n'est pas tout : le *clinamen* rend aussi compte de la liberté humaine. L'humain, pourtant enchaîné aux lois de la physique, se voit sauvé en étant à son tour doté d'une même liberté spontanée ou volonté sans fondement : « *Quelque chose en notre poitrine*, écrit Lucrèce, *a le pouvoir de combattre et de résister* (…), *c'est l'effet de la légère déviation des atomes, en un lieu et des temps que rien ne détermine* » (II, 279-294). ● L.F.

poète romain, ce modèle physique reste largement métaphorique. Si l'atome constitue la réalité première, Lucrèce ignorait sa constitution complexe (sous la forme des « *particules élémentaires* ») qui allait exiger un autre cadre conceptuel, qu'on appelle aujourd'hui « théorie quantique ».

De son côté, Gilles Deleuze considère qu'avec Lucrèce « *commencent les vrais actes de noblesse du pluralisme en philosophie* ». Le pluralisme suppose que la nature est puissance de production du divers, par opposition à l'identique. Chez Lucrèce, les choses de la nature ne peuvent être rassemblées au sein d'une nomenclature. Elles forment une somme infinie, non totalisable, de différences et de ressemblances : « *Pas d'individu qui soit absolument identique à un autre ; pas de veau qui ne soit reconnaissable pour sa mère, pas de coquillages ou de grains de froment qui soient indiscernables* », note Gilles Deleuze sur le sujet. Il poursuit avec une image féconde : « *La nature est manteau d'Arlequin tout fait de pleins et de vides.* »

Lucrèce est un démystificateur enchanté et enchanteur qui invente

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 5:25:43 PM



© CULTURE CLUB/ HULTON FINE ART COLLECTION/ GETTY IMAGES

Fresque retrouvée à Pompéi représentant Eros puni sous les yeux de Vénus. Musée archéologique de Naples (Italie).

un type de philosophie. La philosophie épicurienne orthodoxe – et souvent la philosophie tout court – croit que sa tâche est de sauver l'homme de son ignorance et de ses mystifications par l'exposé d'un savoir bien fondé. Armé du seul et droit raisonnement, on devrait pouvoir mener une vie bonne qui intègre que ni la mort, ni les dieux, ni le destin ne sont dignes de crainte. C'est un peu naïf, sinon insensé. Lucrèce le savait. Son poème n'est pas d'ornement. C'est une heureuse machine de guerre. Parce qu'il mesurait l'impuissance de l'exposé philosophique en mesurant la puissance positive des mystifications, il ne pouvait que faire subir un détournement poétique à la philosophie. Il ne s'agit plus d'opposer un savoir au non-savoir pour corriger et émanciper. Il s'agit d'émanciper le savoir de ses formes austères pour enchanter la pensée et surpasser, comme à côté, le pouvoir de ses formes tristes.

Si Lucrèce construit et combat tout au long de son poème l'homme religieux ou superstitieux, celui-ci ne se limite donc pas au prêtre. Le prêtre peut prendre aujourd'hui les atours étranges du philosophe athée, du chef de guerre démocrate ou du bourgeois moderne, dès lors qu'ils ne sont mus que par la peur : la peur que la pluralité des êtres surgisse trop vivement et défasse l'ordre précaire du monde. C'est contre toutes ces réductions de la vie et de la pensée que Lucrèce ne cesse de chanter. Il n'est pas besoin d'en faire un Moderne pour l'entendre et il n'est peut-être pas seulement un Ancien, parce qu'il est intempestif. Son chant perce encore les nuages.

❶ On utilisera la traduction de José Kany-Turpin (Lucrèce, *De rerum natura*, *De la nature*, Flammarion, coll. « GF », 1997). Le chiffre romain indique le livre du poème, le chiffre arabe le vers.

À LIRE DE LUCRÈCE

- *De la nature. De rerum natura* (bilingue), traduit et présenté par José Kany-Turpin, GF, 1997.

SUR LUCRÈCE

- *La Destitution de la nature. Sur Lucrèce*
  Pierandrea Amato et Luca Salza (dir), Mimésis, 2022.
- *Logique du sens*, part. II, « Lucrèce et le simulacre »
  Gilles Deleuze, Minuit, 1969.
- *Quattrocento*
  Stephen Greenblatt, Flammarion, 2017.
- *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*
  Michel Serres, Minuit, 1977.
- *Lucrèce. Archéologie d'un classique européen*
  Pierre Vesperini, Fayard, 2017.

À ÉCOUTER

- « *En un temps incertain, en des lieux incertains, Lucrèce* », création radiophonique de Michèle Cohen et Jeanine Antoine, 1981, disponible en podcast sur le site de France Culture.

MOT-CLÉ

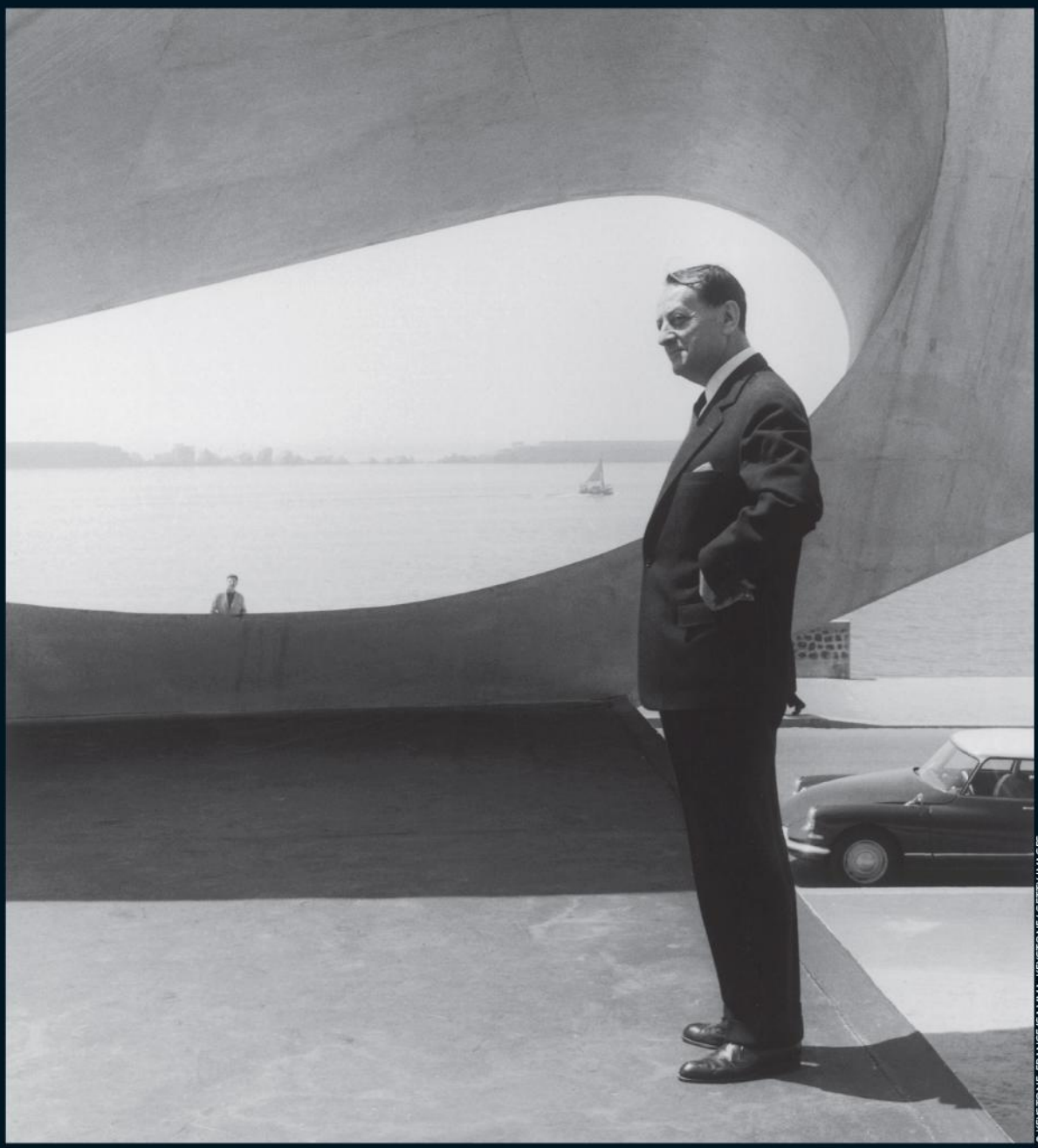
Épicurisme

École philosophique qui défend une physique atomiste et un hédonisme ascétique. Le bonheur, synonyme d'absence de troubles et de douleurs, peut être atteint par le plaisir qui se limite aux désirs « *naturels et nécessaires* ».

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

24 JUIN 1961

André Malraux inaugure au Havre la première Maison de la culture, lieu de diffusion du theâtre, des arts plastiques, de la musique et du cinéma dont il veut alors doter chaque département français.



© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-KEYSTONE/GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

André Malraux crée les Maisons de la culture

En juillet 1959, à la faveur du retour du général de Gaulle au pouvoir, André Malraux est nommé ministre d'État chargé des Affaires culturelles. Il occupera pendant dix ans ce poste, qui lui vaudra d'être assis à la droite du général en Conseil des ministres. Avec lui, l'avant-garde est paradoxalement incarnée par un ministre de la Culture d'exception, à la fois aventurier et iconoclaste. Dans sa folie des grandeurs, André Malraux annexe à son ministère les directions de l'Architecture, des Arts et des Lettres, et des Archives de France. S'estimant encore trop à l'étroit, il s'arroge également le CNC (Centre national de la cinématographie).

Grand amateur d'art, il entend favoriser sa transmission et sa diffusion par-delà l'institution scolaire. Selon André Malraux, la rencontre entre l'art et le public ne peut passer que par un contact direct et sensible. La création artistique doit se révéler à celui qui l'observe : « *Il appartient à l'université de faire connaître Racine, mais il appartient seulement à ceux qui jouent ses pièces de les faire aimer. Notre travail, c'est de faire aimer les génies de l'humanité et notamment ceux de la France* », affirme-t-il le 8 décembre 1959.

La culture, c'est l'ensemble des formes qui ont été plus fortes que la mort...

De 1959 à 1969 pourtant, l'enveloppe de son ministère, contenue entre 0,34 et 0,43 % du budget de l'État, reste bien maigre. Résolu à rendre l'art plus accessible malgré le manque de moyens mis à sa disposition, André Malraux compense son impuissance par de grands discours lyriques. « *Savez-vous ce que représentent 80 Maisons de la culture ? Le coût de vingt-cinq kilomètres d'autoroute* », déclare-t-il en 1966, devant une Assemblée nationale insensible à ses arguments.

Malgré la tiédeur de l'accueil, André Malraux réussit le tour de force de mettre en place un réseau de Maisons de la culture en s'appuyant sur le « bulldozer » Émile-Joseph Biasini, éminence grise du ministère, qui réalisera plus tard, avec François Mitterrand, le Grand Louvre et le nouveau site de la BnF. Ces Maisons de la culture se veulent un lieu d'accueil polyvalent pour le théâtre, la musique, la littérature, le cinéma, les arts plastiques et les sciences, qui vaudront à Malraux le qualificatif de « Pythie sans crédits ». Il parvient même à inscrire au Plan, qui à l'époque vaut force de loi, la création d'un nombre conséquent de Maisons de la culture : sept sont créées avant 1967.

Dans son discours d'inauguration à la Maison de la culture de Bourges en 1964, André Malraux, leur assigne une mission métaphysique : « *La culture, c'est l'ensemble des formes qui ont été plus fortes que la mort... Il faut qu'à tous les jeunes hommes de cette ville soit apporté un contact avec ce qui compte au moins autant que le sexe et le sang, car il y a peut-être une immortalité de la nuit, mais il y a sûrement une immortalité des hommes...* »

Les enquêtes réalisées sur le public révèlent cependant rapidement les limites de cette démocratisation de la pratique culturelle, qui bénéficie pour l'essentiel à une petite élite élargie au monde enseignant. La force du verbe d'André Malraux n'a pas eu raison de cette croyance selon laquelle une certaine culture est nécessaire pour accéder à la création artistique.

Les Maisons de la culture finiront par trouver un ancrage durable, en particulier à partir de mai 1968, année de création des établissements de Grenoble, Reims, Rennes et Saint-Étienne. André Malraux, lui, consacrera à partir de 1965 l'essentiel de son temps aux expositions, voyages, échanges internationaux grâce auxquels il se fera l'ambassadeur de la culture française, et concourra au rayonnement d'un pays perdant alors les lustres de son Empire. ●

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

LIVRES DE L'ÉTÉ

Le « livre de plage » n'est sans doute qu'une image, mais parmi nos lectures récentes, certaines nous ont convaincus qu'on pouvait aussi bien les déguster dans un hamac que dans un fauteuil. Dans ce choix de regards sur le monde, de sauts dans le temps, dans l'espace ou encore de voyages à l'intérieur de nous-mêmes se trouve peut-être le compagnon de vos vacances.

« *Le monde est un livre, et ceux qui ne voyagent pas n'en ont lu qu'une page* », a écrit saint Augustin. « *Lire, c'est voyager* », a répondu Victor Hugo mille cinq cents ans plus tard… Que vous soyez nomade ou sédentaire, donc, vous n'échapperez ni à la lecture, ni au spectacle du monde.

NICOLAS JOURNET

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

• ***Au lit au Moyen Âge. Comment et avec qui***
Chiara Frugoni,
Les Belles Lettres, 2024,
160 p., 21 €.

VOULEZ-VOUS COUCHER AVEC MOI ?

Voici un livre très direct qui, sans avertissement, nous plonge dans le vif du sujet : l'usage du lit dans la société médiévale. À vrai dire, c'est aussi bien : une dissertation bourrée de notes aurait découragé le lecteur vagabond. Chiara Frugoni nous invite dès l'entame à la contemplation d'illustrations d'époque que complètent des extraits de récits, dont le *Décaméron* de Boccace ou *Le Roman de la Rose*. Le lit, qui protège du froid de la nuit, mais où on se glisse volontiers tout nu, accueille les couples, mais aussi à l'occasion des voyageurs imposés par l'aubergiste, à concurrence de huit par couche. Au Moyen Âge, le lit n'est pas monoplace, et en l'absence de chauffage central, on s'y retrouve pour se tenir au chaud. Il est placé dans la pièce la plus confortable de la maison, avec un âtre entretenu en permanence, et l'endroit sert aussi de salle de séjour, avec des bancs et une bibliothèque. Charles VI, par exemple, recevait ses conseillers assis sur son lit. Bien sûr, le lit aux oreillers parfumés (l'autrice rappelle à quel point les odeurs des temps médiévaux pouvaient être fortes) est aussi l'antre du plaisir, pas toujours légitime.

On s'amusera à lire les histoires de moines concupiscents qui s'y déroulent et les mésaventures de Lancelot, lequel eut bien du mal à résister aux assauts d'une jeune dame entreprenante et demeurer fidèle à Guenièvre. Pour autant, tous les lits ne sont pas à baldaquin ni courtines : Chiara Frugoni n'oublie pas les pauvres et les malades, dont elle décrit les couches misérables, à même le sol, sur une planche ou une paillasse. Le lit subissait encore d'autres intrusions. La mère de Merlin, ayant oublié de faire sa prière avant de se coucher, fut séduite par un démon au creux de son lit. L'Église n'a donc pas manqué de s'intéresser à la chambre à coucher, et nombreuses étaient les périodes de l'année où l'abstinence sexuelle était de règle. Même si son intimité n'était guère protégée du regard des autres, gageons que nos ancêtres ont tout de même su profiter au lit de quelques moments de bonheur ! ● **ROMAIN PIGEAUD**

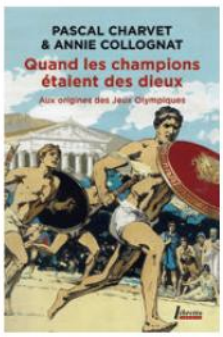
À LA RECHERCHE D'UNE ÉMOTION OUBLIÉE

Le sentiment d'admiration serait-il aujourd'hui menacé d'extinction ? Joëlle Zask s'en inquiète dans un essai qui tient à la fois d'un descriptif, d'une histoire, d'un diagnostic, d'un témoignage personnel, d'un plaidoyer et d'un éloge. La philosophe, qu'on connaît surtout pour ses ouvrages consacrés à la démocratie et à l'écologie, déplore en effet le fait que nous n'admirions plus suffisamment, et que peut-être même nous ne savons plus admirer. Ce ne sont certes pas les occasions qui manquent, car même les choses apparemment les plus simples de la vie quotidienne comme « *un paysage, un professeur* » ou encore « *le geste parfait d'un fleuriste* » sont tout à fait dignes d'admiration. Cependant notre époque préfère promouvoir l'artificielle (et souvent factice) célébrité, et nous abandonne devant une triste alternative : ou bien éprouver une indifférence qui relativise et nivelle tout, ou bien verser sans retenue dans l'adoration fanatique.

Tout au contraire, l'admiration consiste en une expérience enrichissante de décentrement « *qui nous propulse gaiement en dehors de nous-mêmes sans nous affaiblir, qui nous rend modestes sans nous rapetisser et nous fait grandir sans nous narcissiser* », écrit Joëlle Zask, qui voit là un salutaire « *antidote à la fascination* », dès lors qu'elle parvient à rester critique tout en étant formatrice. L'admirateur n'est ni un *follower* passif ni un fan subjugué par son idole, mais un esprit surpris, curieux et engagé dans ce qu'elle nomme une « *dialectique de l'admiration* », laquelle « *tire la relation entre l'admiré et l'admirable vers le haut, dans un mouvement d'élévation réciproque de leurs singularités respectives* ». Quand elle-même évoque l'enthousiasme qu'elle éprouve pour les travaux du naturaliste Réaumur (1683-1757) par exemple, ou qu'elle avoue avoir « *toujours trouvé passionnante la composante esthétique des expériences scientifiques* », la philosophe nous rend sensibles à notre tour à la beauté et aux vertus d'un sentiment éminemment contagieux. ● FRÉDÉRIC MANZINI

• ***Admirer. Éloge d'un sentiment qui nous fait grandir***
Joëlle Zask, Premier Parallèle, 2024,
200 p., 16 €.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM



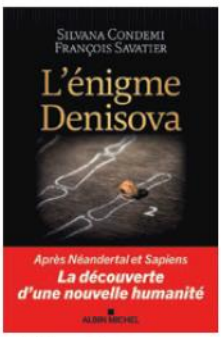
• ***Quand les champions étaient des dieux. Aux origines des Jeux olympiques***
Pascal Charvet et Annie Collognat, 2024, Libretto, 272 p., 10,50 €.

DES ATHLÈTES EN ARMURE

En ces temps d'Olympiades, il peut être intéressant de revenir aux sources historiques. Pascal Charvet et Annie Collognat, qui nous ont déjà régalés d'une nouvelle traduction vivifiante de *L'Anabase* de Xénophon, se penchent sur la vie des athlètes grecs, macédoniens et romains, sans nous noyer dans l'érudition. Suivant les pas de deux personnages fictifs qui se rendent aux Jeux et reçoivent les explications d'un guide fort savant, les auteurs suscitent par cette mise en abyme la curiosité du lecteur. Cette évocation des Jeux antiques, créés en 776 av. J.-C., révèle une culture et des mentalités bien différentes de l'esprit olympique actuel. L'important n'était pas de participer, mais de gagner. Les athlètes défendaient leur honneur et surtout celui de leur cité, sans patriotisme exagéré toutefois : certains, devenus professionnels, offraient leurs services à des cités différentes, et les Olympiades portaient le nom du plus prestigieux d'entre eux. Les sessions se tenaient quatre ans après la précédente, au cours de la cinquième année, sur cinq jours, et comportaient six disciplines : course à pied (stade), lutte, pugilat, courses de chars, javelot, disque. Les auteurs décrivent en détail le déroulé des épreuves, avec force anecdotes piochées dans la littérature antique ; on apprend ainsi que Platon avait développé une musculature puissante en participant aux Jeux (d'où son nom, qui signifie « épaules larges »). Des auteurs, comme Pausanias, nous font revivre ces événements effervescents, où les exploits sportifs se mêlaient à des rituels élaborés. Cette dimension religieuse entraînera d'ailleurs l'interdiction des Jeux par le décret du 8 novembre 392 de l'empereur chrétien Théodose : seules les courses de chars seront tolérées, car le public en était trop friand.

Comme aujourd'hui, les sportifs avaient leurs détracteurs : Xénophane de Colophon raillait leurs « *esprits engourdis* » et leur musculature trop développée, inutile sur le champ de bataille. Les épreuves n'étaient pas un dérivatif à la guerre, mais y préparaient, comme la course en armure (*hoplitodromos*), dont la pratique permit aux hoplites (fantassins) grecs de courir sur les plaines de Marathon pour rejeter les Perses à la mer, puis de revenir très vite jusqu'au port d'Athènes (en moins de sept heures) pour un deuxième affrontement qui n'eut pas lieu, les Perses ayant renoncé devant tant de détermination. De Marathon, justement, un certain Philippidès, « *l'homme qui n'a pas besoin de chevaux* », fut envoyé prévenir la ville de Sparte. Il courut 240 km en moins de deux jours, puis refit le trajet inverse pour apporter la réponse (négative). Aujourd'hui en Grèce, le dernier vendredi du mois de septembre, une course de 246 km, le spartathlon, lui rend hommage. À l'époque, seuls les hommes libres pouvaient participer aux Jeux. Les femmes avaient, quant à elles, les Jeux d'Héra (les Héraia) pour se consoler. Dans les courses de chars, le gagnant était le propriétaire des chevaux, et la princesse Kyniska de Sparte put se proclamer deux fois vainqueure ! Les auteurs évoquent malicieusement les cas de tricherie ainsi que le culte de la personnalité des athlètes qui, vainqueurs, se faisaient statufier pour l'éternité. En fin de volume, un *Who's Who* d'athlètes, d'entraîneurs et de propriétaires d'écuries prolonge le plaisir de la lecture et nous fait rêver à ces personnages qu'on croyait à jamais oubliés, bien réels comme Philippidès ou mythiques comme Atalante. ● **R.P.**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM



• ***L'Énigme Denisova Après Néandertal et Sapiens, la découverte d'une nouvelle humanité*** Silvana Condemi et François Savatier, Albin Michel, 2024, 320 p., 22,90 €.

NOS COUSINS DISPARUS D'ASIE

Remarquable par la somme d'informations qu'il réunit, cet ouvrage agréable à lire fait le point sur l'histoire des homininés en centrant son propos sur l'énigmatique population de Denisova qu'on ne connaît que par des analyses ADN et de maigres fragments osseux, et qui aurait peuplé une grande partie de l'Asie il y a - 200 000 à - 40 000 ans. Une part de l'ouvrage est consacrée à une présentation très claire de l'apport de la paléogénétique à la préhistoire. Pour comprendre la place des Dénisoviens dans l'arbre généalogique de l'humanité et leurs liens avec leurs proches cousins, les Néandertaliens et *Homo sapiens*, les auteurs remontent dans le temps jusqu'aux premiers représentants africains du genre *Homo* et à ce qu'ils appellent les différentes vagues de peuplement de l'Eurasie. Le terme « vagues » risque de tromper car il évoque des déferlements humains alors qu'il s'est agi de mouvements très lents, mais les auteurs n'en aboutissent pas moins à une belle synthèse sur les quatre sorties d'Afrique de populations qui se sont dispersées vers l'ouest jusqu'à l'Atlantique, et vers l'est jusqu'à l'Asie et l'Océanie, en assimilant les populations locales existantes.

Selon les auteurs, ces Dénisoviens auraient constitué une vaste population occupant tout l'Extrême-Orient et auraient laissé leur empreinte génétique aux habitants actuels de cette région du monde. Ils les rattachent aux fossiles connus en Asie et en Indonésie, dont l'ADN n'est malheureusement pas conservé. Les futures découvertes, analyses et datations diront s'ils avaient raison. Le moins qu'on puisse dire est que, plus les paléoanthropologues trouvent de fossiles, puis l'histoire d'*Homo sapiens* et de ses cousins s'avère complexe. Très complet et riche de nombreuses anecdotes, l'ouvrage sera précieux pour tous les amoureux de préhistoire et les curieux de nos origines. ● **SOPHIE ARCHAMBAULT DE BEAUNE**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

• ***Le Pacte des lions. Une socio-écologie de la vie sauvage***
Thierry Lodé, Odile Jacob, 2024, 288 p., 23,90 €.

COMPLICITÉS ANIMALES

La chose est entendue, au moins depuis Aristote : l'être humain est un animal politique. Mais à trop s'intéresser à notre manière spécifiquement humaine de vivre ensemble, on en oublierait que souvent les animaux ont, eux aussi, une vie sociale. Thierry Lodé, biologiste et éthologue spécialiste de la sexualité animale, s'interroge donc : dans quel but se regroupent-ils ? Pourquoi les lions, par exemple, sont-ils les seuls félins à évoluer en bandes ? D'une manière plus générale, s'interroge l'auteur, « *que sait-on réellement de la socialité des animaux sauvages ?* » Il donne un large aperçu de la diversité et de la complexité des associations animales, allant du ralliement saisonnier des hirondelles à la collaboration des antilopes, en passant par les prises de décisions démocratiques chez les pintades. Il relève par exemple que, dans certaines espèces, les animaux participent à l'élevage d'une progéniture qu'ils n'ont pourtant pas eux-mêmes conçue, et en vient à contester l'individualisme darwinien selon lequel tout organisme ne chercherait qu'à transmettre ses gènes.

« *Si la coordination des bancs de harengs atlantiques (Clupea harengus) ou l'étroite coopération des dholes indiens* (chiens sauvages, *Cuon alpinus*) *fascinent autant*, explique-t-il, *c'est que ces regroupements semblent étrangement s'opposer à l'idée reçue de la compétition farouche et égoïste de la lutte pour la vie.* » Pour répondre à ce qui défie notre compréhension du vivant, il convient par conséquent d'élargir notre perspective strictement biologique pour adopter une approche de socio-écologie évolutive qui tienne compte des multiples interactions que les animaux entretiennent avec leurs semblables et avec leur milieu, dans une recherche permanente pour adapter leur comportement à leur environnement local. La nature n'obéissant à aucun plan déterminé, conclut Thierry Lodé, « *l'évolution consiste plus dans l'autonomisation diversifiée des organismes que dans l'augmentation infinie d'une descendance au sein d'une population au point de s'y substituer. L'être vivant existe au milieu des autres, un point, c'est tout.* » ● **F.M.**

COMMENT NOS VIEILLES FRINGUES FONT LE TOUR DU MONDE

C'est une vraie enquête de terrain sur le cycle de vie de la fripe que livre l'anthropologue Emmanuelle Durand. Elle décrit l'ensemble de la chaîne d'approvisionnement qui permet à nos T-shirts de se retrouver à nouveau dans nos dressings après avoir été donnés ou jetés, et passe la parole aux acteurs de ce nouveau business écologique. En partant du Liban, le terrain où l'autrice a effectué ses principales enquêtes pendant quatre ans, poursuivant en Europe et à Dubaï, elle suit la piste des plateformes logistiques où se trient les vêtements qui se retrouveront sur les présentoirs des friperies européennes. L'anthropologue consacre une bonne partie de son récit aux témoignages des acteurs de ce business, en particulier un certain Abel, auquel l'autrice va se lier au fil de son enquête, ce qui va lui permettre de découvrir des ateliers dans le quartier de Molenbeek en Belgique, jusqu'au désert la péninsule arabique.

Ces nombreux détours intercontinentaux amènent une question : de quoi la fripe est-elle finalement le nom ? Cette catégorie de textiles particulièrement hétérogène, qui va des rebuts aux invendus en passant par les vêtements usagés et les surplus, est aujourd'hui désignée sous plusieurs termes : *outlet*, solderie, friperie, *vintage*. Comment, où et par qui cette marchandise est-elle produite ? D'où viennent tous ces vêtements usagés empaquetés en balles ? Qui sont les acteurs qui assurent leur revalorisation, leur remise en circulation et leur commercialisation ? L'ouvrage a le mérite de nous faire réfléchir à une question cruciale. Le plus souvent réduit à un enjeu technique et renvoyé à une responsabilité individuelle, le rapport que nous entretenons avec les déchets constitue, en réalité, un problème politique : celui de ce que certaines industries font au monde et à ses habitants. ● **EMMANUELLE PICAUD**

• ***L'Envers des fripes. Les vêtements dans les plis de la mondialisation***
Emmanuelle Durand, Premier Parallèle, 2024, 168 p., 9,50 €.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

• ***Trahir et venger. Paradoxes des récits de transfuges de classe*** Laélia Véron et Karine Abiven, La Découverte, 232 p., 19,50 €.

LES TRANSCLASSES, TRAÎTRES OU HÉROS ?

« Trahir » sa classe d'origine pour mieux la « venger » ? Décerné en 2022 à Annie Ernaux, le Nobel de littérature a fait résonner « *la voix des transfuges de classes* », lisait-on alors dans le quotidien *20 Minutes*. C'est un constat différent, plus subtil, qu'établit la linguiste Laélia Véron avec sa collègue Karine Abiven. S'étonnant de la fortune publique d'un terme autrefois réservé aux sociologues adeptes de Pierre Bourdieu, elle note que les jurés de Stockholm semblent « *canoniser le récit des transfuges de classes* », ces individus issus d'une famille populaire et ayant connu une forte ascension sociale. Parmi ces récits, outre l'œuvre complète d'Annie Ernaux, on retrouvera, entre autres, *Retour à Reims* de Didier Éribon (Flammarion 2009), *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* et *Changer : méthode* d'Édouard Louis (Seuil, 2014 et 2021), *Comme nous existons* de Kaoutar Harchi (Actes Sud, 2021) ou encore *Se ressaisir* de Rose-Marie Lagrave (La Découverte, 2021).

Laélia Véron ne se contente pas d'en extraire les thèmes récurrents (domination, violence symbolique, rôle ambivalent de l'école, sentiment de honte, « *honte d'avoir honte* ») et les caractéristiques formelles (la première personne du singulier, la focalisation interne, l'absence d'ironie). Intéressée surtout par la « *cohérence discursive* » de tels récits, l'autrice met en lumière leurs paradoxes. Comment un parcours social exceptionnel peut-il faire écho auprès de millions de personnes ? La notion de classe perd-elle au passage sa dimension conflictuelle ? Tout en revendiquant leur subjectivité, les narrateurs s'efforcent d'objectiver un espace social commun. Animés le plus souvent par une « *ambition émancipatrice* », ils et elles visent ainsi une dimension collective. Mais laquelle ? Un tel collectif, remarque Laélia Véron, demeure flou, élusif. Du « je » au « nous », de futurs récits lui donneront-ils une forme ? Une chose est sûre : par l'analyse textuelle, la linguiste saisit les tensions et les contradictions qui traversent la société française contemporaine dès qu'il est question de mobilité sociale.

● ÈVE CHARRIN

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédactrice en chef adjointe
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr

Premier secrétaire de rédaction
Frédéric Peylet
frederic.peylet@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Jean-Marie Pottier
Chefs de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Camille Pillias
Iconographe
• Hugo Albandea
Rédacteur Web
et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Sophie de Beaune, Olivier Bories, Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Vincent Capdepuy, Ève Charrin, Léo Fabius, Florine Galéron, Thibault Le Hégarat, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Thomas Lepeltier, Frédéric Manzini, Louise Morface, Marc Olano, Pauline Petit, Emmanuelle Picaud, Romain Pigeaud, Marion Rousset

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval

Conseillères de la rédaction
Martine Fournier
Sophie Gherardi

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

ADMINISTRATION
Directrice de publication :
Nadia Latrèche

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Promotion - Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines communication, SAS au capital de 214 790 €,
RC Auxerre B 379 865 975
Siège social
38 rue Rantheaume, Auxerre

Actionnaire majoritaire et présidente :
SAS Philo éditions.

Directrice générale :
Nadia Latrèche

Diffusion : MLP
Réassort dépositaires et diffuseurs de presse, joindre TBS services :
01 40 94 22 23

Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Certification: PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.017 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture : ©Digital Vision/ Getty
Conception : Sophie Villette

Titres et chapôs sont de la rédaction.
Un encart « Sciences Humaines » est posé sur une partie des magazines.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France

PEFC 10-32-2813

LE TRI + FACILE

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

● ***L'Art d'être distrait. Se perdre pour se trouver***
Marina van Zuylen, Flammarion, 2024, 112 p., 18 €.

LES DISTRAITS ONT DU GÉNIE

Les étourdis ont mauvaise presse. Dans une société obnubilée par la productivité et l'efficacité, la distraction passe pour « *un mal à éradiquer, à coups de psychotropes ou de méthodes miracles, pour atteindre un état de concentration absolue* », dénonce Marina van Zuylen, professeure de littérature comparée au Bard College (États-Unis). S'inscrivant dans le sillage de Montaigne, dont elle qualifie les *Essais* de « *joyeux grappillage* », elle entend réhabiliter les vertus de la rêverie, soulignant que nos idées les plus originales surviennent souvent « *quand la concentration et l'attention baissent la garde* », par exemple en marchant sans but, le regard tourné vers l'horizon. Pour autant, Marina van Zuylen ne conteste pas l'intérêt de se concentrer sur une tâche ou un objectif, bien au contraire. Loin de s'opposer, la distraction et la concentration vont de pair : nous aurions besoin de divaguer en toute sérénité pour être pleinement mobilisés à d'autres moments. Ce n'est pas le seul point de partage.

« *À l'ère numérique*, développe Marina van Zuylen, *les deux extrêmes de la plénitude mentale que sont la concentration absolue et la distraction assumée semblent de plus en plus hors de portée.* » S'il se passe rarement une minute sans que notre attention soit happée par un texto, un mail, une notification, cette hyperconnexion nuit aussi à nos divagations. L'autrice distingue en effet la « *distraction philosophique* », qu'elle appelle de ses vœux, de la « *gratification immédiate* », suscitée par les divertissements numériques. La première permet de s'ouvrir l'esprit et d'explorer de nouveaux horizons, tandis que la seconde relèverait davantage d'une captation et d'un enfermement de la pensée. Dans ce contexte, l'art d'être distrait n'a rien de spontané. Il conviendrait de réapprendre à lâcher prise, à abandonner l'automatisme rassurant de nos routines ou de notre travail – « *ce à quoi n'est pas toujours prêt un esprit peu entraîné* » – pour investir à nouveau frais les arts, les jeux, et le plaisir de regarder un papillon voleter derrière la fenêtre de l'école. ● **FABIEN TRÉCOURT**

ÉLOGE DE L'IMPRÉVU

Platon et Aristote ont fait de l'étonnement le point de départ de la réflexion philosophique, et l'idée a maintes fois été reprise de l'Antiquité à nos jours, au risque d'occulter d'autres formes de déclics intellectuels comme la surprise. L'originalité de Natalie Depraz est de consacrer un essai à cette expérience négligée et pourtant susceptible de bouleverser nos idées, nos attentes et nos habitudes… N'est-ce pas d'ailleurs la raison de son occultation ? La surprise remet en question nos plans et nos calculs. Elle nous écarte de la voie que nous avions tracée, pour nous pousser vers des chemins détournés et inconnus. Elle s'impose à nous, nous rendant passifs et contraints de subir la situation. Autant de changements susceptibles de heurter les esprits rationnels, soucieux de planifier et de maîtriser les évènements en toutes circonstances. Passé l'instant de torpeur, renchérit la philosophe, nous sommes tentés d'y mettre fin en l'expliquant à toute force, en ramenant l'inconnu au connu et l'inattendu au prévisible, au risque de perdre de vue la surprise et ses spécificités.

Natalie Depraz entend, elle, l'aborder de front. Mobilisant une culture foisonnante, elle déploie un panorama original de cette expérience et de ses différents registres, à travers l'histoire de la philosophie, de la psychologie ou encore de l'art, sans oublier les imprévisibles de la vie quotidienne. Mêlant références savantes et souvenirs personnels, elle souligne le caractère intime de la surprise, à la fois charnelle et spirituelle, affective et rationnelle. Cette expérience pourrait même aller jusqu'à se révéler transcendante, par exemple lorsqu'on est émerveillé par la beauté de quelque chose, ou à l'inverse bouleversé par la disparition inattendue d'un proche. Natalie Depraz nous invite en conséquence à nous laisser chambouler, à nous libérer de nos ancrages et à cesser de vouloir tout maîtriser, pour cultiver une « *ouverture du cœur qui déplace le sujet au-delà de lui-même* », et ainsi vivre l'expérience la plus radicale de la nouveauté. ● **F.T.**

● ***La Surprise. Crise dans la pensée***
Natalie Depraz, Seuil, 2024, 352 p., 24 €.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 7:40:10 PM

• ***Décevoir est un plaisir. Pour en finir avec les attentes***
Laurent de Sutter, PUF, 2024, 132 p., 15 €.

BIENVENUE À LA DÉCEPTION

Réaliser le voyage de nos rêves se révèle souvent décevant. L'atmosphère des lieux, le comportement des autres : tout est plus ordinaire qu'on l'imaginait. Le réel ne correspond jamais aux clichés, il est toujours plus subtil, complexe et imprévu. La déception qu'on peut alors éprouver est au cœur de cette réflexion de Laurent de Sutter, professeur de théorie du droit et amateur éclairé de philosophie. De même que les promesses n'engagent que ceux qui les croient, la déception n'est-elle pas le prix à payer pour des rêves dont on ferait mieux de s'abstenir ? S'inspirant d'une réponse du philosophe Gilles Deleuze à un critique (« *décevoir est un plaisir* »), Laurent de Sutter développe cette maxime pour montrer que la déception, loin de se réduire à un enjeu individuel et existentiel, s'inscrit dans tout un ordre moral, juridique ou encore politique.

Dans l'Antiquité, cette idée était au cœur de la philosophie stoïcienne. Ses adeptes proposaient toute une palette d'exercices spirituels pour « *s'entraîner à résister aux attentes* » et ainsi ne jamais connaître la déception. À l'inverse, chez Platon puis dans la théologie chrétienne, « *l'espoir est une police* », souligne Laurent de Sutter : en valorisant ce qu'on souhaiterait voir advenir, on subordonne la réalité à un arrière-monde idéalisé et factice, comme le dénoncera Friedrich Nietzsche dans sa critique de l'idéalisme et du nihilisme. La tendance aux folles attentes reste en partie dominante dans notre culture et nos institutions, raison pour laquelle Laurent de Sutter nous invite à investir à nouveaux frais nos déceptions, comme autant de réouvertures au monde. « *N'importe quoi peut se produire : tel est le* motto *de la déception – en tant que "n'importe quoi" s'oppose à une chose déterminée, voire à la détermination de quelque chose que ce soit.* » En philosophie également, « *il faut que la pensée soit décevante, que les livres soient décevants, que les idées soient décevantes, pour que quelque chose puisse se passer* ». À garder en tête pour votre prochain voyage. ● F.T.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

OFFRE ESTIVALE
Abonnement
1 an - 10 numéros

49€*
Seulement
au lieu de 69 €*

Papier + Digital + Archives

*Prix au numéro

* Offre réservée aux particuliers et étudiants en France métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ OUI, je m'abonne pour 1 an et je règle aujourd'hui la somme de 49 €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE 03 86 72 17 39
CODE PROMO 370
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

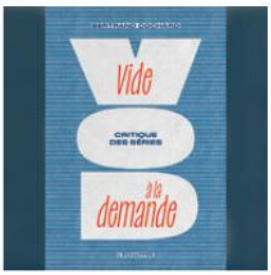
À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

Offres réservées aux nouveaux abonnés particuliers ou étudiants en France métropolitaine.
Pour les Institutions et pays étrangers, découvrez nos tarifs en scannant ce QRcode

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM



• ***Vide à la demande. Critique des séries***
Bertrand Cochard, L'Échappée, 2024, 176 p., 17 €.

CERVEAU FATIGUÉ DISPONIBLE

On a pu constater que dès le début des vacances d'été, le public des séries télévisées se fait plus rare. Une observation qui conforte le propos du philosophe Bertrand Cochard, qui écrit : « *C'est parce que l'on travaille trop que l'on regarde trop de séries.* » Original, son essai ne s'attelle pas tant à critiquer le contenu des séries (parfois très bon) qu'à comprendre de quoi leur succès grandissant depuis vingt ans est le signe. Pour l'auteur, leur prévalence dit quelque chose de l'intensité de la vie moderne. Si on les lance le soir avant de dormir, c'est généralement qu'on n'a plus assez d'énergie pour pratiquer une autre activité, épuisé qu'on est par les sollicitations de la journée, du travail et des smartphones. La série est à ce titre un produit culturel s'insérant parfaitement dans nos routines laborieuses. Et, aussi excellente soit-elle, cette consommation n'est pas neutre : elle tend à faire de tout temps libre un temps valorisable durant lequel nous faisons fructifier la richesse des grandes plateformes. Du reste, ces dernières organisent savamment l'addiction, soucieuses qu'elles sont de ne plus laisser de possibilité au temps d'exister en dehors de la production de valeur.

Le PDG de Netflix l'a explicitement déclaré en 2017 : son seul vrai concurrent, c'est le sommeil. Les séries se regardent aussi de plus en plus lors de minuscules phases de temps mort, dans les transports, en faisant la cuisine et même sous la douche. Comme le relève Gunther Anders, ici mobilisé aux côtés d'Hannah Arendt, Guy Debord et Jean Baudrillard : « *Tout loisir a aujourd'hui un air de parenté avec le désœuvrement.* » Si les séries rencontrent un tel succès, c'est aussi, souligne Bertrand Cochard, parce que le temps historique n'avance plus. Comme nous n'avons plus de prise sur l'histoire, qui n'est « *plus que la somme de tout ce que nous ne faisons pas* » (enrayer les guerres, les scandales, l'effondrement climatique), nous nous consolons en nous plongeant dans une profusion de fictions dans lesquelles tout (ou presque) redevient possible, et ainsi le temps passe… ● **SAMUEL LACROIX**

VIE ET MORT DES OBJETS DU QUOTIDIEN

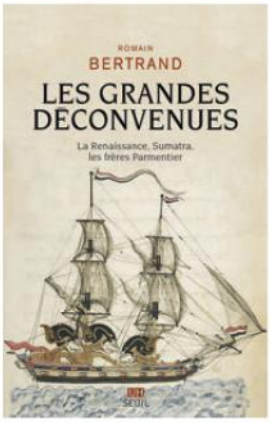
Colette, 83 ans, a acheté son lave-linge en 2000. Après vingt ans de bons et loyaux services, le tambour ne se remplit plus et la machine s'arrête. La retraitée trouve la parade : verser manuellement huit litres d'eau dans le lave-linge pour relancer le cycle. Durant quatre mois, elle donne ce coup de pouce à l'appareil, jusqu'à ce qu'un de ses fils change la pièce défaillante et que tout rentre dans l'ordre. « *Vous voyez, ce n'est pas si facile que ça de faire durer les choses !* », s'exclame l'octogénaire. Ce n'est pas Julie Madon qui la contredira : elle vient de consacrer sa thèse aux « pratiques de longévité » mises en place par des consommateurs pour allonger la durée de vie des objets du quotidien, de l'électroménager aux vêtements, en passant par le mobilier et les instruments de musique.

Au cours d'une enquête vivante et drôle, où le lave-linge tient un rôle de premier plan, la sociologue montre qu'une multitude de facteurs favorise les pratiques de longévité, à commencer par l'existence de dispositifs de réparation accessibles, mais aussi la culture familiale, les convictions écologiques ou le goût pour les objets de seconde main. Néanmoins, ces habitudes peuvent aussi être amenées par des événements de la vie : une maladie qui remet en cause la manière de consommer ou une perte d'emploi. Bruno, ancien commercial, s'est mis à fréquenter des « repair cafés » après avoir perdu son travail pour réparer son smartphone et son grille-pain. Il se définit aujourd'hui comme minimaliste. Comme lui, Chantal a subitement vu son niveau de vie baisser et parle avec candeur du « zéro déchet » qu'elle a découvert dans la foulée : « *C'est une bonne façon de faire des économies et en même temps de se faire une bonne conscience, et du coup de continuer d'exister un petit peu bien qu'on ne puisse pas consommer.* »

Au vu de ces « longéviteurs », on ne peut que saluer les efforts requis pour déconsommer dans un monde qui promeut encore l'abondance, puis s'arrêter quelques instants sur les objets de son propre quotidien et s'interroger sur leur provenance, leur âge, leur espérance de vie. ● **ADÈLE CAILLETEAU**

• ***Faire durer les objets***
Julie Madon, Presses de Sciences Po, 272 p.2024.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM



• ***Les Grandes Déconvenues. La Renaissance, Sumatra, les frères Parmentier***
Romain Bertrand, Seuil, 2024, 384 p., 24,50 €

UN ÉCHEC SUR MER AU 16e SIÈCLE

On a coutume de dire, à la suite de Fernand Braudel, que la France a échoué par deux fois à contribuer aux « grandes découvertes », une première fois au 15e siècle, une seconde au 16e. Mais il ne manque pas non plus de volontaires pour essayer de redorer le blason national quitte à gauchir un peu la réalité. On en veut pour preuve l'expédition à Sumatra des frères dieppois Jean et Raoul Parmentier en 1529. Son souvenir aurait sombré dans les profondeurs de l'histoire si au 19e siècle un historien normand ne s'était avisé de l'exhumer et de l'embellir. Enquêtant sur l'enquête, Romain Bertrand nous invite alors dans la vie de Dieppe au 16e siècle. Il prend le temps auparavant de décrire l'état du pays vers 1450, après la guerre de Cent Ans et son cortège de malheurs, dont la peste noire. Si l'ampleur de la dévastation ne cesse de surprendre, la rapidité de la reconstruction fait de même. Soixante-dix ans après l'épidémie, la Normandie respire la santé et la prospérité. Le redémarrage de l'économie en vient même à modifier la structure sociale de la région, avec l'enrichissement de certains paysans.

Plusieurs facteurs favorisent le développement normand : l'amélioration des défenses immunitaires, le départ de l'occupant anglais, un afflux de population venu du royaume, une politique fiscale très incitatrice ainsi que la reprise du négoce avec l'Espagne et l'Angleterre. Une catégorie de marchands tire alors habilement son épingle du jeu en acquérant peu à peu biens, honneurs et surtout titres de noblesse. Ces bourgeois qui se cooptent entre eux et prospèrent sous la protection de princes de l'Église, voire du roi de France lui-même, poursuivent également une autre activité, la piraterie. La chose est admise et souvent lucrative lorsque les galions espagnols ou portugais reviennent chargés des richesses du Nouveau Monde.

Parmi ces armateurs, il y a Jehan Ango dont l'auteur retrace le parcours, de son élévation à sa disgrâce. Notable et entrepreneur en piraterie, il sait jusqu'où aller trop loin avant que Charles Quint pour l'Espagne et Jean III pour le Portugal protestent auprès du roi de France. Romain Bertrand rappelle que, loin de l'image picaresque du flibustier, les combats sur mer sont d'une férocité dont des témoignages donnent la mesure. C'est donc tout un environnement qui est ici décrit, à un moment de mondialisation qui, comme toujours, fait des gagnants et des perdants sur le terrain d'« *une prédation capitaliste des mers* », dans un système qui oscille entre allégeances féodales et liberté d'entreprendre moderne.

C'est ce même Jehan Ango qui financera l'expédition des frères Parmentier à Sumatra. Cette dernière fait cependant assez pâle figure face aux moyens des puissances coloniales, même si on cherchera à la placer à la hauteur des grandes explorations *a posteriori*. Quant au monde que les Parmentier abordent, celui de l'océan Indien du 16e siècle, il est d'un niveau de développement et de complexité qui n'a rien à envier à celui de la Normandie. C'est en effet un écosystème aux multiples acteurs, organisé, codifié, dont les Dieppois ne perçoivent pas même la complexité. Les deux frères y perdront la vie, le butin sera en définitive bien maigre tandis que manquera la volonté politique de poursuivre dans cette voie. On apprendra beaucoup à se plonger dans cet ouvrage. On y goûtera également un style et une langue qui, insistons, en font un véritable plaisir de lecture.

● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM

• ***Les Rebelles magnifiques. Les premiers romantiques et l'invention du Moi***
Andrea Wulf,
éd. Noir sur blanc,
2024, 574 p.,
26,50 €.

AUX SOURCES DU ROMANTISME

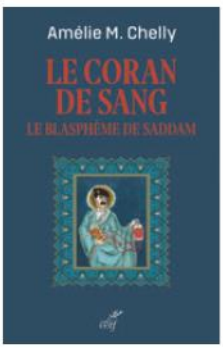
« *Le romantisme est une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt* », a écrit plaisamment Emil Cioran. Pour les Français, le romantisme c'est Victor Hugo, Alfred de Musset ou Lamartine, et puis les romans-feuilletons, l'alexandrin disloqué et les batailles théâtrales. Mais le romantisme fut un mouvement européen et d'abord, et surtout, allemand. Plus précisément, il trouva son foyer, au double sens du mot, à Iéna, à l'époque petite ville de Thuringe de quatre mille habitants. Andrea Wulf précise que cette cité comptait le plus grand nombre de naissances illégitimes dans tout l'espace germanique. Tout comme la Grèce du 5e siècle, ou la Vienne au tournant du 20e, Iéna abrita un moment de haute culture et de la façon la plus profonde. En effet, quoique nous n'en soyons pas forcément conscients, c'est en grande partie là, selon Andrea Wulf, que se forge la conception du moi qui est la nôtre aujourd'hui. Alors que les Lumières entendaient nous faire sortir de l'état de minorité intellectuelle et nous libérer des dogmes et superstitions, « romanticiser », selon le terme de l'époque, revient à s'inscrire en faux vis-à-vis d'une rationalité jugée nécessaire mais également abstraite et asséchante.

Le bouillonnement intellectuel naît d'abord de la proximité de deux figures tutélaires, Goethe et Friedrich von Schiller à Weimar, distante de quelques kilomètres de Iéna. Le groupe qui va peu à peu s'étoffer est constitué de femmes et d'hommes jeunes, actifs et irrévérencieux. On suivra le récit des collaborations, des brouilles et des retrouvailles de ces poètes dont les caractères et les parcours sont suffisamment riches pour les rendre attachants malgré leurs emportements. « Poésie » est d'ailleurs ici à entendre au sens premier de l'acte créatif lui-même : « *Plus une chose est poétique, plus elle est réelle* », écrira Novalis. Les anciens genres sont remisés au placard, car nouvelles, romans, théâtre ou peinture doivent se mêler et se répondre en traitant aussi bien du sublime que du banal. Le genre par excellence des romantiques sera le fragment, l'aperçu, la fulgurance et la concentration de l'esprit en quelques lignes. S'y adjoignent le *Witz*, mot d'esprit qui combine des éléments hétérogènes, et l'ironie.

On vivra donc d'une certaine façon avec les frères Schlegel (August Wilhelm et Friedrich), Novalis, Ludwig Tieck, rassemblés autour de la figure de Caroline Schlegel qui ne leur cède en rien quant à l'ambition littéraire malgré sa condition de femme de l'époque. C'est également en philosophie qu'émerge une nouvelle forme de pensée qui, prenant la suite d'Emmanuel Kant et entendant élargir sa portée, rassemble une foule d'étudiants. L'arrivée de Johann Fichte avec sa conception du moi et du non-moi déchaînera les passions alors que l'Allemagne, qui n'existe pas encore en tant que nation, vit au rythme des avancées de la Révolution française. La relative mansuétude des autorités fut un facteur déterminant dans la constitution de ce havre de création.

Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling, jeune prodige de 24 ans, contribuera ensuite au rayonnement de Iéna jusqu'à ce que, les hommes étant ce qu'ils sont, les destins se séparent. Entretemps, la France révolutionnaire sera devenue conquérante, cristallisant les oppositions. Schiller mourra jeune, Goethe, un temps rajeuni par cette effervescence, retournera à Weimar. La fougue critique de Friedrich Schlegel lui fermera bien des portes alors que la revue qu'il a créée avec son frère, l'*Athenaeum*, ne vivra que trois ans, relativement incomprise du fait de son audace. En 1806, la bataille d'Iéna fera se coucher une dernière fois le soleil sur le Saint-Empire romain germanique. Se lèvera alors l'étoile de Georg Hegel, et de sa *Phénoménologie de l'esprit*, sans tendresse envers le romantisme. La pensée en fragments cédera la place au système. Mais dans l'un et l'autre cas subsiste une nouvelle visée : l'absolu. ● **T.J.**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM



• ***Le Coran de sang. Le blasphème de Saddam***
Amélie M. Chelly, Cerf, 152 p., 18 €.

HISTOIRE D'UN LIVRE SACRILÈGE

Ceci aurait pu être un récit sorti de la bouche même de Shéhérazade. Mais l'ambiance n'y est pas : d'abord, parce que l'histoire est récente, ensuite que le merveilleux cède la place à l'horreur, l'érotisme au sordide et la morale à la chicane religieuse. Pourtant, le lieu (Bagdad) est conforme et la plume d'Amélie M. Chelly, iranologue à la Sorbonne, d'une élégance digne des meilleurs romanciers. Le résultat est décoiffant. Voici les faits. En 1996, Oudaï, fils incontrôlable du tyran Saddam Hussein, est victime d'un attentat par balles qui le laisse entre la vie et la mort. Une vengeance personnelle, estime l'autrice. Le raïs irakien en est si affecté qu'il fait un vœu insensé, peut-être inspiré par un de ses rêves : il fera rédiger une copie du Coran à l'aide de son propre sang si Oudaï survit. Or, tel est le cas.

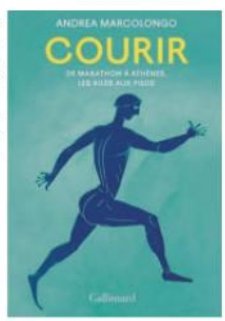
Saddam sollicite donc un calligraphiste nommé Abbas Shakir Joudi, qu'il place devant un dilemme : transcrire le texte divin à l'aide d'une encre aussi impure est un outrage. Mais nul ne dit non impunément à Saddam, lequel obtient une vague bénédiction de docteurs religieux à sa botte. Abbas s'exécute donc et durant trois ans rédige l'ouvrage à l'aide, selon la parole officielle, de vingt-quatre litres extraits des veines du maître du pays. Plus mégalomane que jamais, ce dernier fait construire une mosquée imposante où est exposé le Coran blasphématoire derrière des vitres pare-balles. La Mecque condamne et des imams chiites invitent même à brûler l'ouvrage. Saddam n'en a cure. Lors de la chute du régime en 2003, le problème se pose : la foi interdisant de détruire la parole d'Allah, que peut-on faire de ce livre ? Le « Coran de sang » disparaît alors mystérieusement, on ne sait pas bien où ni comment, et le pays sombre dans le terrorisme salafiste. Le sang qui coule alors à flots n'est plus celui de Saddam, mais celui de musulmans sans défense. Une histoire d'autant plus fantastique qu'elle est à la fois authentique et rapportée à la manière d'un conte. ● NICOLAS JOURNET

LA MEILLEURE FAÇON DE COURIR

En matière de course à pied, l'humanité a mis deux millénaires à gagner quatre cents mètres. Ceux qui séparent les très codifiés 42,195 kilomètres du marathon olympique des 41,8 kilomètres parcourus, paraît-il, au 5e siècle avant notre ère par le messager nommé Philippidès (ou Euclès selon certains) venu annoncer aux Athéniens leur victoire contre les Perses à Marathon : « *Nous avons gagné !* », s'exclama-t-il avant de s'écrouler, épuisé à en mourir. Italienne de passeport, Française d'adoption et helléniste de formation, Andrea Marcolongo s'est frottée à ce mythe grec en s'entraînant, des mois durant, pour courir un marathon à Marathon – d'une certaine manière, juge-t-elle, « *l'expérience la plus "grecque"* » d'une carrière déjà riche de plusieurs ouvrages sur cette « *langue géniale* ». Publié en italien sous le titre *De arte gymnastica*, qui est aussi celui d'un célèbre traité du philosophe Philostrate, son livre alterne récits intimes d'entraînement et chapitres thématiques explorant ce qui a changé dans la course à pied (la participation des femmes, le régime des coureurs, le rôle de la technologie…) et ce que nous venons y chercher d'immuable.

Qu'est-ce qui nous pousse à enfiler nos baskets pour accomplir des trajets qui nous ramènent le plus souvent au point de départ ? C'est, selon elle, que la course, malgré les contraignantes routines d'entraînement, nous libère. Elle nous fait sentir le temps, dans toute sa consistance, plutôt que bêtement l'occuper ou le perdre. Elle apaise notre esprit, en sortant notre corps de sa confortable immobilité. Elle nous inflige une « *douleur immense* », certes, mais qui nous protège « *des éclats violents de l'existence* ». Bref, elle nous aide à combattre l'angoisse de mourir : je cours, donc je suis en vie. « *L'instant après le marathon*, conclut-elle, *nous devons immanquablement cesser de jouer à la course et marcher enfin bien sagement, au pas toute la vie jusqu'à la tombe.* » Tout le mérite de ce livre enlevé et érudit est de nous donner envie de méditer cette leçon avant, après, voire pendant quelques kilomètres de course.
● JEAN-MARIE POTTIER

• ***Courir. De Marathon à Athènes, les ailes au pied***
Andrea Marcolongo, Gallimard, 2024, 256 p., 22 €.



Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM

LES FRUITS DE LA DOULEUR

Il se pourrait qu'à l'issue de cette lecture, les fruits que vous allez croquer aient un arrière-goût amer. Celui de la sueur et des peines endurées par les ouvriers agricoles migrants dans les fermes états-uniennes. Au début des années 2000, dans le cadre de sa thèse d'anthropologie, Seth Holmes, par ailleurs étudiant en médecine, a suivi les pas d'un groupe d'Indiens triquis dans leur parcours migratoire entre le Mexique et les États-Unis. Publiée en anglais en 2013, et traduite pour la première fois en français cette année, son enquête reste d'une poignante actualité.

Dans l'État mexicain d'Oaxaca, où se rend l'auteur, les Triquis en butte aux discriminations du gouvernement mexicain et des populations voisines mènent depuis longtemps une vie précaire et menacée de violences. Les accords de libre-échange, signés à la fin du 20e siècle avec le voisin états-unien, n'ont rien arrangé. En mettant en péril la production agricole locale, ils ont contraint les habitants à chercher du travail de l'autre côté de la frontière. Mais sa militarisation, après le 11 septembre 2001, a encore tout compliqué. Ceux qui tentent la traversée, raconte Seth Holmes, risquent leur vie. Entre la chaleur, les serpents, les voleurs, les kidnappeurs, et bien sûr la police des frontières, qui finit par intercepter leur petit groupe, le danger est partout.

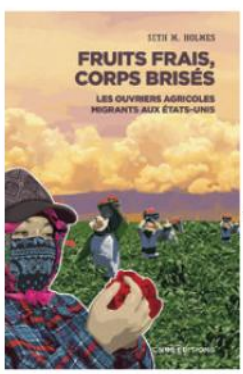
Pour ceux qui passent entre les mailles du filet, les difficultés ne font que commencer. Dans la ferme de l'État de Washington, où l'auteur réalise le gros de son enquête, le travail obéit à une hiérarchie fondée sur l'origine ethnique et la citoyenneté. Situés au plus bas de l'échelle, les Triquis sans papiers sont dévolus aux tâches les plus pénibles et les plus mal rémunérées. L'auteur décrit la cueillette des fraises, à genoux pendant des heures malgré les douleurs, exposés aux pesticides et aux insultes racistes de certains contremaîtres. Puis, le soir venu, la promiscuité dans les baraquements sans chauffage.

Ces discriminations et mauvais traitements ne sont ni voulus ni imposés de manière consciente par les cadres de la ferme, qui affichent au contraire une certaine éthique, explique Seth Holmes. Elles sont le produit de politiques globales, telles que les politiques néolibérales qui forcent les Triquis à migrer et déstabilisent les petits fermiers américains. Si ces discriminations perdurent et se normalisent, c'est que des représentations permettent de « naturaliser » les positions occupées par chacun. Légitimée par les cadres comme par les médecins blancs, cette violence est intériorisée par les cueilleurs eux-mêmes.

C'est ainsi que de manière choquante, les Triquis sont presque systématiquement rendus responsables des difficultés qu'ils endurent, y compris lorsqu'il s'agit de leur santé. Le récit des visites dans les centres de santé qui leur sont dédiés est cruel. En raison d'un manque de moyens, mais surtout d'une sacralisation du « regard clinique » (pour reprendre Michel Foucault), au détriment de la prise en compte de la parole du malade et de son contexte de vie, les soignants s'avèrent au mieux inefficaces quand ils ne sont pas dangereux et maltraitants.

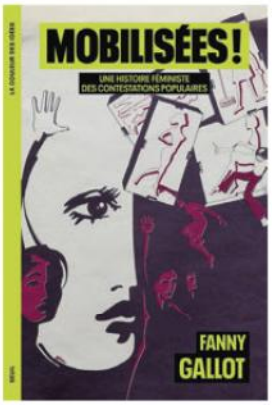
Mais cet ouvrage dénonciateur n'est pas exempt d'espoir. Dans la postface, Seth Holmes, qui n'a cessé de travailler aux côtés des Triquis, leur donne la parole : plusieurs ont contribué ces dernières années, grâce à leur action syndicale et la médiatisation de leur condition, à faire bouger les choses.

● CÉCILE PELTIER



• ***Fruits frais, corps brisés. Les ouvriers agricoles migrants aux États-Unis***
Seth Holmes, CNRS éd., 2024, 408 p., 26 €.

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM



• ***Mobilisées ! Une histoire féministe des contestations populaires***
Fanny Gallot, Seuil, 2024, 288 p., 22,50 €.

QUAND LES FEMMES DESCENDENT DANS LA RUE

La présence de femmes dans les manifestations surprend encore, comme si cela n'allait pas de soi. Pourtant, les femmes manifestent et font grève depuis longtemps. Leur présence est dissimulée derrière les porte-parole qui restent très souvent masculins. Dans ce livre issu de son habilitation à diriger des recherches, l'historienne Fanny Gallot entreprend une consciencieuse recension des mobilisations féminines populaires depuis la Seconde Guerre mondiale. La spécialiste a déjà réalisé sa thèse sur les combats des ouvrières (*En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*, La Découverte, 2015).

L'historienne rappelle que, dès le 18e siècle, les femmes participent à des révoltes, par exemple antifiscales ou frumentaires contre l'augmentation du prix du pain. Et, alors que la grève devient le moyen d'action privilégié au 19e siècle, des femmes tiennent les piquets de grève ou assurent l'intendance nécessaire à la mobilisation. Le travail domestique et éducatif constitue souvent le leitmotiv des mobilisations. Ainsi, dans les décennies 1950 et 1960, les femmes œuvrent notamment au sein de deux associations : l'Union des femmes françaises (UFF) de tendance communiste et le Mouvement populaire des familles d'obédience catholique (MPF). Il s'agit de créer des liens et de s'entraider. Certaines sections du MPF se dotent, par exemple, de machines à laver que les femmes peuvent utiliser à tour de rôle.

Au cours des années 1970, les mobilisations féminines veulent rendre visible le travail accompli par les femmes dans la sphère privée et tentent d'obtenir de meilleurs salaires pour celles qui l'exercent en tant que professionnelles. Ainsi, les aides ménagères, soutenues par la CFDT, réclament une meilleure rémunération. Ces mobilisations, qui se développent aussi dans le monde agricole, se tiennent à l'écart des mouvements féministes des années 1970. Les organisations syndicales, professionnelles et familiales dénoncent la double journée de travail des femmes et leurs bas salaires ; elles demandent des aménagements pour les femmes enceintes et les jeunes mamans, l'ouverture d'équipements collectifs, mais ne se disent pas féministes, car cette cause reste perçue comme bourgeoise. Dans les années 1980, les mobilisations féminines populaires se centrent sur la reconnaissance professionnelle, à l'instar des manifestations des infirmières ou celles des assistantes sociales au cours de la décennie 1990.

Les femmes acquièrent une plus grande visibilité au cours des années 2010, telle Priscillia Ludosky, une des initiatrices du mouvement des Gilets jaunes. La faible emprise des organisations syndicales (habituellement tenues par des hommes) sur le mouvement favorise l'émergence de figures féminines. Les manifestations lors du 8 mars 2023 sont l'occasion de rendre publiques les difficultés que rencontrent spécifiquement les femmes à la retraite, alors que le gouvernement en prépare une nouvelle réforme.

Enfin, selon Fanny Gallot, le féminisme a dorénavant gagné les organisations populaires : suite au mouvement #MeToo, des femmes ont dénoncé des violences sexistes et sexuelles à l'intérieur de syndicats comme la CGT, avec peu de succès néanmoins.

● MAUD NAVARRE

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Uniforme

« *L'uniforme, tissu de mensonges* », proclamait une pancarte brandie lors d'une manifestation d'enseignants, le 1er février 2024 à Paris. Ce calembour textile traduisait l'hostilité de certains syndicats à l'expérimentation de « *tenues scolaires uniques* » annoncée quelques mois plus tôt par le ministre de l'Éducation d'alors, Gabriel Attal. En février, malgré le changement de ministre, le projet est confirmé : 89 établissements élémentaires et secondaires ont répondu présent à l'appel, et se préparent à commander des charrettes de polos blancs, de blazers bleus, de pantalons ou de jupettes grises, dont le port serait rendu obligatoire à la rentrée 2024. En 2026, si l'expérience s'avère positive, on généralisera la mesure à tous les établissements primaires et secondaires. Ô miracle, la population consultée s'avère plutôt favorable à l'idée (67 %).

Depuis le début des années 2000, la question de l'uniforme est un serpent de mer. Des parlementaires et ministres, en général de droite, avancent régulièrement des propositions en ce sens, sans parvenir à leurs fins. Les motifs invoqués ont beaucoup varié : effacement des inégalités sociales et remède à la violence (Xavier Darcos, 2003), facteur d'intégration (le même, 2009), lutte contre les marques et l'hypersexualisation (Chantal Jouanno, 2012), facteur d'excellence scolaire (Sophie Joissains, 2014), respect de l'autorité et sens de l'effort (François Fillon, 2017), réponse au consumérisme (Jean-Michel Blanquer, 2018), rétablissement de l'autorité (Marine Le Pen, 2022), gommage des différences et gain de temps (Brigitte Macron, 2023).

Quand en septembre 2023, l'expérience est annoncée, sur la base du volontariat, Gabriel Attal ne cache pas qu'il s'agit d'un enjeu de laïcité et de lutte contre le prosélytisme, alors que les médias bruissent d'affaires de tenues islamiques à l'école. Remède au *crop top* comme à l'*abaya*, au harcèlement comme à l'échec scolaire, au consumérisme comme à l'indiscipline, l'uniforme prend volontiers des allures d'antidote aux maux du moment.

Selon des études nord-américaines, l'uniforme n'aurait aucun effet sur les résultats scolaires et les problèmes de discipline.

Mais il a aussi ses détracteurs, parmi lesquels on peut distinguer trois tribus : les enseignants (pas tous), les observateurs savants et les intéressés, c'est-à-dire les élèves (pas tous non plus). Côté enseignants, les principaux syndicats ont dit non : ils estiment qu'il y a mieux à faire pour le même prix et redoutent la charge disciplinaire afférente. Sociologues et pédagogues quant à eux s'appuient sur des exemples existants pour mettre en doute les effets de la tenue unique. Depuis la fin des années 1980, elle est de règle dans les écoles de Martinique, Guadeloupe, Guyane, Tahiti et Nouvelle-Calédonie. Selon Michel Tondellier, la pratique a été subvertie et ses effets ne sont pas mesurés. On cite par ailleurs de grandes études nord-américaines qui concluent négativement : l'uniforme n'aurait aucun effet sur les résultats scolaires et les problèmes de discipline. C'est un enjeu symbolique. Quant au japonologue Christian Galan, il relève même qu'au pays du Soleil levant, le durcissement des règles vestimentaires s'est accompagné d'une hausse du harcèlement scolaire et des suicides de collégiens. Même si corrélation n'est pas raison, il y a de quoi douter.

Côté élèves, pas de sondage à grande échelle, mais un exemple édifiant : dès février, le lycée Chape, à Marseille, a suspendu sa participation à l'expérience suite à un référendum auprès de ses élèves. Résultat : 66 % étaient contre, la jugeant rétrograde. Reste enfin les parents d'élèves. *A priori*, à l'image du reste de la population, ils devraient plutôt être pour ; d'autant plus que l'opération est financée par les pouvoirs publics. Mais leur adhésion est souvent conditionnelle : ils n'enverront leurs écoliers en tenue que si tout le monde le fait. Autrement dit, ne pas compter sur leur enthousiasme, mais sur les effets de la contrainte. Et c'est assez normal : un uniforme pas obligatoire n'est pas un uniforme. ●

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

« J'aime cette vie où je ne me sens ni homme ni femme, mais un être humain qui se tient debout sur ses jambes. »

Odette du Puigaudeau

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM

BLOIS, 9—13 OCT. 2024

LA VILLE

27E RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

SALON DU LIVRE · DÉBATS · CINÉMA · EXPOSITIONS

belleville.eu 2024 © photographie Léo Berne

Andreï Kourkov
Président
des 27es Rendez-vous de
l'histoire

Leïla Slimani
Présidente du
Salon du livre

Marin Karmitz
Président du cycle Cinéma

Magali Reghezza-Zitt
Conférence inaugurale

Délivré à 353101 le 7/23/2024, 8:48:33 PM